

cahiers

LEON TROTSKY

5

JANVIER-MARS 1980

INSTITUT LEON TROTSKY 29, RUE DESCARTES 75005 PARIS
PUBLICATION TRIMESTRIELLE. DIFFUSION E. D. I.

INSTITUT LÉON TROTSKY

Association selon la loi de 1901

Siège social : 29, rue Descartes, 75005 PARIS - Tél. : 329.55.20

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky en une édition la plus complète possible, établie sur une base scientifique [...], réaliser une large collaboration internationale [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut Léon Trotsky et à permettre la publication de textes et documents divers, concernant l'auteur et le mouvement ouvrier, mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toutes informations, documentation ou archives concernant Trotsky et son œuvre [...]. (Extrait des Statuts de l'Association.)

BUREAU DE L'INSTITUT

Marguerite Bonnet (présidente), Pierre Broué (direction scientifique)
Michel Dreyfus, Jean-François Godchau (suppléant), Anna Libera, Jean Risacher.

Cahiers Léon Trotsky

Rédaction et Administration
29, rue Descartes, 75005 Paris
Tél. : 329-55-20

PRIX AU NUMÉRO : 20,00

ABONNEMENT

1979 : N^{os} 1 à 4 — France : 70,00 — Etranger : 85,00
1980 : N^{os} 5 à 8 — France : 80,00 — Etranger : 100,00

Abonnements de soutien : 200 F, 300 F, 400 F, 500 F...

REABONNEMENT

Pour les abonnés aux trois premiers numéros nous proposons le réabonnement des n^{os} 4 à 8 :

France : 100,00 F, étranger : 125,00 F
ou Abonnement de soutien (cf. indications *Cahiers L.T.*, n^o 3, p. 247)

Règlement à l'Institut Léon Trotsky par chèque bancaire ou C. C. P. PARIS 20947-83 U.

Pour tout envoi avion, nous consulter.

N^o ISSN 0181-0790

N^o Commission paritaire 61601

cahiers LEON TROTSKY

N^o 5

1^{er} TRIMESTRE 1980

SOMMAIRE

<i>Cahiers Léon Trotsky.</i> — Après l'ouverture des « Papiers d'exil » ..	3
Pierre BROUÉ. — Trotsky et le bloc des oppositions de 1932	5
Sara WEBER. — Souvenirs sur Trotsky	39
Guy DESOLRE. — L'antitrotskyisme en Union soviétique aujourd'hui	53
<i>Dossier : Le mouvement trotskyste en Autriche</i>	69
Hans SCHAFRANEK. — Kurt Landau	71
Léon TROTSKY. — Lettres à Bertold Grad (inédites)	97
Quelques biographies de militants autrichiens	103
Fritz KELLER. — Le trotskysme en Autriche de 1934 à 1945	115
<i>Courrier des lecteurs :</i>	
Une lettre de Pierre FRANK	135
Alain BROSSAT. — Pas de poème pour Trotsky (note de lecture) ..	139
Michel DREYFUS et Jean-François GODCHAU. — Actualité bibliographique	141
Table des matières des n ^{os} 1 à 4	155

Revue trimestrielle
PUBLICATION DE L'INSTITUT LEON TROTSKY
29, rue Descartes, 75005 PARIS

ERRATA

Plusieurs erreurs se sont glissées dans la mise en page de notre précédent numéro, les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 4.

Nous prions les auteurs concernés et nos lecteurs de nous en excuser et nous corrigeons les plus importantes :

P. 52 : La légende de la photographie a disparu. Il s'agit de la commémoration du centenaire de Trotsky dont les participants se retrouvent dans le jardin de la maison de Coyoacán. Si la qualité du cliché était meilleure on reconnaîtrait : au centre Adolfo Zamora entouré de Tamara Deutscher à sa droite, Marguerite Bonnet et Seva Volkov à sa gauche. Autour et derrière, de gauche à droite : Raymond Molinier, Francisco Zendejas, Pelai Pages, Jean van Heijenoort et Michel Pablo.

P. 53 : Sous la photographie, il fallait évidemment lire Pierre Broué et Siéva Volkov.

P. 57 : L'article de Jean van Heijenoort, « sur le comportement physique de Léon Trotsky » a été publié par erreur dans le « courrier des lecteurs ». Il s'agit bien d'un article, daté du 18 avril 1979.

P. 67 : Par contre, la lettre de Pierre Broué donnant des compléments d'information sur la biographie de Tina Modotti, a été présentée, à tort, comme un article.

APRÈS L'OUVERTURE DES PAPIERS D'EXIL

Le 2 janvier 1980, la Houghton Library du Collège de Harvard ouvrait aux chercheurs les « Papiers d'exil » de Trotsky jusque-là inaccessibles. L'Institut Léon Trotsky avait six de ses collaborateurs à pied d'œuvre, qui ne sont revenus que le 28 février, après deux mois d'un travail intense.

Les conditions de la recherche concernant Trotsky et le mouvement trotskyste international sont changées de fond en comble par cette ouverture dont tous les historiens du XX^e siècle feront d'ailleurs bien de tenir compte s'ils veulent éviter de désagréables surprises. Tel travail universitaire considéré jusqu'aux derniers jours de 1979 comme un bon travail pionnier apparaît singulièrement dépassé au premier coup d'œil d'un profane sur les dossiers correspondants de la Houghton Library. Et la découverte de bien des originaux de textes connus jusque-là seulement dans des traductions va susciter bien des étonnements.

L'équipe des chercheurs de l'Institut qui a travaillé à Cambridge pendant deux mois avait comme objectif d'en rapporter les écrits de Trotsky des années 1936 et 1937 pour les volumes des Œuvres correspondants, ainsi que le matériel nécessaire à leur présentation et leur annotation — tout en complétant et en affûtant autant que possible ses outils permanents et notamment ses fichiers, chronologique, biographique et des pseudonymes et noms de code.

Dès la parution du volume 8 des Œuvres, nos lecteurs pourront mesurer l'apport à nos connaissances de la documentation de Harvard, et ils en jugeront sur pièces. Les Cahiers Léon Trotsky bénéficieront eux aussi du séjour de Harvard et, pour être francs, leur comité de rédaction n'aurait que l'embarras du choix s'il ne s'agissait que d'y publier des documents inédits d'un grand intérêt historique. Mais nous pensons qu'il faut du temps, tant pour engranger la récolte que pour assimiler les connaissances nouvelles.

C'est pourquoi le numéro 5 des Cahiers — le premier à paraître après l'ouverture des « papiers d'exil » — ne comporte

qu'un seul article dont les bases documentaires aient été fournies par l'ancienne « partie fermée » des archives Trotsky : c'est celui que notre ami Pierre Broué a consacré à l'histoire du « bloc des oppositions » de 1932 en Union soviétique. C'est là du neuf, du tout nouveau sur l'histoire de l'Union soviétique. Et, à elle seule, s'il en était besoin, cette découverte justifierait l'existence des Cahiers Léon Trotsky.

A partir du numéro 6 qui sera consacré aux trotskystes en Union soviétique après l'expulsion du parti des membres de l'Opposition de gauche, l'apport de Harvard sera évidemment plus grand et nous serons en mesure d'atteindre ce qui était l'un de nos objectifs de recherche : redonner la parole aux oppositionnels d'U. R. S. S. et retracer les grands traits de leur histoire.

LES CAHIERS LÉON TROTSKY.

Pierre BROUÉ

Trotsky et le bloc des oppositions de 1932

C'est en effectuant à la Bibliothèque du Collège de Harvard les recherches documentaires prévues pour l'édition des volumes des *Œuvres* des années 1936 et 1937 que les chercheurs et collaborateurs de l'Institut Léon Trotsky (1) ont été amenés à une découverte d'importance : l'existence, en Union soviétique en 1932, d'un « bloc des oppositions » contre Staline. Découverte de taille, qui ne justifie pas un instant la vieille thèse stalinienne d'un « bloc terroriste », aucun élément ne venant appuyer les affirmations ressassées quelques années plus tard aux procès de Moscou, mais qui remet en question toutes les interprétations non stalinienne, voire antistalinienne de l'histoire de l'U. R. S. S., puisque les dénégations de Trotsky, de son fils Sedov et de leurs défenseurs avaient jusque-là été interprétées comme le démenti de la formation d'un quelconque bloc entre tendances communistes en cette fin de l'année 1932.

Les deux documents qui ont attiré notre attention et que nous reproduisons en annexe sont d'abord une lettre de Jean van Heijenoort (2), secrétaire de Trotsky, datée du 3 juillet 1937 et adressée à Paris à Léon Sedov (3), le fils de Trotsky, et d'autre part le double d'une lettre en

(1) Cette équipe de travail était formée d'Alain Calvié, Michel Dreyfus, Jean-Paul Joubert, Isabelle Lombard, Katia Chitzov et moi-même. Elle a travaillé à Cambridge dans la Houghton Library du Collège de Harvard du 2 janvier au 29 février 1980.

(2) Jean VAN HEIJENOORT (né en 1912) était étudiant en mathématiques et membre de la Ligue communiste quand il se rendit à la fin de 1932 à Prinkipo pour y être l'un des secrétaires de Trotsky, une fonction qu'il remplit pendant sept ans, de Prinkipo à Coyoacán. Secrétaire de la IV^e Internationale pendant la guerre, il fut, après sa rupture avec cette organisation, professeur de philosophie (logique) à l'université de Brandeis jusqu'à sa retraite. Il a joué un rôle déterminant dans le classement et l'identification des « papiers d'exil ».

(3) Léon SEDOV (1906-1938) était le fils aîné de Trotsky et Natalia Sedova. Militant des J.C., l'un des militants les plus actifs de l'Opposition de gauche en U. R. S. S., il choisit en 1927 de demeurer avec son père dont il partagea l'exil à

allemand de Trotsky à son fils, sans date, mais que son contenu permet de situer à la fin de l'année 1932, en octobre ou novembre. Cette seconde lettre atteste de l'existence d'un bloc, du fait que Trotsky juge « acceptable » de se joindre à lui, des raisons de son attitude et des objectifs immédiats qu'il fixe à cette alliance. La lettre de van Heijenoort, écrite après une conversation avec Trotsky, confirme l'authenticité de l'autre document, donne les éléments de chronologie qui permettent de la dater au moins approximativement, établit la réalité du lien existant déjà à cette date entre la fraction trotskyste, en U. R. S. S. et à l'étranger, et I. N. Smirnov (4) — vieux-bolchevik et oppositionnel repenté en 1929 — en tant que responsable d'un groupe clandestin d'opposition à Staline en Union soviétique et membre du « bloc ». Les éléments ainsi transmis par van Heijenoort à Sedov permettent même d'identifier celui qui fut l'intermédiaire principal entre Smirnov et Léon Sedov, le vieux-bolchevik Holzmänn (5), l'un des accusés et victimes du premier procès de Moscou, appelé, en 1932, par Sedov dans ses lettres clandestines, « l'informateur ».

C'est à partir de ces éléments que, remontant dans le temps et abandonnant pour quelques jours son plan de travail sur 1936-1937, l'équipe de l'Institut Léon Trotsky a recherché, autour de 1932 et immédiatement après, les traces de l'existence de ce bloc à travers la correspondance de

Alma-Ata puis en Turquie jusqu'en 1931. C'était lui le véritable responsable de la « section russe » de l'Opposition, puis de la Ligue communiste internationaliste, le cerveau du réseau de correspondance avec l'Opposition en U. R. S. S., à Berlin, de 1931 à 1933. Il émigra ensuite à Paris où il mourut dans des conditions plus que suspectes à la suite d'une opération de l'appendicite, le 15 février 1938, emportant avec lui tous les détails de son action clandestine, les noms de ses correspondants en U. R. S. S. et la connaissance des lieux où il avait dissimulé une partie de ses archives et de celles de son père.

(4) Ivan Nikititch SMIRNOV (1881-1936), mécanicien de précision était entré dans le parti ouvrier social-démocrate russe en 1899. Bolchevik en 1903, il fut notamment l'organisateur de l'insurrection de Moscou en 1905. Après des années de prison et de bagne, il fut l'un des représentants des organisations de Russie à la conférence de Prague qui fonda véritablement le parti bolchevique en août 1912. Il joua un rôle important pendant la guerre civile, dans la 5^e armée, puis comme président du comité révolutionnaire de Sibérie, entra au comité central comme « candidat » en 1919, titulaire en 1920. Dès 1923, il appartint au noyau dirigeant de l'Opposition de gauche. Exclu en 1927, il fut déporté et capitula en 1929. Directeur de l'usine d'automobiles de Nijni-Novgorod (Gorki), il anima ensuite un groupe d'opposition à Staline et fut condamné de ce fait au début de 1933 à dix ans de prison. Accusé au premier procès de Moscou où il avait consenti à « avouer » après une longue résistance, il fut l'un des rares à tenir tête au procureur. C'est, dit-on, parce qu'il regrettait ses aveux qu'il refusa de signer son recours en grâce. Il fut exécuté à l'été 1936.

(5) Edouard S. HOLZMANN (1882-1936) était un vieux-bolchevik qui avait milité avec l'Opposition de gauche en 1926-27. Haut fonctionnaire de l'administration économique, il avait été envoyé en mission à Berlin et avait accepté d'y rencontrer Léon Sedov, ce qu'il fit à l'automne 1932, à la demande de Smirnov. Accusé au premier procès de Moscou en août 1936, il y avoua même avoir rencontré Trotsky avec Sedov — lequel ne vint jamais à Copenhague — à Copenhague, dans l'hôtel Bristol... qui avait été démoli en 1917.

Trotsky et de son fils et à travers les lettres d'Union soviétique publiées dans le *Biulleten Oppositsii*, l'organe de l'Opposition de gauche russe paraissant à Berlin. Ces recherches ont dépassé son attente puisqu'elle a découvert, dans une des rares lettres écrites par Sedov à son père à l'encre sympathique (acide citrique), des éléments d'information sur le bloc — une lettre non datée à laquelle Trotsky répondit le 3 novembre 1932. Elle a découvert également d'autres allusions au « bloc », toute une discussion sur les conditions nouvelles créées par son apparition, dans la correspondance entre Trotsky et son fils, ainsi que des textes, dont certains avaient été publiés, qui éclairent cette période de l'histoire de l'U. R. S. S. L'examen attentif des procès-verbaux du secrétariat international de l'Opposition de gauche — dont Léon Sedov était membre — a apporté sur la question quelques éclairages supplémentaires, notamment en matière de langage.

Les groupes en présence

La lettre à l'encre sympathique de Léon Sedov fait apparaître l'existence des groupes suivants : le groupe trotskyste d'U. R. S. S. (« notre fraction »), les « zinoviévistes », le groupe d'I. N. Smirnov, le groupe Sten-Lominadzé, le groupe « Safar(ov)-Tarkhan(ov) », « les droitiers » et « les libéraux ». Bien entendu, tous ne participent pas au « bloc », mais tous en connaissent l'existence et, selon Sedov, ont des contacts avec lui.

La fraction trotskyste proprement dite avait une très longue histoire. Elle était pourtant vraisemblablement réduite à cette époque à sa plus simple expression (6). A notre connaissance un seul de ceux que leurs camarades de déportation considéraient comme un « dirigeant » se trouvait alors en liberté à Moscou : Andréi Konstantinov, lequel ne fut arrêté qu'en décembre 1932 (7). Mais l'existence d'un petit groupe en liaison clandestine avec Sedov à cette date ne fait absolument aucun doute : les mémoires d'un vieux communiste allemand récemment décédé attestent du contact qu'il prit personnellement à Moscou au début de 1933, sur

(6) Dans une lettre à l'un de ses camarades des Etats-Unis, Max Shachtman, en date du 31 octobre 1930 (Bibliothèque du Collège de Harvard, 10282), Trotsky écrivait qu'à la suite de la répression menée par Staline depuis plusieurs années « l'organisation en tant que telle était détruite en Russie ». C'est seulement en 1932 qu'on trouve sous sa plume l'assurance que sa reconstruction avait commencé.

(7) Andréi KONSTANTINOV, dit KOSTIA, de Moscou, membre du parti depuis 1916, est présenté par Maria M. Joffé dans ses mémoires (*One Long Night*, Londres, 1977) comme l'un des principaux dirigeants trotskystes clandestins. Aucune mention le concernant ne se trouve ni dans le *Biulleten Oppositsii* ni dans la correspondance d'exil, à l'exception d'une lettre, ultérieurement publiée de Victor Serge qui ne le présente pas comme un dirigeant trotskyste et situe son arrestation à la fin de l'année 1932 ; il est mort en 1942, selon Maria M. Joffé qui a tracé de lui un portrait particulièrement attachant.

instructions de Sedov, avec un représentant des trotskystes de Moscou (8). Notons que le document de Sedov sur le bloc mentionne la capitulation des « anciens » mais affirme que les liaisons ouvrières ont été conservées.

Les « zinovévistes » n'ont pas besoin d'être présentés. Zinoviev et Kamenev (9) avaient capitulé dès les premiers jours de 1928 et fait chœur contre les trotskystes. Mais c'est une décision prise le 6 octobre 1932 qui les exclut de nouveau du parti communiste d'Union soviétique. Les correspondances d'Union soviétique à destination de Trotsky et de Sedov faisaient écho depuis quelque temps à une sorte de « redressement » des deux anciens dirigeants de la « nouvelle Opposition » de 1926 : on parlait de critiques de Zinoviev à propos de la politique allemande de Staline et de ce qu'était la politique du « Front unique » déterminée du temps de Lénine, on lui attribuait aussi une déclaration semi-privée selon laquelle il aurait commis son erreur politique la plus grave... en 1927, c'est-à-dire au moment où il avait décidé de capituler devant Staline et de se joindre aux attaques contre le « trotskysme » pour mériter sa réintégration (10). En tout cas, Zinoviev et Kamenev sont exclus en octobre, au moment même, précise Sedov, où se déroulent les pourparlers avec les « trotskystes (11) ». On leur reproche officiellement de n'avoir pas dénoncé certaines activités d'opposition et l'on considère généralement qu'il s'agissait de celles qu'avait menées depuis plusieurs mois le groupe appelé Rioutine-Slepkov, sur lequel nous reviendrons (12).

(8) Dans ses mémoires, signés Karl RETZLAW, *Spartakus. Aufsiege und Niedergang* (Francfort/Main, 1971), Karl GRÖHL (1896-1979), qui avait été sous le nom de Hans FRIEDBERG le chef de l'appareil militaire du K. P. D., et sous le nom de Karl ERDE l'un des dirigeants de l'Opposition de gauche dans ce parti, raconte, p. 356, qu'il avait assuré pour le compte de Sedov une liaison avec le groupe trotskyste de Moscou dont il avait rencontré l'un des responsables boulevard Tverskoy, devant le monument à Pouchkine et un autre dans le hall de l'immeuble des syndicats. Il n'avait eu à rapporter aucune réponse, mais avait trouvé celle-ci entre les mains de Sedov à Berlin à son retour. Le B. O. a publié dans son numéro de février 1933 une lettre signée T. T.

(9) Grigori Y. RADOMYLSKI, dit ZINOVIEV (1883-1936) et Lev B. ROSENFELD, dit KAMENEV (1883-1936) étaient tous deux de vieux-bolcheviks, compagnons et proches collaborateurs de Lénine, et le second beau-frère de Trotsky. Membres, avec Staline, de la troïka en 1923, ils avaient été les premiers à combattre Trotsky, mais, après leur rupture avec Staline, avaient animé en 1926 la « nouvelle Opposition » de Leningrad qui avait mené ensuite le combat avec l'Opposition de gauche de Trotsky au sein de l'« Opposition unifiée ». Après la défaite de l'Opposition en 1927, ils avaient capitulé devant Staline, avaient fait une autocritique complète et condamné le « trotskysme », et été réintégrés dans le parti. Exclues de nouveau en septembre 1932 au temps du « bloc », ils avaient été réintégrés à nouveau en mai 1933 après une autocritique plus poussée encore. Arrêtés en décembre 1934 après l'assassinat de Kirov ils avaient été condamnés (Zinoviev à un seul procès, Kamenev après deux procès) à dix ans de prison. Ils étaient les principaux accusés du « procès des seize » en août 1936, firent les aveux exigés d'eux, furent condamnés à mort et fusillés.

(10) Bibliothèque du Collège de Harvard, 4782, lettre non datée écrite à l'acide citrique, de Sedov à Trotsky.

(11) *Ibidem*.

(12) La décision porte la date du 6 octobre 1932.

Le groupe d'Ivan N. Smirnov, vieux-bolchevik appelé par Lénine « la conscience du parti », membre de l'Opposition de gauche, qui avait capitulé moins misérablement que d'autres, comme Radek (13), était constitué par d'anciens oppositionnels de gauche comme lui. Sedov nomme à ce propos Préobrajensky et Ufimtsev (14). On peut supposer qu'en faisaient partie ou tout au moins étaient informés de son existence d'autres anciens oppositionnels, qualifiés par Trotsky de « capitulards », arrêtés en même temps que les hommes précités : Smilga, qui avait capitulé en même temps que Préobrajensky et Radek, Perevertsev, qui, sous le pseudonyme de « Pierre », avait été l'un des organisateurs de l'Opposition de gauche en Europe occidentale en 1927, Boris Livshitz, longtemps déporté à Slavgorod, le vieux-bolchevik Grünstein, Ter-Vaganian, Mratchkovsky (15), etc. La lettre à l'encre sympathique de Sedov donne à

(13) Karl B. SOBELSOHN, dit RADEK (1885-1939 ?), franc-tireur de la gauche social-démocrate polonaise, puis allemande avant la guerre, avait fait partie de la « gauche de Zimmerwald » et représenté les bolcheviks à Stockholm en 1917. Il avait été délégué du parti russe en Allemagne puis secrétaire de l'I. C. Membre de l'Opposition de gauche à partir de 1923, il avait été déporté au début de 1928 et avait capitulé en 1929. Des rumeurs l'accusaient d'avoir été le responsable de l'arrestation et de l'exécution du bolchevik Blumkine en 1929. Les lettres d'U. R. S. S. au B. O., les écrits de Trotsky comme de Sedov ne le mentionnent plus après cette date qu'avec les manifestations du plus profond mépris. Il fut l'un des accusés dociles du deuxième procès où il sauva sa tête.

(14) Evgenii A. PRÉOBRAJENSKY (1886-1938), bolchevik en 1904, dirigeant du parti dans l'Oural en 1917, avait été élu au C. C. en 1917 et en fut le secrétaire en 1920. Membre du noyau de l'Opposition de gauche, il avait été son porte-parole dans le « débat économique » des années 20 contre Boukharine. Exclu en 1927 et déporté en 1928, il capitula en 1929 avec Radek et Smilga, en juillet. Une correspondance au B. O., au début de 1932, signalait qu'il se contentait de « boire du thé et de jouer de la guitare ». Il disparut dans la grande purge sans avoir figuré à aucun procès. N. I. UFITSEV (1888-1938) serrurier, bolchevik en 1906, avait été exclu en 1928, réintégré en 1930.

(15) Tous les hommes énumérés ci-dessus avaient joué un rôle dans l'Opposition unifiée, mais avaient capitulé dans le cours des années suivantes. Ivar T. SMILGA (1892-1937), bolchevik en 1907, letton, était le benjamin du C. C. en 1917. Il avait combattu l'Opposition de gauche en 1923, avait rejoint l'Opposition unifiée en 1926 et refusé de suivre Zinoviev dans la capitulation en 1927. Il avait capitulé en juillet 1929 en même temps que Radek et Préobrajensky. Condamné à la fin de 1932 à cinq ans de prison, il disparut au cours de la grande purge. Nikolai N. PEREVERTSEV, vieux-bolchevik, d'abord organisateur de l'Opposition de gauche en Ukraine, avait été envoyé à Genève comme technicien dans une commission internationale pour les chemins de fer. Sous le pseudonyme de « Peter » ou « Pierre », il avait été l'un des organisateurs de l'Opposition de gauche en Europe capitaliste. Déporté en 1928, il était interné en 1931 à l'isolateur de Verkhneouralsk et semble avoir capitulé à cette époque. Arrêté de nouveau fin 1932, il disparut. Boris S. LIVSHITZ (1896-1949), bolchevik en 1917, avait été commissaire politique dans l'Armée rouge pendant la guerre civile, puis étudiant à l'Institut des professeurs rouges. Militant de l'Opposition de gauche, déporté en 1928, il était considéré par Trotsky comme un des espoirs de sa génération, mais capitula dès 1929. Haut fonctionnaire du commerce extérieur, il était vraisemblablement lié au groupe d'I. N. Smirnov et fut arrêté fin 1932. Libéré à une date inconnue, il servit comme correspondant de guerre pendant la seconde guerre mondiale. Karl E. GRÜNSTEIN (-), ouvrier letton, avait fait des années de bagne sous le tsar. Commissaire de

Trotsky des éléments d'information sur la façon dont le groupe a été démasqué par le G. P. U. : l'un de ses membres, devenu fou, arrêté par hasard, a parlé. Sedov insiste sur le fait que Smirnov a parfaitement su d'où venait le coup qui le frappait et, notamment, lui a fait dire qu'il n'y a eu « aucune faille venant de l'étranger ». On peut s'étonner que Trotsky accepte les contacts avec des « capitulards » qu'il a traités avec tant de sévérité dans les années précédentes. Il en donne lui-même la réponse lorsqu'il écrit le 3 mars 1933 que l'arrestation de ces hommes permet de « tirer le bilan de l'expérience de la capitulation honnête, sincère et pas carriériste (15 bis) ».

Nous disposons de moins d'informations sur le groupe Sten-Lominadzé (16). Le fait seul que Sedov parle d'un « groupe », liant les deux hommes, constitue un élément nouveau. La version généralement admise distinguait en effet, sur la base des accusations parues dans la presse officielle en 1930, deux groupes formés d'anciens partisans de Staline,

division dans la 5^e armée, directeur de l'école nationale d'aviation après la guerre civile et secrétaire général de la société des anciens forçats condamnés politiques, il était proche de Trotsky. Il avait été l'un des signataires de la plate-forme de l'Opposition de gauche et de la déclaration de Rakovsky en août 1929. Durement traité, il capitula sans doute en 1932. Vagarchak TER-VAGANIAN (1893-1936), vieux-bolchevik, dirigeant du parti en Arménie, dirigeant de la révolution de 1917 dans son pays, rédacteur en chef de la revue *Sous la Bannière du Marxisme*, membre de l'Opposition de gauche depuis 1923, exclu en 1927, déporté en 1928 avait capitulé avec I. N. Smirnov en 1929. Il fut exilé à la fin de 1932. Au premier procès de Moscou, il avoua avoir été l'un des « négociateurs » du bloc, notamment avec Lominadzé pour le compte du groupe Smirnov. Il fut condamné à mort et exécuté. Sergei V. MRATCHKOVSKY (1883-1936) était né dans une prison tsariste où ses parents, condamnés politiques étaient détenus. Bolchevik en 1905, chef de partisans pendant la guerre civile, commandant de division ensuite, il avait été arrêté en 1927 dans l'affaire de l'imprimerie clandestine. Exclu, déporté, il capitula en 1929 avec I. N. Smirnov. Il travailla ensuite à la construction du chemin de fer Amur-Baikal en Extrême-Orient. Il figura au procès de Moscou de 1936, accusé d'avoir été l'intermédiaire des trotskystes pour la constitution du bloc avec les zinovévistes, fut condamné à mort et exécuté.

(15 bis) L. TROTSKY « Signal Trevogi » (Signal d'alarme), *Biulleten Oppositsii* n° 33, mars 1933, p. 7.

(16) Jan E. STEN (-1937) était considéré comme l'un des meilleurs philosophes de la jeune génération d'Union soviétique et fut dans les années 25-28 chargé de donner à Staline des cours privés de « dialectique ». Membre de la commission centrale de contrôle, il fut mis à l'écart dès 1928. Déporté en 1932, il fut arrêté en 1937 et exécuté sans jugement à la célèbre prison de Lefortovo. Vissarion (Besso) V. LOMINADZÉ (1898-1934), bolchevik en 1917, occupa des fonctions importantes dans les Jeunesses, l'Internationale des jeunes, puis l'I. C., et se rangea parmi les partisans les plus déterminés de Staline contre Trotsky et l'Opposition de gauche. Il fut envoyé par l'I. C. en Chine en 1927 et y contribua à l'organisation de la désastreuse insurrection de Canton. Secrétaire du comité du parti en Transcaucasie, il fit adopter en 1930 une résolution critiquant la politique stalinienne et fut exclu du C. C. et privé de ses responsabilités ; il reprit alors ses études d'ingénieur, puis fut nommé secrétaire du parti à Magnitogorsk. Il se suicida en décembre 1934 à la suite d'une convocation du G. P. U. à Cheliabinsk. Il allait être mentionné en 1936 par certains accusés comme l'un des membres du bloc.

adversaires acharnés de Trotsky, le groupe Sten-Chatzkine (17), particulièrement implanté dans les jeunesses communistes, et le groupe dit Syrtsov-Lominadzé (18), que Roy Medvedev, dans son livre sur l'histoire du stalinisme, qualifie de « bloc non existant ». La version de Medvedev est que V. V. Lominadzé, longtemps favori de Staline, premier secrétaire du comité du parti en Transcaucasie, avec l'appui de son adjoint Nikolai P. Chapline (19) ancien dirigeant des J. C., avait fait adopter un texte qui accusait en 1930 la direction de « négliger les besoins des ouvriers et des paysans » et dénonçait « le comportement de féodaux et de seigneurs » des bureaucrates du parti (20). De son côté, Syrtsov, président du conseil des commissaires du peuple de la R. S. F. S. R., avait attiré l'attention sur les difficultés à la campagne, protesté contre les communiqués annonçant la victoire du socialisme (21). Quant au philosophe Jan E. Sten, qui avait été chargé à un moment de donner à Staline des leçons de « dialectique », il aurait, selon un manuscrit cité par Medvedev, prédit dès 1928 que Staline allait « faire des choses qui éclipsaient les affaires Dreyfus et Beilis (22) ». Il était depuis cette date en disgrâce. Une lettre adressée au *Biulleten Oppositsii* en novembre 1930 donnait déjà une version tout autre. Lominadzé et Sten avaient, selon elle, été associés à la résolution d'opposition du comité du parti de Transcaucasie. Convoqués à Moscou chez Staline, ils auraient reculé et reconnu leur faute... pour tenir aussitôt après une réunion chez Syrtsov. Le correspondant de Moscou de Trotsky-Sedov, peu tendre pour ceux qu'il appelle « les hommes au double visage », ajoute que la police avait alors perquisitionné chez Syrtsov et découvert « les procès-verbaux des réunions qui révélèrent l'existence du bloc (23) ». Une autre lettre, du même correspondant qui signe « N. N. », raconte que le « groupe » (Syrtsov, Lominadzé aussi bien que Sten) avait été dénoncé par un provocateur

(17) Lazar A. CHATZKINE (1902-1938), bolchevik en 1917, fut premier secrétaire des Jeunesses communistes de 1919 à 1922 et secrétaire de l'I. C. J. Membre du présidium de l'I. C., il combattit l'Opposition de gauche. En 1931, il fut accusé d'appartenir à un groupe d'opposants dirigé par Lominadzé et perdit toutes ses responsabilités. Il fut exclu en 1935 et arrêté ; les sources officielles indiquent qu'il se serait suicidé.

(18) Sergei I. SYRTOV (1893-1938), bolchevik en 1913, avait été secrétaire du parti à Odessa en 20-21, puis avait fait carrière dans l'appareil et était depuis 1929 président du conseil des commissaires du peuple de la R. S. F. S. R. et suppléant du bureau politique, quand il fut accusé d'appartenir à un groupe conspiratif avec Lominadzé. Il fut exclu du C. C. et envoyé en province comme directeur d'une usine de phonographes. Arrêté au cours de la grande purge, il mourut, vraisemblablement exécuté, en prison.

(19) Nikolai P. CHAPLINE (1902-1938) avait été l'un des dirigeants des Jeunesses communistes avec Chatzkine, puis adjoint de Lominadzé au comité du parti de Transcaucasie. Arrêté pendant la purge, il disparut en prison.

(20) A. CILIGA, *Au Pays du Grand Mensonge*, p. 228.

(21) Roy MEDVEDEV, *Let History judge!*, p. 142.

(22) *Ibidem*, p. 225 d'après un *samizdat* de Frolov.

(23) *Biulleten Oppositsii*, n° 17-18, novembre-décembre 1930, p. 39. La lettre ne mentionne pas la résolution du comité du parti de Transcaucasie, mais « un appel dans le Caucase ».

du nom de Reznik, et que la réunion clandestine s'était tenue au domicile d'un membre important du parti nommé Nussinov. Selon lui, Syrtsov aurait d'abord eu au bureau politique une attitude provocante, définissant Staline comme « un homme stupide qui mène le pays à la ruine », assurant qu'il n'y aurait plus de politburo mais seulement un quatuorvirat, Staline, Molotov, Kaganovitch, Ordjonikidzé (24). Les deux hommes furent exclus du C. C. et affectés à des postes subalternes. En 1932, Syrtsov était directeur d'usine et n'est jamais mentionné ; Lominadzé, lui, était secrétaire local du parti à Magnitogorsk. L'ensemble des éléments résumés ci-dessus nous conduit à penser que c'est la version de Sedov d'un groupe Sten-Lominadzé, comprenant les anciens dirigeants des J. C. Chapline et Chatzkine qui est à retenir plutôt que celle de Roy Medvedev.

Nous ne savons presque rien concernant le « groupe Safarov-Tarkhanov ». Safarov est certes un vieux-bolchevik bien connu notamment pour son rôle en France pendant la guerre et dans les questions d'Orient après la révolution. Membre de la « nouvelle Opposition » de Leningrad en 1926, il n'a pas suivi Zinoviev et Kamenev dans leur rupture avec Trotsky en 1927-28 et a été déporté, de même que Tarkhanov, à la même époque (25). Leur groupe avait vraisemblablement été constitué à partir de son histoire originale de groupe « zinoviéviste » rallié aux « trotskystes », avant de capituler sans rejoindre pour autant sa fraction d'origine.

Le groupe appelé par Sedov « les droitiers » pose en revanche plus de problèmes. Le terme désigne habituellement, on le sait, les éléments du parti qui ont, depuis l'époque de la Nep jusqu'à l'autocritique de leurs chefs de file, suivi le trio Boukharine, Rykov, Tomsy (26). Mais aucun

(24) *Biulleten Oppositsii*, n° 19, mars 1931, p. 17-18.

(25) Gueorgui V. SAFAROV (1891-1942), bolchevik en 1908, émigra, revint en 1912, puis émigra à Saint-Nazaire en France qu'il quitta pour la Suisse en janvier 1916 ; il revint de Suisse avec Lénine. Au cours des années suivantes, il fut chargé par l'I. C. d'organiser son travail au Moyen et en Extrême-Orient, en qualité de membre du présidium. En 1924, il était membre du C. C. et rédacteur en chef de la *Pravda* de Leningrad. Membre de la nouvelle Opposition puis de l'Opposition unifiée, il fut exclu du parti en 1927, ne suivit pas immédiatement Zinoviev dans sa capitulation en 1928. Réintégré dans le parti, il en fut à nouveau exclu en 1934, exclu et déporté, mentionné à plusieurs reprises dans les divers procès. Il vécut ses dernières années à Vorkouta, où Maria M. Joffé décrit son calvaire d'homme brisé. De Tarkhanov, nous savons seulement qu'il était membre du parti depuis 1917, de Leningrad, qu'il fut exclu, puis réintégré en même temps que Safarov.

(26) Nikolai I. BOUKHARINE (1888-1938), bolchevik en 1908, considéré comme un théoricien et « enfant chéri du parti », selon Lénine, avait dirigé les « communistes de gauche » contre Lénine, puis, allié à Staline, développé les thèmes de la Nep poussée à l'extrême, sur l'enrichissement du koulak, la construction du socialisme au pas de la tortue, etc. Il avait succédé à Zinoviev à la tête de l'I. C. Il avait été relevé de toutes ses fonctions en novembre 1929 et avait fait une autocritique complète. En 1933, il devint rédacteur en chef des *Izvestia*. Mentionné au second procès de Moscou, il fut arrêté en janvier 1937 et condamné à mort en mars 1938 lors du troisième procès. Alexei I. RYKOV (1881-1937) militait depuis 1900 et avait rallié les bolcheviks en 1903. Il dirigea contre Lénine la fraction des *komitetchiki* et passa de nombreuses années en prison ou déportation. Membre du C. C. il succéda

indice n'était en 1932 l'hypothèse d'une quelconque activité, voire d'un quelconque état d'esprit d'opposition de la part de ces hommes. En revanche, les comptes rendus de réunions du secrétariat international de l'Opposition de gauche et quelques lettres de Léon Sedov font apparaître qu'il désigne systématiquement à l'époque par le terme de « droitiers » ce que les historiens désignent par « groupe Rioutine », un groupe original apparu précisément en 1932. Nous ne possédons sur son existence et son activité que des témoignages indirects et ses documents n'ont jamais été connus, même partiellement. Rioutine (27), un ancien instituteur menchevique, rallié au parti bolchevique après Octobre, avait été un des piliers de la « droite » et s'était notamment distingué dans la lutte contre l'Opposition unifiée en 26-27 en organisant des équipes de « gros bras » pour terroriser tous les éléments susceptibles de sympathiser avec elle. Mais, en 1928, il avait été l'un des premiers frappés par Staline au cours des préparatifs pour l'élimination des droitiers, et relevé de ses responsabilités dans le comité du parti de Moscou et de rédacteur en chef de la *Krasnaia Zvezda*. C'est alors qu'il avait, avec P. A. Galkin, constitué un groupe dont personne ne nie le caractère conspiratif organisé, dans lequel se retrouvaient des éléments d'origine diverse comme les disciples de Boukharine, fleurons de l'Institut des professeurs rouges, Alexandre Slepko et Dimitri Maretsky (28), ainsi que d'anciens opposants « de gauche » peu connus et surtout des *apparatchiki* de plus d'envergure comme par exemple Nikolai A. Uglanov (29), et même de vieux-bolcheviks

en 1924 à Lénine comme président du conseil des commissaires du peuple. Lié à Boukharine, il fut éliminé et capitula avec lui. Il fut condamné à mort dans le même procès. Mikhail P. TOMSKY (1880-1936), bolchevik en 1904, ouvrier lithographe, membre du comité central à partir de 1919 et président des syndicats soviétiques était le troisième homme de la troïka des droitiers. Éliminé en même temps que Boukharine et Rykov, il n'attendit pas l'arrestation et se suicida en apprenant que son nom avait été prononcé au premier procès de Moscou. Il semble que les trois dirigeants historiques de la droite n'avaient absolument aucune activité ni même aucune velléité d'opposition en 1932 et le terme de « droitiers » appliqué à un groupe ne peut en tout cas s'appliquer à eux.

(27) Mikhail N. RIOUTINE (-), ancien instituteur devenu officier pendant la guerre, d'abord S. R., puis menchevik, avait rejoint les bolcheviks en Extrême-Orient pendant la guerre civile. En 1927, à Moscou où il dirigeait un rayon, il avait pris l'initiative d'organiser les violences physiques contre l'Opposition dans les réunions du parti. Exclu et emprisonné en 1932, il disparut.

(28) Alexandre SLEPKOV (-), historien, avait été l'un des plus brillants étudiants de l'Institut des professeurs rouges et disciple de Boukharine. Il avait, semble-t-il, rompu avec Boukharine à qui il reprochait sa capitulation. Envoyé en exil à Samara en 1932, il refusa les propositions de Staline qui admirait son talent de rédacteur et fut condamné peu après à cinq ans de prison. Il semble qu'il se pendit dans l'isolateur de Verkhneouralsk. Son camarade et ami Dimitri MARETSKY (-) eut un destin semblable. La presse stalinienne appelait le groupe « Rioutine-Slepko ».

(29) Nikolai A. UGLANOV (1886-1940), fils de paysan, bolchevik en 1917, membre du soviet de Pétrograd en 1917, puis commissaire politique. Secrétaire régional à Nijni-Novgorod de 1921 à 1924, puis à Moscou, suppléant du B. P. en 1925. Il avait dirigé la répression et la violence physique contre l'Opposition en 1927 à

prestigieux comme l'ouvrier métallurgiste de Leningrad, dirigeant du rayon de Vyborg pendant la révolution, Kaiourov (30). Le groupe avait rédigé une sorte de volumineux manifeste, de 168 ou 165 pages, sur lequel nous avons plusieurs témoignages indirects. Ante Ciliga dit qu'il y affirmait : « Les droites ont eu raison dans le domaine économique et Trotsky dans la critique du régime du parti (31). » Critiquant vivement Boukharine pour sa capitulation devant Staline, il préconisait la réintégration immédiate de tous les exclus, à commencer par Trotsky et ses camarades. Boukharine, selon l'historien menchevique Nikolaïevsky, lui aurait indiqué que le texte affirmait que Staline était « à sa manière le mauvais génie de la révolution soviétique, qui, poussé par un appétit de pouvoir, avait conduit la révolution au bord de la ruine (32) ». Victor Serge ajoute qu'au terme d'une étude détaillée de la carrière de Staline, le manifeste du groupe Rioutine évoquait le précédent de l'agent provocateur de l'Okhrana Azev et de son rôle dans le parti socialiste révolutionnaire (33) pour affirmer qu'on pouvait légitimement se demander si la politique de Staline n'était pas « le fruit d'une immense provocation consciente (34) ». Boukharine et Serge sont d'accord également pour indiquer que le manifeste se prononçait pour l'« élimination de Staline » sans laquelle, écrivait-il, il était « impossible de rendre sa santé au parti ou au pays (35) ». C'est pour n'avoir pas dénoncé l'existence et la circulation de ce manifeste — qui circula, disent nos témoins, y compris dans les usines de Moscou — que Zinoviev et Kamenev ont été officiellement exclus du parti. Tous les témoignages concordent pour admettre que Staline, au bureau politique, réclama la tête de Rioutine qu'il accusait de pousser à son assassinat, et que le bureau politique la lui refusa, à l'instigation de Kirov. Rioutine sauva sa tête pour un temps et fut enfermé dans un isolateur à régime sévère.

Il reste le dernier groupe mentionné par Léon Sedov dans sa lettre, dont le rôle fut incontestablement important dans l'histoire du bloc, mais qui n'en fit jamais formellement partie, celui qu'il appelle « les libéraux ». L'historien ici en est réduit aux conjectures alors que la question est

Moscou. Il s'humilia en 1932 ce qui ne l'empêcha pas d'être déporté et de disparaître pendant les purges, après avoir été « mentionné » aux procès publics.

(30) Vassili N. KAIUROV (1876-1936) était pour beaucoup le type même de l'ouvrier bolchevique. Il mourut en prison. Trotsky fait de nombreux emprunts dans *l'Histoire de la révolution russe* aux mémoires de cet ouvrier.

(31) A. CILIGA, *op. cit.*, p. 228.

(32) B. NICOLAÏEVSKY, *Les dirigeants soviétiques devant le pouvoir*, p. 21.

(33) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 252. Evno F. AZEV (1869-1918) est l'agent provocateur le plus célèbre dans le mouvement ouvrier mondial. De 1903 à 1908, il fut le chef de l'organisation de combat des S.R., organisant et dirigeant des attentats — comme celui qui coûta la vie du ministre Plehve — et continuant à renseigner la police et à lui livrer des militants en dénonçant d'avance certains préparatifs d'attentats.

(34) Victor SERGE, *ibidem*.

(35) NICOLAÏEVSKY, *op. cit.*, p. 21-22.

évidemment déterminante pour l'interprétation de l'histoire de cette période. Qui étaient « les libéraux » ? Plusieurs hypothèses sont évidemment plausibles y compris celle que Sedov suggère en 36, que « les libéraux » sont tous les opposants. La seule qu'il soit possible, semble-t-il, de retenir, bien qu'avec réserves — les éléments factuels manquant — est qu'il s'agissait de membres de l'appareil hostiles à la politique de terreur. Kirov lui-même, dont les positions de l'époque ont maintes fois été soulignées par les historiens officiels de l'époque khrouchtchévienne et dont un témoignage non vérifié veut qu'il ait pris contact en 1934 avec Sedov à Paris par l'intermédiaire d'un émissaire de confiance (36) ? Ou, sans impliquer Kirov lui-même, ce « nombre important de dirigeants du parti (...) comprenant essentiellement des secrétaires des comités d'oblast et des secrétaires des C. C. non russes » qui constituaient en 1934, sous la direction d'I. M. Vareikis (37), un « bloc illégal » qui tenta au cours du XVII^e congrès en 1934 de remplacer Staline par Kirov (38) ? Les points d'interrogation sont ici nécessaires. Me permettra-t-on cependant d'ajouter que si « les libéraux » désignés par Sedov n'étaient pas ces gens-là, ils devaient néanmoins leur ressembler comme des frères ? Et pour qu'un « bloc illégal » ait pu se manifester dans le cours du XVII^e congrès, il devait avoir des origines plus anciennes et des bases solides ?

Un bloc éphémère

La lettre à l'encre sympathique de Sedov indique sans aucune ambiguïté que trois groupes ont conclu l'accord qui scelle la naissance du bloc : celui de Smirnov et des « capitulards » ex-trotskyistes, celui des zinovévistes, et celui que dirigent Sten et Lominadzé. Des pourparlers sont, selon lui, en cours avec le groupe Safarov-Tarkhanov dont il prévoit l'entrée prochaine dans le bloc. Trotsky interroge Sedov sur la position, par rapport au bloc, de ce qui reste des anciennes oppositions « gauchistes », le groupe « déciste (39) » et l'Opposition ouvrière (40), mais nous

(36) Dans *Le Réfractaire* d'avril 1978, le vieux militant français Marcel Body raconte qu'un émissaire de Kirov, membre du C. C. et beau-frère du Dr Lévine, avait eu recours à ses services à l'été 1934 pour rencontrer Sedov à Paris et le sonder sur l'attitude que pourrait adopter Trotsky face aux propositions de réintégration des exclus qui figuraient selon lui au programme de Kirov.

(37) Iossif M. VAREIKIS (1894-1939), bolchevik en 1913, avait fait toute sa carrière après la révolution au sein de l'appareil.

(38) Roy MEDVEDEV, *op. cit.*, p. 155.

(39) Le groupe « déciste » était désigné du fait de ses initiales (D. C.) répondant à son titre de « centralisme démocratique ». Ses principaux dirigeants, Vladimir P. Smirnov et Timoteï F. Saproïnov, étaient déportés.

(40) L'Opposition ouvrière était un groupe d'opposition qui remontait à 1920 où il avait été animé par Chliapnikov et comptait encore quelques dizaines de partisans, dans les camps et les isolateurs.

n'avons pas sur ce point de document qui constituerait la réponse de Sedov. L'ensemble du matériel montre que le « bloc » ou, au moins, l'une de ses parties constituantes était en contact avec le groupe Rioutine-Slepkov, « les droitiers ». Mais ils agissent indépendamment les uns des autres comme le démontre la phrase de Trotsky : « L'opinion des alliés, selon laquelle on devrait attendre que les droitiers s'engagent davantage, n'a pas mon accord en ce qui concerne notre fraction. » Il ajoute aussitôt : « Du point de vue politique, cela reviendrait à laisser le terrain aux droitiers (41). »

Dans ce domaine encore, le problème des « libéraux » est loin d'être clair. Le 12 octobre, Sedov écrit à Trotsky : « En ce qui concerne les libéraux, il faut être très, très prudents. Sans parler de la nécessité d'exécuter les engagements pris, nous n'avons pas du tout intérêt à les repousser. Même de façon modeste, ils nous ont donné plus que personne — sur une ligne “pratique”, bien sûr et non politique (42). » Que signifie cette phrase que pourraient seuls éclairer des documents que nous n'avons pas découverts à Harvard et qui ont probablement été détruits ? Que des bureaucrates « libéraux » ont apporté une aide pratique à l'Opposition de gauche ? Que ce sont eux qui ont en réalité orienté les uns vers les autres les initiateurs du « bloc » et la fraction trotskyste ? Il faut se résigner à laisser ces questions sans réponse pour le moment.

Qu'il y ait discussion entre les trotskystes et les « libéraux » n'est en tout cas pas niable. Dans sa lettre du 30 octobre 1932, Trotsky note : « Que les libéraux et leurs plus proches voisins nous trouvent aujourd'hui trop conciliants, c'est dans l'ordre des choses (...) Les libéraux disent : “Il faut attendre que la droite agisse” : cela signifie qu'ils choisissent en fait la voie de la passivité. Et, à notre adresse, ils diront : “Trop modérés, ils ne se tournent pas assez vers les masses”, etc. (43). »

Quel était le contenu du « bloc » ? Notons d'abord qu'il s'agit d'une alliance entre groupes distincts et indépendants. Dans la lettre qui avait attiré en 1937 l'attention de van Heijenoort et qui a attiré la nôtre en janvier 1980, Trotsky écrivait : « La proposition d'un bloc me paraît tout à fait acceptable. Je précise bien qu'il s'agit d'un bloc et non d'une fusion. » Et il précise : « Le bloc n'exclut pas la critique réciproque. Toute propagande des alliés en faveur des capitulars (Grünstein, etc.) sera inexorablement et impitoyablement combattue par nous (44). »

Dans ce cadre, comme van Heijenoort l'a écrit à Sedov en 1937, après avoir interrogé Trotsky à ce sujet : « Le contenu du “bloc” est strictement déterminé (...) et se réduit au fond à l'information réciproque. » Trotsky écrivait en 1932 : « Comment va s'exprimer le bloc ? Pour le moment,

(41) Bibliothèque du Collège de Harvard, texte en allemand non daté (1932), 10110.

(42) Bibliothèque du collège de Harvard, 4777.

(43) *Ibidem*, 10047.

(44) *Ibidem*.

principalement par l'information réciproque. Les alliés nous tiennent au courant en ce qui concerne l'Union soviétique, comme nous le faisons pour eux en ce qui concerne l'Internationale communiste. On doit s'entendre sur des modalités de correspondance très précises. Il faut que les alliés nous envoient des correspondances pour le *Biulleten*. Le *Biulleten* s'engage à publier les documents des alliés, mais se réserve le droit de les commenter librement (45). » Et il transmet à son fils les questions politiques à poser : « Que pense l'allié du projet de plate-forme publié dans le dernier numéro du *Biulleten* ? Que pense-t-il du problème de l'Internationale communiste (nous attribuons à ce problème la même importance qu'à ceux de l'U. R. S. S.) (46) ? »

Sous cet angle, nous avons une possibilité de vérifier si l'accord a vraiment fonctionné. L'« informateur » a incontestablement apporté à Sedov au moins un document de la plume d'un des dirigeants des groupes constituant le bloc : l'article publié dans le *Biulleten Oppositsii*, n° 31, de novembre 1932, intitulé « La situation économique de l'Union soviétique » et indiquant « Moscou, fin septembre 1932 ». Cet article porte la signature *Ko.* dont Sedov indiqua au moment du premier procès de Moscou qu'elle servait à désigner I. N. Smirnov. Le fait est confirmé par la lettre de van Heijenoort de 1937, qui précise : « Le *Kol.* mentionné doit être Kolokolnikov, le surnom que L(éon) S(edov) donna à Smirnov. » Un examen attentif fait apparaître d'autres éléments qui révèlent indiscutablement l'apport des « alliés » à la correspondance parue dans le *Biulleten Oppositsii* avant même l'alliance.

D'abord, la lettre signée « M. M. » parue dans le *Biulleten* n° 28, de juin 1932 et qui est probablement un camouflage ou un « habillage » de la lettre très semblable trouvée aux archives Trotsky dans le dossier Saftys et signée « Svoi » (47). Le correspondant du bulletin trotskyste est en effet remarquablement informé de ce qui se passe non seulement dans l'appareil, mais dans ses sommets. Il raconte, par exemple — et c'est invraisemblable s'il était « trotskyste » — qu'il était présent, le 23 février 1932, quand l'entrée de Staline au théâtre Bolchoï a été accueillie « par un silence glacial ». Il se fait l'écho des discussions de couloirs entre délégués de la XVII^e conférence au sujet du silence obstiné de Staline pendant sa tenue. Il mentionne l'impact que l'article de Trotsky sur « L'Allemagne, clé de la situation internationale », a eu dans la *bureaucratie*, mentionne les désaccords de Molotov avec un éventuel

(45) *Ibidem*, 13095.

(46) *Ibidem*.

(47) Nous avons trouvé une lettre signée « Svoi » — très semblable à celle qui est signée M. M. dans le *Biulleten* — dans un des dossiers de la correspondance de Trotsky avec le Polonais de Tchécoslovaquie, Saftys, dit Zvon. Il s'agit de toute évidence d'une erreur d'un bibliothécaire peu familier avec l'alphabet russe et qui a confondu « Svoi » et « Zvon ». Il reste que S peut désigner aussi S (mirnov) — et que Smirnov a pu signer Svoi.

rétablissement du marché intérieur, raconte l'accueil fait par N. I. Mouralov (48) à des capitulaires notables. Plus décisif encore, il qualifie « le couple Grünstein » — en même temps que Veronika S. Kasparova (49) — de « vieux-bolcheviks révolutionnaires irréprochables » — alors que Trotsky, nous le savons, considère Grünstein comme un « capitulaire » et, dans sa lettre en réponse à l'information de Sedov, souligne qu'il faut combattre « inexorablement et impitoyablement » toute « propagande » en faveur de gens comme lui (50).

Le phénomène est plus nettement marqué encore avec les lettres qui paraissent à partir du n° 31, de novembre 1932. Il faudrait que les trotskystes d'U. R. S. S. jouissent du don d'ubiquité pour pouvoir être les informateurs, voire simplement les récipiendaires de l'ensemble des détails que donne cette correspondance. Une lettre signée N. mentionne plusieurs plaisanteries de bureaucrates sur Staline, des propos tenus au plénum du C. C., dans les couloirs du C. E. de l'I. C. et même une courageuse intervention du Polonais Lensky sur la situation en Allemagne (51). Dans le n° 32, un autre correspondant rend compte de l'atmosphère d'une réunion de la Société des vieux-bolcheviks et des réactions de ses membres à une intervention de Piatnitsky. Le même raconte avec des détails le déroulement d'une réunion du bureau du comité de parti de Moscou et les débats autour de la construction d'une patinoire sur la Place rouge sur laquelle il n'a été donné aucune information publique. Le B. O. n° 33 publie une « lettre de Moscou » qui donne des précisions sur les conditions de l'arrestation d'un haut dirigeant des syndicats, Nemtchenko, donne l'identité du provocateur (Nikolsky) qui a donné à la police le groupe clandestin du commissariat à l'agriculture avec Eismont, Tolmatchev et l'ex-commissaire du peuple ex-« droitier » A. P. Smirnov (52). Le même texte se fait l'écho de ce qui s'est passé

(48) Nikolai I. MOURALOV (1877-1937), fils de paysan, agronome, bolchevik en 1903, avait joué un rôle important dans la révolution de 1905 à Moscou. En 1917, dirigeant du soviet de Moscou, il dirige les Gardes rouges qui s'emparent du palais. Commandements importants pendant la guerre civile, notamment à l'état-major de Trotsky. Membre de l'Opposition de gauche dès 1923, exclu et déporté en 1928, il est l'un des rares oppositionnels que Staline n'ait pas persécuté pendant plusieurs années et qui ait pu travailler sans avoir « capitulé ». Arrêté en 1936, il fut jugé, condamné à mort et exécuté avec les autres accusés du deuxième procès de Moscou.

(49) Veronika S. KASPAROVA (- -), vieille militante en Russie et en émigration avait eu d'importantes responsabilités dans l'I. C. au titre du « travail chez les femmes ». Elle avait été déportée en 1928 avec son fils. Elle devait capituler en 35 ou 36 et disparaître pendant la purge. Grünstein, lui, avait capitulé plus tôt, vraisemblablement en 1932.

(50) Cf. n. 43.

(51) *Biulleten Oppositsii*, n° 31, novembre 1932, p. 23.

(52) Nikolai B. EISMONT (1891-1935), avocat, membre du parti en 1907, puis de l'organisation interrayons de Pétersbourg, était revenu au parti bolchevique avec elle en 1917. Il avait servi ensuite dans l'administration des chemins de fer, avait été commissaire du peuple au commerce de la R. S. F. S. R. de 1926 à 1930, du

au plénum du C. E. C., la façon dont Vorochilov (53) y a traité Rykov, et aussi les propos de Kirov dans une réunion « restreinte et fermée » des communistes de Leningrad.

Pourtant, quand ces textes paraissent à Berlin dans le *Biulleten Oppositsii*, le « bloc » — si tant est qu'il ait pu se traduire autrement dans la réalité et, par exemple, tenir des réunions formelles — est déjà terminé par l'arrestation de ses principaux protagonistes. La lettre de Sedov qui indique les composantes du bloc mentionne à la fois l'arrestation des dirigeants du groupe d'I. N. Smirnov et de Smirnov lui-même et l'effacement des « anciens » de l'Opposition de gauche. Une lettre, datée de Moscou, du 6 décembre 1932, mentionne l'arrestation les 24 et 25 novembre des opposants du « groupe Eismont » : Eismont, commissaire à l'approvisionnement de la R. S. F. S. R., Tolmatchev, directeur des transports routiers, A. P. Smirnov lui-même. Elle indique le sort des autres « alliés » ou « contacts » du bloc déjà antérieurement arrêtés : « Kamenev a été déporté à Minoussinsk, Zinoviev à Kustanaï, Sten à Akmolinsk, Slepkov à Taron. Rioutine est détenu à l'isolateur de Cheliabinsk. On a proposé à Smilga de quitter Moscou (54). » Une autre lettre, signée T. T., datée de février 1933 (55) émanant selon toute vraisemblance d'un authentique membre de la fraction trotskyste, énumère les personnalités arrêtées depuis quelques mois, des hommes qui ont appartenu aux groupes composant le bloc ou en rapport avec lui.

Le sort des personnes dont le nom a été prononcé à un moment ou à un autre en rapport avec le « bloc des oppositions » était dès lors scellé. Parmi eux, Lominadzé s'est suicidé en 1934 après avoir reçu une convocation du G. P. U. à Cheliabinsk (56). Ivan N. Smirnov, Ter-Vaganian et Mratchkovsky d'une part, Zinoviev et Kamenev de l'autre, ainsi que leurs principaux collaborateurs, sont accusés au premier procès de Moscou, condamnés à mort et exécutés. Jan Sten, Chatzkine, Chapline, Rioutine, Uglanov, Kaïourov, Préobrajensky, Smilga, Ufimtsev, Perevertsev, Grünstein, Kasparova, Safarov, disparaissent, généralement arrêtés au plus tard en 1937, au cours de la grande purge. Personne n'est sans doute

ravitaillement à partir de 1930. Il mourut dans des circonstances inconnues en 1935. Alexandre P. SMIRNOV (1877-1938), fils de paysans, ouvrier du textile, militant en 1895, plusieurs fois délégué aux congrès, membre du C. C. bolchevique avant la guerre, avait été commissaire adjoint à l'intérieur, puis commissaire à l'agriculture, membre du C. C. à partir de 1924 ; exclu en 1933, il mourut en prison. Vladimir N. TOLMATCHEV (1886- ?), membre du parti depuis 1904, disparut dans les mêmes conditions.

(53) Klementi E. VOROCHILOV (1881-1969), ouvrier métallurgiste, bolchevik en 1903, engagé volontaire en 1914 était devenu sous-officier. Chef de partisans, il s'était lié à Staline pendant la guerre civile, constituant avec lui le « groupe de Tsaritsyne ». Membre du comité central en 1920, commissaire à la guerre en 1925, membre du bureau politique en 1926, il survécut à Staline et fut président du soviet suprême de l'U. R. S. S. de 1953 à 1960.

(54) *Biulleten Oppositsii*, n° 32, décembre 1932, p. 28.

(55) *Ibidem*, n° 33, mars 1933, p. 23-26.

(56) Roy MEDVEDEV, *op. cit.*, p. 167. Pour un témoignage sur la fin de la vie de Lominadzé, voir Margarete Buber-Neumann, *Von Potsdam nach Moskau*, p. 413-415.

capable d'expliquer la survie jusqu'à l'après-guerre d'un seul d'entre eux, Boris Livshitz (57).

On sait que tous ces ex-opposants ont à cette époque partagé le sort du groupe des « bureaucrates libéraux ». Le porte-drapeau de ces derniers, Kirov, a été assassiné en 1934 et l'on n'a pas oublié l'affirmation de Khrouchtchev que les traces des assassins remontaient à Staline lui-même. Kuibychev (58), qui, selon Medvedev, « soutenait » Kirov au bureau politique, de même qu'Ordjonikidzé (59), est mort dans des circonstances suspectes — « assassiné par les trotskystes-zinoviévistes-droitiers », a dit Staline — cependant qu'Ordjonikidzé se suicidait. Le chef du « bloc illégal » apparu au congrès de 1934, Vareikis, a disparu en 1937 ainsi que la plupart des *apparatchiki* qui avaient joué avec lui le jeu des « libéraux » contre la terreur. Le bloc des oppositions s'est réalisé concrètement dans les fosses communes. Mais c'est qu'il avait été d'abord une authentique menace et, par sa constitution même, une réalité politique dont on ne peut pas imaginer qu'elle n'a pas pesé très lourd sur la politique de répression de Staline contre les vieux-bolcheviks et la génération des compagnons de Lénine qui avaient commencé en 1932 à s'y rassembler.

Trotsky et le mot d'ordre "Chasser Staline"

La correspondance entre Trotsky et Sedov d'octobre à décembre 1932 — la période du « bloc » — constitue un extraordinaire document permettant de suivre presque au jour le jour l'effort de Trotsky pour coller au plus près à la réalité de l'Union soviétique et donner tout son sens au « bloc » dont le ciment est précisément l'hostilité à Staline et le désir de le chasser du secrétariat général.

Le 17 octobre, Trotsky aborde la discussion sur l'opportunité du mot d'ordre « Chasser Staline », « juste, écrit-il, dans un sens concret bien défini », mais qu'il ne croit pas opportun, contrairement aux « alliés » et aux « droitiers ». Ce mot d'ordre, écrit-il en effet, ne serait pas dange-

(57) Trotsky a conservé dans ses archives une photographie de la première page de la *Pravda* du 30 juillet 1936 sur laquelle figurent deux « anciens » de l'Opposition, Livshitz, et le Géorgien Kavtaradzé, le seul à être revenu de déportation sans « déclaration », par la grâce de Staline et qui mourut vice-ministre.

(58) Valentin V. KUIBYCHEV (1888-1935), fils d'officier, étudiant en médecine, bolchevik en 1904. Membre du groupe de Tsaritsyne pendant la guerre civile et du bureau politique à partir de 1927. Il mourut en 1935 et Staline attribua sa mort aux accusés du troisième procès de Moscou.

(59) Grigori K. ORDJONIKIDZÉ (1886-1937), infirmier, bolchevik en 1903, camarade de Staline en Géorgie. Membre du C. C. élu en 1912. Il était secrétaire du parti en Transcaucasie et dirigea brutalement la « russification » de la Géorgie. Suppléant du bureau politique en 1930, il y entre en 1934 et semble avoir appartenu plutôt au groupe des partisans de Kirov. Sa mort en 1937 est un suicide.

reux « si nous étions forts ». Mais ne risque-t-il pas d'être soutenu par les émigrés, les mencheviks, les « thermidoriens de l'intérieur » ? Il poursuit : « Il est toutefois possible que Staline, dans quelques mois, soit obligé de se défendre contre la poussée thermidorienne, et que nous soyons obligés, nous, de le soutenir momentanément. » Or « cette étape n'est pas encore passée, et par conséquent ce mot d'ordre ne répond pas aux nécessités du moment (60) ».

Il revient sur cette question dans une nouvelle lettre, en date du 24 octobre. C'est pour souligner l'importance de ce que « S(voi ?) a communiqué à propos de ce qui se dit dans la bureaucratie » : « Si Trotsky revient il va nous fusiller les uns après les autres. » Il faut, selon lui, éviter tout mot d'ordre, toute formulation qui pourrait « être interprétée comme une intention de chasser tous et tout, de nous venger, etc. ». Il précise : « Plus le dénouement approche, et plus nous devons agir de façon souple et conciliante — sans pour autant faire la moindre concession sur les principes (61). »

Le 30 octobre, il revient sur la question des « libéraux » qui vont juger les « trotskystes » trop modérés. Il répète : « Il faut tenir le plus grand compte des propos des bureaucrates moyens qui disent que, si Trotsky revient, il exercera une cruelle répression. C'est là actuellement l'arme principale des staliniens. Notre plate-forme est entièrement tournée vers les masses. Notre prochain pas tactique doit tenir compte du mur qui nous sépare d'elles (62). »

Le 7 novembre, il discute la question de savoir « quand et comment » on pourra « soulever l'appareil contre le maître ». Il insiste : « Le soulever consiste à donner à l'appareil hésitant la possibilité de dire, contre le maître : "Ceux qu'il persécute et qu'il traque sont prêts à travailler même avec lui ; ce sont donc des gens droits et utiles. Le cours pris par le maître est donc mauvais." » Il développe : « Nous ne modifions pas nos critiques d'un iota, nous menons une campagne résolue et courageuse contre la politique du maître à l'échelle internationale, et nous déclarons en même temps : "Nous sommes prêts à travailler dans une organisation commune même avec le maître." Cela démontre d'une part notre dévouement, pour employer un mot élégant, et, de l'autre, notre certitude dans nos propres forces. Avoir une position plus radicale aujourd'hui, c'est créer la confusion des mots d'ordre avec les groupes adverses (63). »

Dans un texte daté du 27 décembre 1932 enfin, sous la forme d'interview montrant qu'il le destine à publication, il écrit :

« La fraction stalinienne au pouvoir ne va-t-elle pas laisser la place à la vôtre ? »

(60) Bibliothèque du Collège de Harvard, 10248.

(61) *Ibidem*.

(62) *Ibidem*.

(63) *Ibidem*.

— L'avenir le montrera. C'est le parti qui décidera. Nous nous contentons d'exiger la réintégration de l'Opposition de gauche dans le parti. Nous sommes prêts, aujourd'hui comme les années passées, à collaborer entièrement avec la fraction actuellement au pouvoir, et dans n'importe quel travail.

— *Vous êtes par conséquent d'accord, si je vous comprends bien, pour collaborer avec Staline ?*

— Sans aucun doute. Souvent, en tant que fraction, nous avons fait des déclarations à ce sujet. Dans le B. O. d'octobre 1929, on peut lire : "L'Opposition place le fond du problème au-dessus de la forme, les intérêts de la révolution au-dessus des ambitions d'un individu ou d'un groupe. Elle est prête à occuper dans le parti la place la plus modeste. Mais à condition de rester elle-même." Il ne s'agit pas du tout de Staline, mais de quelque chose qui dépasse par sa signification le destin personnel de chacun d'entre nous (64). »

Il est probable qu'à cette date il était parvenu à convaincre Sedov qui, dans sa lettre en date du 12 octobre, avait vivement protesté contre l'opposition établie par Trotsky entre les mots d'ordre de « Chasser Staline » et de « A bas le régime personnel ». Sedov affirmait : « Il faut avant tout chasser la direction actuelle, chasser Staline — seule leur liquidation peut apporter la victoire » — ce qui était en dernière analyse la position de Rioutine et de ses camarades du groupe des « droitiers », sinon des « libéraux ».

Le tournant de 1933

Il reste à comprendre comment une situation qui était caractérisée par un regroupement des adversaires de Staline, le mécontentement profond des cadres du parti, la perte de confiance dans la direction de ceux qui avaient été jusque-là ses soutiens, a pu se renverser dans un délai relativement bref. En 1934, en effet, c'est la vieille garde trotskyste, Rakovsky, Sosnovsky (65), bientôt Kasparova qui capitula et courbe la

(64) *Ibidem*, T 3485.

(65) Christian G. RAKOVSKY (1873-1941), né en Bulgarie, de culture française, socialiste dès sa jeunesse, ami personnel de Trotsky, emprisonné pendant la guerre, libéré par la révolution avait rejoint le parti bolchevique en 1917. Président du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine de 1919 à 1923, il avait fait partie de l'Opposition de gauche dès ses débuts, ce qui lui avait valu d'être nommé ambassadeur à Londres puis Paris. Il avait été le porte-parole de l'Opposition de gauche au 15^e congrès en 1927 et déporté ensuite à Saratov, puis à Astrakhan et enfin à Barnaoul dans des conditions terribles. Evadé, il avait été repris. Il capitula en 1934, fut arrêté en 1937 et fut l'un des accusés du troisième procès de Moscou. Il mourut en camp de concentration. Lev S. SOSNOVSKY (1886-1937), bolchevik en 1903, militant clandestin, déporté puis exilé avait été l'un des journalistes les plus populaires à cause de ses attaques contre les bureaucrates. Membre de l'Opposition de gauche, il avait été exclu en 1927 et déporté en 1928. Dès 1929, il avait été

tête devant Staline après des années de résistance acharnée dans des conditions inouïes. En décembre de la même année, Staline se débarrasse de Kirov. Dans les prisons du G. P. U. commencent les préparatifs du procès de ses « assassins » — en fait des hommes du « bloc ». Ces hommes comparaissent, brisés, et avouent sous les huées du public les charges cyniques du procureur Vychinsky (66). L'acte d'accusation a mentionné le « bloc » de 1932 et l'on sait que, le 25 septembre 1936, Staline, mécontent des résultats du procès des seize, télégraphiait à ses collègues du bureau politique que le G. P. U. avait « quatre ans de retard », le chiffre « quatre » n'étant pas là au hasard mais démontrant clairement qu'aux yeux de Staline tout avait commencé précisément en 1932 (67).

Il nous semble impossible d'expliquer le retournement de la situation par la seule répression qui se déclenche à partir des derniers mois de 1932 et que le plénum du C. C. de janvier 1933 entérine sous des formes limitées. Car précisément, à cette date, il s'agit encore d'une répression limitée. Le sang ne coule pas en 1933 car les « libéraux » s'y sont opposés. Ivan N. Smirnov, qui a été convaincu de « contacts avec l'étranger » — sa rencontre personnelle avec Sedov à Berlin en 1931, l'envoi par lui de Holzmann à Sedov en 1932 — est condamné à dix ans de prison ; Rioutine qui est convaincu d'avoir rédigé le texte qui traite Staline de « provocateur » est renvoyé, lui aussi, dans un isolateur. D'autres, notamment les membres des groupes qui ont été donnés par un indicateur — le groupe Smirnov, par exemple — sont également condamnés à des peines de prison. Mais le gros des opposants est seulement déporté. Lominadzé n'est pas arrêté : il ne sera menacé de l'être qu'en 1934, on le sait. Sten est déporté : il sera arrêté en 1937. Mais le gros des hommes liés d'une façon ou d'une autre au bloc et aux conversations de l'automne 1932 ne sont arrêtés qu'à partir de la fin de 1934 et des premiers mois de 1935, et c'est à partir de cette date que les militants exclus, arrêtés en déportation ou en liberté, sont soumis à la torture et à la préparation scientifique en vue de leurs « aveux » aux mains du G. P. U. Que s'est-il passé entre-temps ?

Jean van Heijenoort, le fidèle secrétaire de Prinkipo à Coyoacán, a noté dans ses mémoires le profond changement physique et sans doute

enfermé dans un isolateur et soumis à un traitement d'autant plus rigoureux qu'il était un grand malade. Lui aussi capitula au début de 1934 et disparut dans la grande purge, mais sans avoir figuré dans un procès.

(66) Andréi Y. VYCHINSKY (1883-1955), avocat socialiste, menchevik en 1903 et jusque pendant la guerre civile à la fin de laquelle il rallia les vainqueurs. Professeur de droit à Moscou, procureur de la R. S. F. S. R. en 1931, de l'U. R. S. S. en 1935, il soutint l'accusation aux procès de Moscou avec un cynisme sans égal, contre ses adversaires de toujours ! Vice-ministre des affaires étrangères de 1940 à 1949, ministre de 1949 à 1953, de nouveau vice-ministre de 1953 à sa mort.

(67) L'existence de ce fameux télégramme a été dévoilée par Nikita Khrouchtchev dans son fameux « discours secret » au 20^e congrès du P. C. U. S. Personne, à notre connaissance, n'a établi le rapport entre les « quatre années » de retard dont il fait état et la réalité du bloc de 1932.

moral de Trotsky pendant les premiers mois de 1933 (68), et nous a confié ce qu'il n'a pas écrit, à savoir que Trotsky prit à cette époque conscience qu'il ne reviendrait jamais en Russie soviétique. Frappé par le suicide de sa fille Zinaïda, l'exilé le fut plus profondément encore sans doute par le brutal renversement de la situation mondiale que constituait la victoire sans combat en Allemagne des bandes hitlériennes et la destruction, en quelques semaines, du mouvement ouvrier organisé et des chances d'une révolution pour une génération. La victoire de Hitler ouvrait la porte à la défaite de la classe ouvrière dans l'Europe entière, elle marquait le début de la marche inexorable à la deuxième guerre mondiale. Et l'Union soviétique n'était pas en dehors de ce monde ainsi marqué par cette défaite. La destruction du mouvement ouvrier allemand, c'était la destruction de tous les appareils de l'Internationale communiste dans ce pays, la disparition définitive du réseau patiemment tissé en leur sein par Léon Sedov, qui lui permettait d'entretenir des relations avec les oppositionnels d'Union soviétique : après 1933, Trotsky et Sedov sont définitivement coupés de l'Union soviétique et c'est un fait d'une énorme importance contre lequel ils n'ont aucun recours. L'isolement, la menace fasciste, le chantage à l'« union » ont sans doute plus sûrement brisé Khristian G. Rakovsky que ne l'avaient fait le froid infernal de Barnaoul ou les conditions épouvantables de son évasion manquée et de sa capture. Le désespoir devant une défaite d'une telle ampleur livrait aux bourreaux de Staline les vieux-bolcheviks que rien n'aurait pu faire plier s'ils avaient conservé l'espoir. Bien des opposants sincèrement réformistes ne se résignaient plus aux risques qu'aurait désormais fait courir au pays, du fait de la menace allemande, une crise politique, et personne, désormais, ne pouvait raisonnablement espérer « chasser Staline », consolidé au moment précisément où sa situation devenait critique, par la victoire hitlérienne.

Encore Staline dut-il louvoyer longuement avant d'entreprendre sa contre-offensive d'extermination de ceux qui avaient un instant songé à l'écartier ou à l'abattre. Concession aux « libéraux » qui le contestent toujours au sommet de l'appareil ? Conscience de la nécessité de ne pas ressouder d'une autre façon le front de ses adversaires ? Les opposants exclus et arrêtés en 1932 avaient été accusés d'avoir constitué une organisation clandestine pour restaurer « le capitalisme et le koulak en particulier ». Zinoviev et Kamenev, dénoncés comme complices, étaient pourtant autorisés à revenir à Moscou dès mars 1933 après une autocritique en règle, il est vrai. Le 8 mai, Staline signait avec Molotov une circulaire dénonçant ce qu'elle qualifiait de « saturnale d'arrestations (69) » et les lendemains du XVII^e congrès — qui vit l'activité du « bloc illégal » des « libéraux » pour essayer de l'écartier au profit de Kirov, si l'on en croit les sources khrouchtchéviennes et les souvenirs cités par Roy

(68) Jean VAN HEIJENOORT, *Sept ans auprès de Trotsky; de Prinkipo à Coyoacán*, p. 69-70.

(69) Merle FAINSON, *Smolensk under Soviet Rule*, p. 263.

Medvedev (70) — fut la préface de la libération de milliers de prisonniers politiques. La défaite allemande pourtant avait redonné l'initiative à Staline : il la prenait, et avec quelle détermination assassine, à partir de décembre 1934 et de l'assassinat de Kirov...

Le bloc au procès de Moscou

C'est un autre type de problème que pose le réexamen des procès de Moscou à la lumière des informations récemment découvertes. L'acte d'accusation place la conclusion du bloc en 1932 au point de départ de l'activité « terroriste » des accusés (71). De leur côté, Trotsky et Sedov nient l'existence même d'un bloc.

Relevons d'abord, dans le compte rendu du premier procès, l'emploi indifférencié des termes « bloc » et « centre unifié », alors que le « centre unifié » devrait être plutôt la direction du bloc, ce qui ne facilite pas l'enquête. Pour l'acte d'accusation, il y avait eu, à la fin de l'année 1932, l'« unification du groupe trotskiste et du groupe zinoviéviste qui organisèrent un Centre unifié (72) », le terme de « groupe trotskiste » désignant ici ceux qui sont présentés comme tels au procès, à savoir I. N. Smirnov, Ter-Vaganian et Mratchkovsky. Le verdict rectifie la date et place le début du bloc à l'automne 1932 (73). Plusieurs réunions sont mentionnées au cours du procès. L'une aurait lieu dans la maison de campagne de Zinoviev et de Kamenev à Illinskoé (74), une autre chez Zinoviev (75), puis chez Kamenev (76), la dernière enfin dans le wagon de Mratchkovsky (77). Interrogé pour savoir s'il a reçu de Smirnov des « directives » terroristes, Zinoviev répond qu'il a « mené personnellement des pourparlers avec lui à deux ou trois reprises (78) ». Smirnov, qui, selon l'accusation, avait fait des aveux complets à l'instruction (79), répond, à la question de savoir quand il a « quitté le centre », qu'il « n'avait aucune intention de s'en aller » : « il n'y avait pas d'où s'en aller (80) ». Au sujet de la composition du « centre unifié », l'acte d'accusation et le verdict affirment que ce dernier se composait de sept personnes, Zinoviev, Kamenev, Evdokimov, Bakaïev, pour les zinoviévistes, Smirnov, Ter-Vaganian et Mratchkovsky pour les trotskystes (81). Les aveux de

(70) Roy MEDVEDEV, *op. cit.*, p. 155-156.

(71) *Le Procès du Centre terroriste Trotskiste-zinoviéviste*, p. 11.

(72) *Ibidem*.

(73) *Ibidem*, p. 178.

(74) *Ibidem*, p. 48, 66.

(75) *Ibidem*, p. 19, 55.

(76) *Ibidem*, p. 47.

(77) *Ibidem*, p. 47-48.

(78) *Ibidem*, p. 54.

(79) *Ibidem*, p. 37-38.

(80) *Ibidem*, p. 81.

(81) *Ibidem*, p. 11, 178.

l'accusé Reingold mentionnent un membre de plus : Sokolnikov (82), dont Kamenev précise à la demande du procureur qu'il était un membre « secret ». Kamenev ajoute également aux dirigeants des « zinoviévistes » le nom du vieux-bolchevik Koukline (83). Smirnov mentionne la participation au bloc du « groupe de Lominadzé, et Mratchkovsky le groupe de Lominadzé-Chatzkine, tout en précisant que Lominadzé était « membre du centre (84) ». Bakaïev, pour sa part, fait figurer dans le « centre » deux autres vieux-bolcheviks, Koukline, déjà mentionné, et Charov (85). A plusieurs reprises sont mentionnés dans les liens du « centre » et ses « pourparlers pour une activité commune », les noms d'autres militants, de toutes les oppositions et toutes les époques (86). Notons également la place que les aveux de plusieurs des accusés attribuent au vieux-bolchevik Gaven, présenté comme un agent de liaison de Trotsky, mais qui n'est pas sur le banc des accusés (87).

(82) *Ibidem*, p. 54, 67. Grigori I. BRILLIANT, dit SOKOLNIKOV (1888-1939), étudiant, bolchevik en 1905, prison et émigration. Membre du C. C. de 1919 à 1927, commissaire aux finances en 1917 et de 1922 à 1926. Membre de la nouvelle Opposition puis, pendant quelques mois de l'Opposition unifiée, ambassadeur à Londres de 1927 à 1933, puis commissaire adjoint aux affaires étrangères. Sa dénonciation au procès entraîna son arrestation et son inculpation : il fut condamné à dix ans de prison au second procès de Moscou en janvier 1937.

(83) *Ibidem*, p. 67. Alexandre S. KOUKLINE (1876-193 ?) était un des plus anciens ouvriers bolcheviks de Pétrograd membre du comité central. Zinoviéviste, membre de l'Opposition unifiée, il avait été exclu en 1927 et avait capitulé en 1928. Il avait été condamné à dix ans de prison lors du premier procès contre Zinoviev et Kamenev en janvier 1935.

(84) *Ibidem*, p. 17 (Smirnov) et 44 (Mratchkovsky).

(85) *Ibidem*, p. 60. Ivan V. CHAROV (1884-193 ?) était aussi l'un des vétérans ouvriers du parti à Pétrograd, membre du groupe zinoviéviste, il en avait suivi le destin, condamné à huit ans de prison en 1935.

(86) Deux personnes mentionnées au cours du procès furent inculpées et arrêtées immédiatement : Sokolnikov et Serebriakov (qui devaient se retrouver sur le banc des accusés au second procès). Annonce fut faite officiellement de l'ouverture d'une enquête contre Tomsy (qui se suicida), Radek et Piatakov (qui furent condamnés au second procès en janvier 1937), Rykov et Boukharine (qui furent condamnés au troisième procès en mars 1938). Parmi les militants mentionnés comme participants ou complices qui périrent dans le cours de la fin des années trente, sans avoir eu de procès public, mentionnons I. T. Smilga, N. K. Uglanov, les « gauchistes » Sten et Chatzkine (sans compter Lominadzé qui s'était suicidé en 1934), Chliapnikov et Medvedev, anciens animateurs de l'Opposition ouvrière et plusieurs chefs militaires qui furent tous fusillés, Schmidt, Putna, Estermann, Gaïevsky, Kouzmitchev.

(87) Le « cas » Gaven est resté un mystère. L'homme est présenté au procès, par l'accusation et certains aveux, comme un émissaire envoyé par Trotsky en Russie. Or ce n'était pas n'importe qui. Iouri P. GAVEN ou GAVENIS (1884-1937) dit DAUMAN ou DONNER, letton d'origine avait milité d'abord dans le P. O. S. D. R. puis dans le parti letton où il avait été membre du C. C. et fait de longues périodes de prison. Il avait dirigé la révolution de 1917 à Minoussinsk, présidé ensuite le comité révolutionnaire de Crimée. Il avait été membre de la commission centrale de contrôle et l'un des dirigeants du Gosplan. Son arrestation remontait à 1934. Bien qu'il ait été un pivot de l'acte d'accusation et des aveux des principaux accusés, il ne parut à aucun procès public et sa trace se perd après le procès d'août 1936. Plusieurs hypothèses sont possibles : il était un agent provocateur, qui a fait des aveux complai-

Comme on sait, l'accusation, à partir de l'existence du « bloc » en 1932, s'appuyant sur les aveux arrachés par la torture et le chantage à des hommes brisés, affirmait qu'il avait ensuite donné à ses partisans des « instructions et directives terroristes » et organisé notamment l'assassinat de Kirov. Les amis de Trotsky, après Sedov et Trotsky, n'eurent aucune peine à démontrer l'in vraisemblable grossièreté d'une thèse qui affirmait le fonctionnement d'un « centre » dont les membres étaient pratiquement tous déportés ou emprisonnés. Tel fut le sens de la première réaction de la section française, le P. O. I., dans un communiqué du 17 août 1936 qui n'a pu être rédigé sans l'assentiment de Sedov, si ce n'est de sa main : il se contentait de noter que l'accusation affirmait la création en 1932 d'un « bloc » qui avait ensuite fonctionné avec des hommes arrêtés et dans l'impossibilité de communiquer entre eux.

C'est peut-être la grossièreté même de cette accusation qui a masqué aux yeux des historiens les quelques grains de vérité sur lesquels elle tentait de s'appuyer pour faire croire au caractère terroriste du « bloc » et au rôle « criminel » des accusés. Mais, incontestablement, la défense des accusés, telle que Léon Sedov l'a présentée dans *Le livre rouge sur les procès de Moscou* (88) a contribué puissamment à convaincre les chercheurs qu'il n'y avait pas eu de bloc en 1932, même pas de bloc politique. Passant au crible les différents comptes rendus du procès en sa possession, Sedov en effet ne laisse pas pierre sur pierre de l'accusation ni des aveux. Il relève la contradiction entre l'acte d'accusation et le verdict concernant la date de la formation du bloc (89). Il démontre que les réunions « reconnues » par les accusés — si elles ont eu lieu ! — sont pour les trois premières des réunions du groupe zinoviéviste et la dernière du groupe « trotskyste (90) ». Il souligne qu'aucun élément de l'accusation ni aucun aveu ne mentionne jamais une quelconque réunion du « centre

sants et a été épargné sur le coup. Ce n'est pas vraisemblable : d'autres provocateurs ont comparu devant les juges parmi les accusés. Une hypothèse la plus vraisemblable est qu'il a résisté à la torture et aux chantages et pressions exercées sur les accusés, ce qui ne l'aurait pas rendu présentable. Pourquoi cependant jouerait-il dans ce cas un rôle aussi important dans le scénario de l'accusation ? La seule explication est qu'après avoir avoué, il revint sur ses aveux trop tard pour que le scénario soit refait ou sa résistance brisée. Il reste à savoir pourquoi un homme qui était un authentique vieux-bolchevik, et sans aucun doute un homme de caractère, fut présenté comme ayant joué ce rôle-clé. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il avait effectivement joué un rôle, sinon dans la fraction trotskyste, du moins dans le bloc et qu'il y avait donc dans le rôle que lui attribuait l'accusation un de ces « grains de vérité » qu'on a tendance à négliger devant l'ampleur du mensonge.

(88) Trotsky, interné par le gouvernement norvégien, n'avait pas les moyens de répondre aux accusations lancées contre lui lors du premier procès de Moscou. A son corps défendant, Léon Sedov fut donc obligé de prendre la plume et de rédiger ce remarquable travail, qui démolit absolument la thèse stalinienne.

(89) L. SEDOV, *Livre rouge sur les procès de Moscou*, p. 59.

(90) *Ibidem*, p. 59.

unifié » et montre que les réponses de Zinoviev et de Smirnov équivalent à une dénégation de son existence même (91). Il ironise sur les variations de la composition du centre selon les aveux des différents accusés (92) et l'absurdité de l'affirmation selon laquelle le centre secret pouvait avoir des « membres secrets ». Il souligne que des hommes désignés par certains accusés comme dirigeants du « centre » — Sokolnikov, Koukline, Charov — ou comme ses agents — Gaven — ne figurent pas parmi les accusés, pas plus d'ailleurs qu'aucun membre du groupe Lominadzé-Chatzkine, Sten et autres (93).

Après avoir rappelé les difficultés rencontrées par le régime stalinien dans les années 30-32, la montée du mécontentement populaire, le trouble et la méfiance croissants dans l'appareil du parti, il écrit :

« C'est ainsi qu'en 1932 on peut observer un certain réveil, d'ailleurs assez faible, des groupes qui avaient autrefois capitulé devant Staline : le groupe de Zinoviev et de Kamenev, le groupe des anciens stalinistes de gauche de Lominadzé-Chatzkine-Sten (ceux que l'on appelait les "gauchistes"), de Smirnov et de ses amis, et aussi quelques droitiers, Rioutine, Slepkov et autres. Mais il ne faut pas exagérer ce réveil. Pour la majorité, il garda un caractère purement intime, "dominical". On n'alla pas plus loin que des conversations "à cœur ouvert", on rêvait qu'il serait bon d'avoir une autre politique et une autre direction. Vraisemblablement, les hommes des différents cercles et groupes cherchèrent un rapprochement personnel, des liaisons l'un avec l'autre. Les plus audacieux ont peut-être dit qu'il serait bon de faire "un bloc". Mais il est probable qu'on n'en vint même pas à dire cela. Aujourd'hui — quatre ans après ? — Staline tire de tout cela un "bloc" et même un "Centre unifié" terroriste.

Les bolcheviks-léninistes russes, c'est évident, n'entrèrent dans aucun bloc avec l'un de ces groupes. Tous ces groupes avaient à un moment ou à un autre capitulé devant Staline et c'est pourquoi ils s'opposaient irréductiblement aux bolcheviks-léninistes, qui avaient considéré et continuaient de considérer la capitulation comme l'un des plus grands crimes envers le communisme et les intérêts de la classe ouvrière. Dans cette question, l'Opposition de gauche prit une attitude particulièrement intransigeante. Aux yeux des bolcheviks-léninistes, ces groupes et ces hommes n'avaient et ne pouvaient avoir aucune autorité politique ou morale.

L'Opposition de gauche accordait au réveil de ces groupes — les « libéraux du parti » comme elle les appelait — une importance surtout *symptomatique*. Bien entendu, cela *pouvait* servir de

(91) *Ibidem*, p. 61.

(92) *Ibidem*, p. 62.

(93) *Ibidem*, p. 58 sq.

point de départ au retour de Zinoviev, Kamenev, Smirnov et autres sous le vieux drapeau des bolcheviks-léninistes. Mais il n'en fut rien (94). »

Ce texte, écrit au lendemain du premier procès de Moscou, est en totale contradiction avec le document à l'encre sympathique de 1932 de la main de Sedov attestant l'existence du « bloc » et des pourparlers qu'il mène avec les « trotskystes » d'U. R. S. S., avec la lettre de Trotsky approuvant la constitution du « bloc » en tant qu'alliance et non fusion, avec les commentaires de Trotsky cités plus haut (95). La plaidoirie de Sedov en ce qui concerne le « bloc » de 1932 n'emporte la conviction que sur un point, celui du « centre » ou, si l'on préfère, de la direction collective du bloc. Dans une note du chapitre sur « la création et l'action du "Centre unifié" », il écrit en effet : « Il reste que le centre s'organisa et, en même temps, cessa son activité. Il s'était sans doute organisé avec le but spécial... de cesser son activité (96). » Nous pensons que la vérité est que le « bloc » à peine organisé ne put se donner un centre du fait de la répression, puisque c'est la même lettre de Sedov à son père qui explique la composition et les objectifs du bloc et annonce le démantèlement du groupe Smirnov par le G. P. U. Il y a donc eu « bloc politique », mais pas « centre unifié », pour ne pas parler évidemment de « centre terroriste », ceci n'étant pas en question.

Précisons-le sans attendre. Nous ne voyons rien que de très normal dans l'attitude de Sedov — qui fut aussi celle de Trotsky — de nier en 1936 la constitution d'un bloc en 1932. Pour des raisons qui vont de soi, et pour d'autres aussi. A quoi eût servi en 1936 de reconnaître l'existence d'un bloc éphémère en 1932 ? A la vérité historique, peut-être, mais elle pouvait attendre. A expliquer que ce bloc était purement politique, et pas terroriste comme le prétendaient procureurs et juges de Moscou ? C'était sans intérêt et n'aurait fait que fournir à l'appareil de propagande mondial du stalinisme des arguments supplémentaires et des manchettes du genre de « Le fils de Trotsky avoue. Il était en contact avec les terroristes », etc. Enfin, il nous semble évident que Trotsky n'avait pas le moindre intérêt à reconnaître, devant le spectacle de ces hommes qui se clamaient coupables de terrorisme, qu'il avait cru pouvoir, quatre ans plus tôt, conclure une alliance avec eux. Mais il existe d'autres arguments pour justifier les dénégations de Sedov et de Trotsky. Les hommes qui comparaissaient à Moscou étaient certes ceux qui avouaient. Mais ils n'avaient pas tout. D'autres, aux mains du G. P. U., continuaient de nier, parce que tel était leur devoir de combattants antistaliniens, et, parmi eux, des trotskystes sans doute, mais d'autres aussi, comme par exemple les membres du groupe de Lominadzé dont aucun ne figura dans

(94) *Ibidem*, p. 65-66.

(95) Voir annexe, p. 35-36.

(96) *Livre rouge*, n. 6, p. 59.

un procès. Reconnaître en 1936 l'existence d'un bloc politique avec Zinoviev et Smirnov en 1932 eût été collaborer avec Staline et l'aider à frapper tous ceux qui avaient participé au bloc et qui n'avaient pu être brisés, voire n'avaient pas encore été « démasqués ». Là-dessus, notre conclusion est nette : Trotsky et Sedov n'ont pas dit la vérité sur le bloc de 1932, mais c'était justement leur devoir, à ce moment, de ne pas dire cette vérité-là. Le problème est aujourd'hui tout différent.

Il reste un point précis qui dut beaucoup embarrasser Trotsky et Sedov à l'époque : les contacts entre Smirnov et Léon Sedov d'abord, entre Sedov et Holzmann, envoyé par Smirnov ensuite. On sait que, dans ses premières réactions, Trotsky nia en bloc y compris ces épisodes. Sa compagne Natalia lui rappela la rencontre de Sedov avec Smirnov à Berlin, dont il avait rendu compte en juillet 1931, et, bien entendu, la visite de Holzmann. Trotsky rectifia. Sedov et lui s'en tinrent désormais à ce qui allait être jusqu'au bout la version trotskyste de cet épisode, une rencontre initiale fortuite en juillet 1931 à Berlin, plusieurs rendez-vous avec une discussion personnelle, la promesse de Smirnov de donner des informations, l'envoi, à l'automne de 1932, de Holzmann à Berlin et la remise par lui à Sedov de notes sur la situation économique (l'article signé Ko.) et une série d'informations verbales avec lesquelles Sedov confectionna une « correspondance de Moscou » qui parut dans le n° 31 (97).

Découvrant en juillet 1937 la lettre de Trotsky de 1932 dans un dossier « confidentiel », van Heijenoort en sentit l'importance et écrivit à Sedov la lettre qui nous a mis sur la piste. Il y précisait notamment que, pour le moment, et avant d'avoir de lui des renseignements complémentaires, il ne portait pas ce document à la connaissance de la commission Dewey qui siégeait alors à New York (98). Nous n'avons trouvé dans les archives de Harvard ni réponse de Sedov, ni lettre à ce sujet à la commission Dewey dont le rapport ne porte d'ailleurs aucune trace des informations ci-dessus. Reste que l'affaire était sans doute embarrassante et que Sedov l'a prise suffisamment au sérieux pour vérifier une fois de plus si les comptes rendus officiels ne comportaient aucune indication qui obligerait la « défense » à modifier sa position sur ce point (99). Selon toute apparence, il jugea finalement préférable de laisser les choses en état. Il n'est pas certain en effet que la communication de ce document n'aurait pas été susceptible de remettre en question le travail de la commission, laquelle réduisait en poussière des mensonges d'une autre dimension et d'une autre signification (100).

(97) *Ibidem*, p. 98.

(98) Voir annexe, p. 35.

(99) Note manuscrite sur le document en annexe p. 35.

(100) Le rapport de la commission présidée par le célèbre pédagogue et philosophe américain John Dewey et concluant à l'innocence de Trotsky et de Sedov a été publié en anglais en 1938 sous le titre *Not Guilty*, et malheureusement pas encore traduit en français à ce jour.

Un nouvel éclairage

L'attitude prise par Sedov et Trotsky en 1936 à propos des événements de 1932 en Union soviétique ne pouvait pas ne pas modifier l'éclairage que donnaient pourtant sur le coup et sans aucune ambiguïté, des textes publics de Trotsky. Dans sa lettre aux sections sur l'état de l'Opposition de gauche datée du 16 décembre, par exemple, il décrivait en ces termes la situation politique en Union soviétique :

« Au cours de la dernière année, des changements très importants ont affecté la situation de l'Opposition russe. On peut caractériser leur direction générale en parlant de "montée".

Plusieurs centaines, peut-être même des milliers d'anciens capitalistes, ouvriers en particulier, sont revenus dans la voie de l'opposition ; ce sont les éléments qui, au printemps de 1928, ont cru honnêtement mais prématurément à un changement principal du cours officiel. Les lieux d'exil et d'emprisonnement sont constamment remplis de nouveau de tels "revenants". Il n'est pas nécessaire de dire combien ce fait renforce l'autorité de ceux des oppositionnels qui n'ont jamais abandonné une seule heure leur drapeau.

Dans la vieille génération des bolcheviks, y compris ceux qui hier encore étaient des staliniens ardents, on peut observer un complet déclin de l'autorité de Staline et de son groupe et un tournant décidé dans le sens d'une attention et d'une estime plus grandes pour l'Opposition de gauche. Le plus significatif est que ceux des bolcheviks qui avaient milité activement dans le parti du temps de Lénine, mais s'étaient laissés effrayer ensuite par le spectre du "trotskysme" commencent précisément maintenant à découvrir où est la vérité. C'est un symptôme très important !

Infiniment plus important cependant se trouve être le processus qui se déroule parmi les ouvriers, surtout les jeunes. De même qu'à son époque la bureaucratie tsariste qualifiait de "socialistes" tous les ouvriers mécontents, protestataires et grévistes, et les envoyait en Sibérie ou en prison, de même la bureaucratie stalinienne aujourd'hui arrête et exile un nombre toujours plus grand d'ouvriers mécontents et qui protestent en les déclarant "trotskystes" et en les poussant dans la voie de l'Opposition de gauche.

En ce qui concerne l'organisation illégale des bolcheviks-léninistes en U. R. S. S., seuls les premiers pas ont été réalisés dans le sens de sa réorganisation (101). »

Ce n'étaient pas là phrases creuses. L'isolement de l'Opposition de gauche, après des années de dure répression, était en train de se terminer. Et c'était évidemment un phénomène capital — dont on comprend que les

(101) T 3481. Publié en français dans le *Bulletin international de l'Opposition communiste de gauche*, n° 19, décembre 1932.

historiens soviétiques de l'époque khrouchtchévienne se soient gardés de le « révéler » — que le fait que de vieux-bolcheviks, qui avaient été d'authentiques staliniens, se tournaient désormais, le bilan fait, vers l'alliance avec les trotskystes : un phénomène inconcevable en dehors d'une poussée dans la masse ouvrière dont, précisément, la correspondance et le *Biulleten Oppositsii* accumulent, pour qui sait voir, les informations.

Une lettre de septembre 1932 parle de « grèves sur le tas » dans l'Oural (102). Une autre du mois d'août mentionne des grèves et manifestations de rue à Ivanovo-Voznessensk où Kaganovitch et Molotov ont sauvé la situation en sacrifiant des boucs émissaires locaux à la colère ouvrière (103). Au cours des derniers mois de 1932, les correspondances d'U. R. S. S. au *Biulleten* multiplient les exemples. Plus d'une centaine d'ouvriers ont été arrêtés à l'usine Amo après distribution de tracts de l'Opposition, et plusieurs dizaines à Charkhopodchirik, à l'usine Calibre et l'usine Baltique de Leningrad. Un tract, n'émanant pas de l'Opposition, a été distribué dans une usine de Kovrov, et il reprenait les mots d'ordre de l'Opposition (104). Pendant la commémoration d'Octobre, dans une usine de production de freins, un portrait de Staline affiché est devenu un portrait de Trotsky. L'éditorial du journal mural de l'usine *Travail prolétarien* du 22 janvier 1933, consacré à la mort de Lénine, était intégralement composé par des extraits d'articles de Trotsky (105).

Les correspondants du *Biulleten Oppositsii* n'ont que des moyens bien réduits dans un régime à ce point dominé par la censure et la police. Que recèlent sur ce plan les archives de l'Etat, celles du G. P. U. ? Sans doute, sur une échelle infiniment plus vaste, ce que nous ont révélé les archives de Smolensk : ce portrait de Trotsky trouvé dans un kolkhoze, cet ouvrier charpentier qui se prononce pour le pluripartisme en U. R. S. S., dénonce l'exploitation par les bureaucrates, rend hommage aux vieux-bolcheviks Kamenev et Zinoviev dans un débat sur la Constitution (106), cet ouvrier interrogé par un agitateur pour qu'il lui cite un vieux-bolchevik et qui lui répond « Trotsky (107) » tout cela pour les quelques mois qui précèdent le premier procès de Moscou.

C'est ce mouvement profond — quel qu'il ait été en 1932 son niveau réel et que seuls révéleront un jour les dossiers du G. P. U. — qui rythme l'histoire de l'Union soviétique, comme celle d'ailleurs de toutes les sociétés humaines. Tel est le fait majeur que notre découverte à Harvard vient opportunément rappeler. Les vieux-bolcheviks, les cadres du parti, la veille staliniens farouches, cherchent l'alliance avec l'Opposition de gauche qu'ils

(102) Lettre signée Z., *Biulleten Oppositsii* n° 31, novembre 1932, p. 24.

(103) Extrait d'une lettre du 20 août 1932, *Biulleten Oppositsii* n° 29/30, septembre 1932, p. 13.

(104) Lettre de Moscou, de février 1933, signée « T. T. », *ibidem*, n° 33, mars 1933, p. 24-26.

(105) *Ibidem*.

(106) M. FAINSOD, *op. cit.*, p. 322.

(107) *Ibidem*.

dénonçaient la veille, constituent un « bloc » pour lequel ils demandent l'opinion de Trotsky et l'adhésion des trotskystes, cherchent à élaborer avec eux un programme de salut public... s'étonnent que Trotsky ne soit pas d'accord avec leur mot d'ordre de « Chasser Staline ». La victoire de Hitler a permis d'écraser dans la bureaucratie ce mouvement qui n'a pas cessé au sein des masses ouvrières et les procès de Moscou, comme la Grande purge, ont été l'instrument d'une terreur sans précédent contre quiconque traduisait ou même était seulement susceptible de traduire d'une façon ou d'une autre les aspirations des masses. L'histoire de l'Union soviétique est, elle aussi, rythmée par la lutte de classes.

Telle est, nous semble-t-il, la signification de cette première découverte, effectuée presque par hasard, dans les archives d'exil de Trotsky à Harvard. Il y en aura d'autres.

ANNEXE

Document n° 1 : Lettre de Jean van Heijenoort à Léon Sédov (1)

3 juillet 1937

Cher ami,

Je vous envoie la copie d'une lettre retrouvée dans les archives. La feuille se trouvait dans un dossier « confidentiel » avec d'autres choses disparates. C'est une lettre sans date, ni aucune indication, dont je vous ai fait la copie exacte. C'est un original, assez mal tapé ; il semble bien que ce soit une copie faite d'une lettre *manuscrite*. Voici quelques indications que m'a dictées mon oncle (2).

1. La lettre a dû être écrite par moi et adressée à L. S. à B-n (3).

2. Le Kol. mentionné doit être Kolokolnikov, le surnom que L. S. donna à Smirnov.

3. La question du bloc était envisagée dans la lettre étant donné qu'une partie des capitulards redevenait mécontente de la politique officielle sans d'ailleurs s'unifier avec l'Opposition de gauche, loin de là. Le contenu de ce « bloc » est strictement déterminé dans la lettre et se réduit au fond à l'information réciproque.

4. La date de la lettre peut être établie par celle de la rencontre avec H-n (4) et par celle de la publication dans la *Soz. V.* (5) de la déclaration des 18 (6).

Serait-il possible de retrouver l'original ? Naturellement, avant d'avoir

(1) Bibliothèque du Collège de Harvard, 13905, avec la permission du Collège de Harvard. Original en français.

(2) « Mon oncle » désigne Trotsky.

(3) Léon Sedov à Berlin.

(4) E. S. Holtzmann.

(5) Le journal menchevique paraissant alors à Berlin sous la direction de Boris Nikolaïevsky, *Sotsialisticheskii Vestnik* (Courrier socialiste).

(6) Ce que le journal menchevique appela en septembre 1932 une déclaration de dix-huit bolcheviks était vraisemblablement la plate-forme de Rioutine.

des renseignements de vous, nous ne faisons aucun usage de cette feuille auprès de N. Y. (7).

Bien cordialement.

J. v. H.

N. B. Léon Sedov a porté sur cette lettre plusieurs annotations manuscrites :

— en russe, « trouver lettre de L. D. »

— en français, « Me rendre compte rendu anglais ou copier plus import. extraits améric. ».

Document n° 2 : Lettre de Trotsky à Léon Sedov (8)

Cher ami,

1. Ma lettre au pays natal (9) était déjà écrite avant que je reçoive votre lettre sur l'information concernant Kol. (10). La lettre est évidemment destinée à l'Opposition de gauche au vrai sens du mot. Mais tu peux la montrer à l'Informateur (11) afin qu'il ait une idée de ma vision des choses.

2. La proposition d'un bloc me paraît tout à fait acceptable. Je précise bien qu'il s'agit d'un bloc et non d'une fusion.

3. Ma proposition de déclaration est évidemment destinée à notre fraction de l'Opposition de gauche au sens strict de ce terme (et non à nos nouveaux alliés). L'opinion des alliés selon laquelle on devrait attendre que les droitiers s'engagent davantage n'a pas mon accord en ce qui concerne notre fraction. Contre la répression, on lutte par l'anonymat et la conspiration, non par le silence. Une perte de temps est inadmissible : du point de vue politique, cela reviendrait à laisser le terrain aux droitiers.

4. Comment va s'exprimer le bloc ? Pour le moment, principalement par l'information réciproque. Les alliés nous tiennent au courant en ce qui concerne l'Union soviétique comme nous le faisons pour eux en ce qui concerne l'Internationale communiste. On doit s'entendre sur des modalités de correspondance très précises.

(7) New York, où était en train de siéger la commission Dewey qui examinait les deux procès de Moscou.

(8) Bibliothèque du Collège de Harvard, 13905 c et 1010. Avec la permission du Collège de Harvard. Traduit de l'allemand par Alain Calvié. Ce document n'est pas daté ; les deux exemplaires que nous avons vus sont identiques, tous deux des copies. Il semble que Sedov n'ait pas trouvé l'original.

(9) Il s'agit d'une circulaire aux bolcheviks-léninistes russes que nous ne connaissons pas.

(10) Kolokolnikov (de « Kolokol » : la Cloche) était le surnom donné par Sedov à I. N. Smirnov.

(11) L'informateur était E. S. Holtzmann, qui avait rencontré Sedov et lui avait remis informations et documents de la part de Smirnov.

Il faut que les alliés nous envoient des correspondances pour le *Bulletin*. La rédaction du *Bulletin* s'engage à publier les documents des alliés, mais se réserve le droit de les commenter librement.

5. Le bloc n'exclut pas la critique réciproque. Toute propagande des alliés en faveur des capitulars (Grünstein (12), etc.) sera inexorablement et impitoyablement combattue par nous.

6. La question du programme économique est esquissée dans le dernier numéro du *Bulletin* et (sera) développée dans les numéros suivants.

Quelques questions :

1. Que signifie la déclaration des Dix-Huit (*Sots. Vestnik*) (13) ?
2. Qu'en est-il des décistes, de l'Opposition ouvrière et autres groupes ultragauches ?
3. Que pense l'allié du projet de plate-forme publié dans le dernier numéro du *Bulletin* ?
4. Que pense-t-il du problème de l'Internationale communiste (nous attribuons à ce problème la même importance qu'à ceux de l'U. R. S. S.) ?

En ce qui concerne la situation générale du pays, les informations ne se distinguent pas beaucoup de l'image que je m'étais faite par la lecture attentive des journaux russes.

Document n° 3 : Lettre de Sedov à Trotsky (14)

Le [...] (15) est organisé. Il comprend les *zinoviévistes*, le groupe *Sten-Lominadzé* et les *trotskystes* (anciens « ... ») (16). Le groupe Safar-Tarkhan (17) n'y est pas encore entré formellement — ils ont une position trop extrême ; ils y entreront très bientôt. La déclaration de Z. et K. (18) sur la faute très grave qu'ils ont commise en 27 a été faite lors de pour-parlers avec les nôtres sur le bloc, juste avant la déportation de Z. et de K.

(12) Cf. n. 15, pp. 9-10.

(13) Cf. note 6 ci-dessus.

(14) Bibliothèque du Collège de Harvard, 4782, avec la permission du Collège de Harvard. Extrait traduit du russe par Isabelle Lombard. Nous ne publions qu'un extrait, celui qui a trait au bloc. Le reste est consacré aux « voyages spéciaux » en Russie en général et aux réticences de Sedov devant le désir de son père de le voir quitter l'Allemagne. Nous avons l'intention de le publier dans le n° 6 des *Cahiers Léon Trotsky* qui sera consacré à l'Opposition de gauche russe. La lettre est écrite à l'acide citrique et non datée, mais elle constitue de toute évidence la lettre à laquelle répondit le document n° 2. Nous avons respecté ici l'ordre de nos découvertes.

(15) Le mot manquant a été découpé aux ciseaux. Il s'agit de toute évidence du mot « bloc ».

(16) Le mot manquant a été soigneusement effacé. Il s'agit de toute évidence du mot « capitulars ».

(17) Il s'agit de Safarov et Tarkhanov.

(18) Z. et K. désignent évidemment Zinoviev et Kamenev.

L'effondrement du groupe I. N. [...] (19) Préobraj. (20) et Uf. (21) (ces trois groupes faisaient partie du centre) a été provoqué par un homme malade, à moitié fou. On l'avait arrêté par hasard, il s'est mis à parler. On n'a certainement trouvé aucun document chez I. N. et les autres qui soit de la « littérature trotskyste ». Quelques jours avant d'être arrêté, I. N. disait à notre informateur : « X. a trahi, je m'attends à être arrêté d'un jour à l'autre. » Grâce à la présence de son. Markovkine (22) qui lui avait fourni toutes les informations, il était préparé. Malheureusement I. N. n'a pas eu le temps de les (23) transmettre.

L'informateur indique qu'il n'y a eu *aucune* (24) faille venant de l'étranger, ni en général liée à l'étranger.

S'il y a des questions très importantes, je télégraphierai avant jeudi (selon les instructions).

L'effondrement des « anciens » est un grand coup (25), mais les liens ouvriers sont conservés. [...]

(19) Le mot manquant a été soigneusement effacé. Il s'agit évidemment de « Smirnov ».

(20) Préobrajensky.

(21) Ufimtsev.

(22) S'agit-il d'un homme ? Nous ne l'avons pas identifié, bien qu'on puisse supposer qu'il s'agissait d'un policier qui informait Smirnov.

(23) Nous ne savons pas de quoi il s'agit.

(24) Le mot *aucune* a été souligné à la main par Trotsky.

(25) Nous ignorons de qui il s'agit : Grünstein ?



Sara WEBER (coll. E. Volkov)

Souvenirs sur Trotsky

Sara Jacobs, plus connue sous son pseudonyme militant de Sara Weber, était née en Pologne en 1900. Elle avait émigré en 1920 aux Etats-Unis. Elle était mariée à Louis Jacobs, l'un des dirigeants du vieux noyau trotskyste aux Etats-Unis. En 1933, apprenant de la bouche d'Arne Swabeck, dirigeant de la section américaine, qui revenait de Prinkipo, quels obstacles Trotsky rencontrait dans son travail du fait de la difficulté à trouver des secrétaires pour le russe, elle se proposa. Elle vécut environ deux mois à Prinkipo, accompagna les Trotsky jusqu'à Marseille dans leur traversée, les rejoignit à Saint-Palais d'abord, puis à Barbizon dont elle partit un peu précipitamment en janvier 1934. Elle retourna quelques mois comme secrétaire auprès de Trotsky à Coyoacán en 1938. Elle est morte à New York en 1976.

Ces souvenirs ont paru au printemps 1972 sous le titre « Recollections of Trotsky » dans une éphémère revue dirigée alors par l'ancien éditeur de Partisan Review, Philip Rahv, Modern Occasions, dont le siège de la rédaction était à l'Université de Brandeis. Sieva Volkov a sollicité pour les Cahiers Léon Trotsky l'autorisation de reproduire ce texte en traduction française. Il n'a pas obtenu de réponse, mais nous sommes certains que Sara aurait été heureuse de cette publication.

Ces souvenirs sont écrits presque un demi-siècle après l'événement, aussi s'y est-il glissé un certain nombre de petites erreurs que nous avons respectées.

EXILÉ à Alma-Ata en 1928 et l'année d'après expulsé de force en Turquie, Léon Trotsky, avec sa femme et un petit groupe de camarades qui l'aidaient dans son travail de secrétariat et assuraient sa garde, vivait dans l'île de Prinkipo dans la mer de Marmara. J'entendis un rapport d'intime sur la vie de Trotsky à Prinkipo de la bouche d'un dirigeant américain de l'Opposition de gauche qui venait de rentrer d'une visite à L. D. T. C'était au début de 1933. « L. D. doit faire maintenant

face à une vraie tragédie, nous dit-il, il perd sa secrétaire russe et il est pratiquement impossible de trouver quelqu'un qui convienne à Constantinople qui grouille de "gardes-blancs" russes de l'ancien temps et d'agents du G. P. U. »

Hésitant et n'osant qu'à moitié, je suggérai que si L. D. T. voulait bien de moi je serais volontaire pour l'aider puisque le russe est ma langue maternelle et que j'utilisais la machine à écrire russe depuis des années ; ma connaissance d'autres langues pourrait aussi lui être utile. « Vous iriez jusque là-bas, en Turquie ? En laissant votre mari ici ? — Oui, oui... ». Il s'en suivit un échange de lettres et, fait incroyable pour moi, je fus acceptée de tout cœur.

Après un bref séjour à Paris (inondé à l'époque d'Allemands antinazis sans abri) et une rencontre avec le fils de L. D., Léon Sedov, j'arrivai à Istanbul au début de mai et fut transportée par bateau à Prinkipo. Le portail fut entrouvert par les policiers du gouvernement turc de garde ; j'entrai dans la maison et dans une grande salle centrale je vis Lev Davidovitch et, un peu en retrait, Natalia Ivanovna. L. D. me prit dans ses bras chaleureusement ; avec un peu de réserve Natalia échangea des baisers avec moi ; les camarades vinrent me saluer. Je fus reçue comme une amie, avec simplicité et gentillesse.

L. D. portait des pantoufles et une veste de travail de coton bleu. Il paraissait jeune, énergique, avec ses larges épaules et sa silhouette ramassée. Natalia, encore en négligé, de petite taille mais admirablement proportionnée, le visage étonnamment pâle, triste et sans sourire, portait la marque indélébile de ses souffrances intérieures dans ses traits prématurément marqués. On me montra une pièce au rez-de-chaussée, à côté de la salle centrale, au-delà du couloir qui longeait la grande cuisine. Une pièce blanchie, presque une cellule monastique, avec des barreaux aux fenêtres. Sur une petite table de nuit, un bouquet de fleurs fraîches — le cadeau de bienvenue de Natalia pour moi.

La maison qu'habitait L. D. était une « villa » de type ancien palais quelque peu négligé ; la grande pièce centrale qui servait de salle à manger donnait sur un promontoire qui dominait la mer de Marmara : une haute barrière électrifiée entourait la maison ; d'épais buissons épineux la protégeaient de la mer. La chambre de L. D. et Natalia ainsi que le bureau de L. D. étaient à l'étage. De jeunes camarades occupaient les chambres du bas ; en plus de leur travail de secrétariat, les « garçons » assuraient à tour de rôle la garde nuit et jour.

L'abondante correspondance de L. D., que ce soit en français, allemand ou anglais, il la dictait dans ces langues : il fallait l'aider un peu pour l'anglais ; mais tous ses articles, ainsi que les gros manuscrits sur lesquels il travaillait, il les dictait en russe. Ce qu'il dictait était directement dactylographié par la secrétaire russe.

Il y avait une petite salle de travail à côté du bureau de L. D. C'est là que nous avons commencé un jour après mon arrivée ; en dictant, L. D. ne s'asseyait jamais, il dictait *en allant et venant*, me tournant pres-

que le dos parfois. Nous avons commencé... Un mot, puis un autre m'ont échappé et j'ai demandé à L. D. de répéter, rompant le fil de sa pensée : à ma troisième demande, visiblement choqué, il sortit très vite de la pièce. Pas un mot n'a été prononcé : je suis restée assise devant ma machine, ne comprenant pas bien ce qui arrivait. Notre première séance n'était visiblement pas un succès... Quelques instants après, L. D. est revenu : il m'a demandé de ne pas le faire répéter, seulement de sauter les mots que je ne pouvais saisir. Après cela, il n'y eut plus de difficultés.

Ce n'est que plus tard que je compris combien unique et réellement remarquable était la façon de dicter de L. D. Il parlait sans aucune note, à une vitesse régulière, les phrases s'enchaînant sans à-coups. La cloche du déjeuner ou du dîner interrompait le travail. Dès qu'il l'entendait, L. D. s'arrêtait de dicter parfois au milieu d'une phrase pour ne pas faire attendre la maisonnée et nous descendions à la salle à manger. Après le déjeuner et un bref repos, il reprenait souvent la dictée. Il me demandait à quel mot nous nous étions arrêtés et continuait, à partir de là, sans à-coups ni interruptions. En l'observant attentivement tandis qu'il dictait, j'éprouvais un sentiment presque *physique* de ses processus de pensée ; sa pensée était si intense qu'il me semblait que je pouvais la *sentir*. Ses pensées se transformaient en mots, en phrases, en paragraphes, comme s'il lisait sur quelque enregistrement intérieur.

Le printemps turc était doux et parfumé. De rares sons atteignaient notre salle de travail. La dictée s'arrêtait tout d'un coup et, d'un signe muet, L. D. attirait mon attention sur le cliquetis-clop des sabots d'un âne et la mélodie particulière de leur maître aux pieds nus. L. D. ne voulait pas que je manque la petite scène de rue.

L. D. recevait le matériel dactylographié et peu après collait les pages ensemble en une longue bande unique qu'il lisait, crayons bleu et rouge à la main. Chose étonnante, il faisait peu de corrections, une phrase ou un mot ici ou là. Il y avait d'importants changements dans la succession des paragraphes. L. D. coupait des passages entiers et les collait ailleurs. Avec la longue bande déroulée devant lui, parfois sur le bureau et la chaise à côté, il coupait et collait, collait et coupait — et cela lui procurait quelque satisfaction particulière.

Pendant mon séjour à Prinkipo, les trois repas étaient pris en commun par toute la maisonnée et les visiteurs, quels qu'ils soient, qui étaient ses hôtes. Au petit déjeuner, L. D. beurrerait toujours rapidement le pain pour Natalia, assise à côté de lui (il faisait tout vite) et, bien que ses pensées aient déjà été engagées ailleurs, il restait calmement attentif à elle pendant tout le repas. Cette attitude délicate, révélant la tendresse et la douceur des rapports entre L. D. et Natalia ne passait pas inaperçue aux yeux du nouvel arrivant.

Nous ne restions pas longtemps à table ; les repas finis, chacun allait travailler dans sa chambre. Sauf un bref moment après déjeuner, L. D. restait à son bureau tout le jour et tard dans la soirée. Pendant des journées entières il restait confiné dans la maison. L'île ne lui offrait aucune détente

significative d'aucune sorte ; pour des raisons de sécurité, même de simples promenades étaient hors de question. Seule la mer qu'on pouvait contempler, si tentante du petit balcon à l'extérieur de la salle principale, apportait la promesse d'une réelle détente. Il est vrai que chaque sortie de la maison fortifiée, chaque trajet dans un bateau ouvert augmentait le danger d'une attaque inattendue. Mais L. D. ne reculait pas.

De temps en temps, avec Natalia et ses gardes-secrets, il sortait en mer à l'aube accompagné par le pêcheur Kharalambos qui connaissait la mer et où trouver le poisson. Car il s'agissait de pêche au filet, pas d'une pêche tranquille à la canne, mais d'un sport dangereux et difficile où chaque muscle et chaque nerf étaient tendus. L. D. avait beaucoup de considération et d'admiration pour le pêcheur grec qui savait où trouver le poisson et quand commencer à jeter les grosses pierres (ramassées à l'avance) pour chasser le poisson dans le filet..., et L. D. apprenait vite. L. D. était un pêcheur passionné — il faisait tout avec une passion concentrée — et la mer de Marmara, splendide dans ses profondeurs bleues, lui procurait le changement, l'exercice et la détente dont il avait besoin. Au retour des parties de pêche, le bateau était hissé haut sur la grève par les efforts réunis de L. D. et de Kharalambos.

Un soir éclata brusquement une violente tempête. L. D. quitta très vite son bureau, courant vers la mer avant que les jeunes camarades aient compris ce qui se passait ; Natalia suivait ; je n'étais pas loin derrière. Les éclairs sillonnaient le ciel. La pluie et le vent cinglaient furieusement, faisant tourbillonner les eaux écumantes autour du bateau. Jetant ses chaussures, les jambes dans le ressac, L. D. s'efforçait de retenir le bateau, essayant d'atteindre un arbre contre lequel le fixer. Les arbres, secoués par le vent, se pliaient et se balançaient. L. D., trempé par la pluie violente et l'écume des hautes vagues, continuait à lutter... et le bateau fut tiré toujours plus haut hors du ressac et, avec l'aide des jeunes camarades, finalement attaché. Il y avait quelque chose de magnifique dans le combat de L. D. contre les éléments déchaînés.

Un jour Natalia m'emmena dans un vaste grenier qui servait de dépôt pour la masse des journaux, périodiques, brochures et autre littérature que L. D. recevait de ses partisans des différents pays et qui, classés séparément selon la langue et le pays d'origine, étaient rangés sur des tables de bois brut et des planches. Quelle richesse de matériel ! Mais j'avais à peine eu le temps de les parcourir ou de commencer à travailler sur les dossiers personnels de L. D. (conservés dans son bureau) quand tout le travail fut jeté dans le désordre. Une dépêche de Léon Sedov informait L. D. que le gouvernement français consentait à autoriser l'entrée depuis longtemps recherchée en France (à quel point ce visa était en réalité limité, on ne devait s'en apercevoir que plus tard !). En toute hâte, on remplit les formalités de départ, on commença à tout emballer fiévreusement : des boîtes, encore des boîtes et, parmi elles, les précieux dossiers personnels avec les noms légendaires que Trotsky avait réussi à sortir de Russie.

Le 17 juillet, nous partions d'Istanbul sur le vapeur italien *Bulgaria*. Pour aider à dissimuler leur véritable identité, L. D. et Natalia voyageaient sous le nom de Sedov et le groupe s'était divisé : L. D., Natalia, un secrétaire et l'un des visiteurs étaient dans les cabines de première classe, un autre secrétaire et moi, en seconde. Pendant toute la durée du voyage en mer, je ne communiquai jamais directement avec L. D. ou Natalia, et, quand j'appris que L. D. souffrait de lumbago, je lui fis transmettre un sac chimique spécial que j'avais apporté des États-Unis et dont on pensait qu'il pouvait produire de la chaleur. Mais il se révéla d'un piètre secours.

LE jour du débarquement, j'étais sur le pont à l'aube, comme j'en avais reçu instruction avant, je vis L. D. et Natalia descendre du pont supérieur et attendre à quelque distance de moi et des autres passagers l'approche d'un canot à moteur dans lequel je reconnus peu à peu leur fils, Léon Sedov. Son visage rayonnait de bonheur. La joie intérieure de L. D. et de Natalia n'avait pas besoin de mots... On sentait pourtant en Natalia une félicité particulière quand elle regardait le père et le fils réunis et le profond amour mutuel qui émanait d'eux. Notre bateau s'arrêta ; L. D. et Natalia descendirent dans le canot à moteur, nous faisant un signe muet d'adieu. Quelques minutes plus tard, ils disparaissaient de notre vue. Notre bateau reprit sa vitesse normale et, environ une heure plus tard, les deux autres secrétaires et moi débarquâmes à Marseille. Toute une troupe de reporters, de photographes, de journalistes escaladèrent le bateau, coururent furieusement sur les pontons à la recherche de L. D... en vain, et se tournèrent ensuite vers nous. Je portais une robe jaune facilement repérable. Les journaux que nous achetâmes en route vers Paris comportaient des articles sensationnels sur « la disparition de Trotsky ». Un titre s'exclamait : « La mystérieuse femme en jaune, terrorisée par Trotsky, garde le silence. »

Après quelques jours à Paris, je fus conduite en voiture à l'endroit où L. D. était désormais installé. Ce n'est que plus tard que j'appris que cet endroit était Saint-Palais, près de Royan, sur la côte Atlantique. La villa occupée par Trotsky s'appelait « Les Embruns ».

L. D. me reçut avec joie : maintenant il allait pouvoir réellement travailler. Il me dicta rapidement à la suite plusieurs articles, dont l'un, en forme de récit, décrivait l'arrivée en France et aux Embruns. Il fallait envoyer cela tout de suite à l'agent littéraire de L. D. à New York, Maxim Lieber. Un camarade partait pour Paris, tout le courrier partait avec lui, je n'avais pas le temps de faire une lettre d'accompagnement et, avec quelques remords, je mis simplement l'article dans une enveloppe en marquant en marge à l'encre la date à laquelle il était envoyé. Trois ans et demi plus tard, cette notation fortuite aida à dévoiler le véritable visage de Maxim Lieber.

La maison était encore quelque peu agitée, de nouveaux camarades

assuraient les charges de la garde ; le fils de L. D. et sa femme habitaient dans la maison, une camarade se chargeait de la cuisine ; il y avait deux ou trois personnes par chambre. L. D. et Natalia prenaient leurs repas à part : il y avait trop d'agitation dans la salle à manger. La vaisselle était faite par les jeunes camarades, L. D. collaborant avec entrain à l'essuyer. C'était un bon moment pour lui et les jeunes, mais cela prenait trop de temps et L. D. à contrecœur dut accepter son exclusion de la cuisine.

La jeunesse, les jeunes camarades, étaient très précieux pour L. D. Il répondait volontiers à leurs questions et poursuivait avec eux des conversations personnelles quels que soient les sujets soulevés. Plaisantant à demi et pourtant avec beaucoup de sérieux, il disait souvent aux jeunes camarades : « N'écoutez pas les vieux singes », ce qui voulait dire « ne révérez pas l'autorité, faites les choses comme vous l'entendez ». « N'écoutez pas les vieux singes », ne faisant pas d'exception pour lui. Natalia ne semblait pas disposée à accepter cela... L. D. avait cinquante-trois ans à l'époque, énergique, l'air jeune et présentant bien.

Il y eut avec L. D. quelques discussions générales. Elles ne commençaient pas tant que tous, et en particulier les camarades qui avaient une tâche domestique, soient présents — L. D. insistait sur ce point. Jamais L. D. ne nous parlait de haut — nous étions des camarades, des égaux ; il était simple et patient, et même le plus obscur ne pouvait se sentir en état d'infériorité. Sauf une fois, en témoin occasionnel, j'ai pu sentir l'impétueuse fureur de la colère de L. D. C'était lors d'une réunion avec des représentants de la section française de l'Opposition de gauche. On avait abordé la discussion de problèmes intérieurs. La réunion durait depuis quelque temps, les voix se haussaient... puis, de nouveau, L. D. résumant les débats... critiquant... ses mots étaient tranchants, les yeux lançant des étincelles bleues de feu. Je voyais devant moi en personne le prophète Moïse, brisant les tables de la loi et en fut bouleversée.

Il vint beaucoup de visiteurs à Royan, ou plutôt ils y étaient amenés en voiture, car on n'indiquait à personne l'adresse de L. D. Pour la première fois depuis son exil, Trotsky pouvait exposer ses idées dans des discussions personnelles et établir des liens personnels avec les personnalités dirigeantes du monde ouvrier. Lui-même, cependant, ne pouvait quitter la maison même pour quelques heures. Il se trouvait que des représentants mondiaux de groupes ouvriers indépendants tenaient une conférence à Paris. L. D. espéra unir quelques-uns d'entre eux autour d'un document de discussion qu'il avait préparé. Il y consacra beaucoup de temps et de forces... pas tout à fait en vain.

Je me souviens d'une visite en particulier. L. D. rencontra deux cheminots de l'endroit dont on savait la dissidence à l'égard du parti communiste français. Ce faisant, il ne tint pas compte de l'opinion des camarades et des strictes précautions de sécurité. L. D. passa plusieurs heures avec ces cheminots, discutant de la Russie stalinienne et de la dégénérescence du mouvement communiste mondial ; il en sortit visible-

ment remonté et très satisfait. Je vis de nouveau dans cette rencontre l'attitude de L. D. vis-à-vis des travailleurs : il connaissait et ressentait leur sort. Et pour ceux qui étaient attirés vers les idées révolutionnaires, il ne manquait jamais de temps ; pour eux, il avait toute la patience et la tolérance et la compréhension. Il n'y eut jamais — inutile de le dire — la plus petite ombre de condescendance dans le rapport de L. D. avec eux : ils étaient des camarades.

Plus tard, L. D. fit allusion à cette rencontre. Ces hommes lui avaient demandé ce qui serait arrivé si Lénine avait vécu et L. D. répondit que Lénine aussi aurait connu les persécutions stalinienne et la prison. A cette époque, cette réponse semblait un peu « extrême », et pourtant, comme nous l'avons su ensuite, les procès de Moscou étaient déjà en préparation et trois ans plus tard exactement les éminents dirigeants de la révolution d'Octobre furent assassinés, sur ordre de Staline dans les cellules souterraines de la Lubianka.

Parmi les visiteurs de L. D. à Royan, il y eut également l'écrivain français André Malraux. Qui l'amena, je ne sais pas. Il passa un moment avec L. D. dans son bureau. Tard dans l'après-midi, je le vis en conversation animée avec L. D. s'éloignant à pied de la maison le long du rivage désert. Vers le soir, nous nous réunîmes tous pour entendre Malraux parler de son expérience en Indochine. La séparation fut chaleureuse et très cordiale. Quelques semaines plus tard cependant, alors que nous n'étions plus à Royan et que j'allais à Paris demander l'opinion de Malraux sur l'émigration en Chine de quelques antinazis allemands, L. D. me prévint gravement de ne pas lui révéler son adresse, car Malraux était courtois assidûment par le P. C. français et allait en Russie. A l'époque, cette prudence aussi paraissait « exagérée ». Mais combien L. D. avait raison ! Car, lorsqu'éclatèrent les procès de Moscou et que furent lancées les monstrueuses accusations présentant L. D. comme un espion nazi rencontrant ses complices à Paris, à l'époque où L. D. était à Royan, et qu'on obtint des témoignages de tous ceux qui avaient rendu visite à L. D. attestant qu'ils n'avaient pu le rencontrer qu'à Royan, on n'obtint aucun témoignage de Malraux qui, dans l'intervalle, était devenu un collaborateur de confiance des maîtres staliniens dans leur pernicieuse aventure dans la guerre civile espagnole. Pire encore : dans une lettre à *The Nation* (27 mars 1937), Malraux fit remarquer avec un mépris dédaigneux qu'il avait mieux à faire que de s'occuper des querelles personnelles de Trotsky avec Staline : il s'occupait du sort de l'Espagne. Il est clair que Malraux souhaite oublier sa visite à Trotsky et, en fait, il n'y fait qu'une allusion dans son récent livre, *Anti-Mémoires*.

Après une première période d'exaltation et d'hyperactivité, la santé de L. D. empira. Il avait des périodes de fièvre et d'épuisement, mais on ne put faire aucun diagnostic précis. Le travail continua beaucoup plus lentement : L. D. dictait maintenant allongé sur une chaise longue dans son bureau, la maison était silencieuse et seul le bruit de la mer parvenait dans la pièce.

Un repos total était absolument essentiel et L. D., Natalia, avec deux camarades français, passèrent deux semaines dans un total anonymat dans une petite pension dans les Pyrénées.

PENDANT leur absence, on trouva une maison près de Paris, et bientôt nous allâmes nous installer à Barbizon, dans une maison isolée avec une grille élevée, au bout d'un village, près de la forêt. Deux camarades, un Français et un Allemand (Rudolf Klement, plus tard assassiné par les agents de Staline et dont le corps découpé en morceaux fut retrouvé dans la Seine), se partageaient le secrétariat et les autres tâches. La jeune femme du Français tenait la maison. J'occupais une des chambres d'en haut, qui servait aussi de salle de travail. Nous nous « installions » pour un séjour tranquille, renfermé. Les visiteurs étaient rares. L. D. s'irritait des précautions de sécurité qui lui semblaient ennuyeuses. Mais, sauf deux ou trois visites clandestines à Paris, il ne quitta pas la maison, sauf pour aller attendre Natalia à son retour de visites occasionnelles à de vieux amis à Paris. Alors, avec une lampe et accompagné d'un jeune camarade, L. D. traversait la sombre forêt jusqu'à l'orée des bois... et attendait Natalia.

Peu après nous entrâmes en possession de deux chiens féroces qu'on amena à la maison. L. D. affirma sa maîtrise dès la première rencontre quand, armé d'un gourdin, il ouvrit sans crainte la porte de la grange et les chiens méchants se ruèrent sur lui... pour reculer devant la menace du gourdin et la porte vivement claquée. L. D. était le seul de la maison que les chiens reconnaissaient comme maître. Il les nourrissait et s'occupait d'eux. C'était son unique détente. L'heure de leur repas était scrupuleusement observée : peu importaient ses préoccupations, L. D. n'a jamais fait attendre les chiens.

Quand Stella, la femelle, fut grosse, L. D. lui prépara des soupes spéciales avec les meilleurs morceaux. Mais il fut enchanté quand le magnifique mâle, Benno, déjà méfiant depuis quelque temps, retourna un jour son plat et d'un bond revint dans sa niche sans toucher sa part : « Bravo, Benno, dit L. D. avec une admiration non déguisée, bravo, bon chien. Il ne tolérera pas l'injustice. »

Par une froide nuit d'hiver, alors que tout était couvert d'une épaisse couche de neige, L. D. fut éveillé par les gémissements de Stella. Il se précipita dans la cour, puis descendit de la mansarde l'épais manteau d'hiver rapporté de Russie et en couvrit soigneusement la niche de Stella pour les protéger, elle et ses chiots nouveau-nés du froid. Natalia, quoique visiblement perturbée, ne souffla mot de protestation. L. D. était légèrement vêtu et le gel vif. Plus tard ce jour-là, j'aidai L. D. à trouver pour Stella quelques haillons chauds.

Très vite on enleva un chiot à Stella pour aider les autres à survivre. Je mis le chiot dans une boîte dans ma chambre et tentai de le nourrir

avec un compte-gouttes. L. D. venait pendant mes soins et arrêta un moment de travailler ; puis, tandis qu'il dictait, il jetait de temps en temps un coup d'œil à la petite créature sans défense et, me semble-t-il, marchait plus doucement pour ne pas déranger le chiot.

La vie était dure à Barbizon, l'isolement pesant et il y avait pénurie d'argent aiguë. Les dépenses étaient lourdes et le matériel envoyé à Maxim Lieber restait impayé. Un jour L. D. suggéra à moitié sérieusement d'élever pour les vendre des chiots à pedigree (quelques-uns des chiots de Stella furent effectivement vendus dans le village par le camarade français qui était notre « ministre des affaires étrangères ») et une autre fois L. D. raconta, non sans quelque nostalgie, que Pavel B. Axelrod, du comité de rédaction de la vieille *Iskra*, alors qu'il vivait en Suisse, avait essayé de fabriquer du yaourt pour le vendre... sans grand succès cependant.

L'hiver était dur, la maison médiocrement chauffée. Dans ma chambre du haut, je ressentais vivement le froid et j'avais les pieds glacés. Cela n'échappa pas apparemment à L. D. car, quelques jours plus tard, Natalia m'offrit une paire de pantoufles chaudes.

Les nouvelles d'Allemagne parlaient d'arrestations, de camps de concentration, d'évasions. L'amie et traductrice de L. D., Alexandra Ramm-Pfemfert et son mari Franz, l'ancien éditeur du périodique gauchiste *Aktion*, s'enfuirent en Tchécoslovaquie (d'où ils nous écrivirent), privés de tout ce qu'ils possédaient, dans un total dénuement. L. D. dicta immédiatement une lettre pour son éditeur tchèque lui demandant de remettre à Franz Pfemfert les sommes qu'il pouvait avoir à son crédit.

Lorsque, quelques années après la mort de L. D., à la demande de Natalia, j'étudiai leur correspondance familiale dans les archives Trotsky à l'université de Harvard, je découvris d'abord que L. D. avait mis des fonds considérables à la disposition de Léon Sedov (provenant de la vente de *Histoire de la révolution russe* en trois volumes) pour l'envoi régulier de colis à des dizaines et des dizaines d'Opposants de gauche dans les prisons et isolateurs de Staline.

L. D. travaillait dur, préparant le matériel pour une biographie de Lénine, terminant une brochure sur la question de la guerre et écrivant sur diverses questions pour des publications de parti. Il suivait avec passion et une excitation grandissante les développements en France après l'éclatement du scandale Stavisky. Quand il y eut dans les rues de Paris des manifestations armées et des heurts de masses, L. D. exprima l'idée que s'il y avait alors en France un parti révolutionnaire il pourrait prendre le pouvoir...

Il fallait que je retourne chez moi. Avant mon départ, L. D. me demanda si je ne voulais pas entreprendre la traduction en anglais de la brochure « La Guerre et la IV^e Internationale », comme il dit « pour sceller notre collaboration en ayant nos deux noms sur la page de garde ». C'était sa façon d'exprimer combien il avait apprécié mon aide... et avec la générosité de son cœur ; à la même époque, il écrivit à mon mari : « Sara est devenue quelqu'un de notre famille. »

Natalia vint à Paris pour m'accompagner. L. D. m'écrivit quelques mots chaleureux, me demandant de veiller à ce que Natalia ne refuse pas de prendre des taxis, car elle s'était blessée à la jambe dans une mauvaise chute.

Au cours des années qui suivirent, j'eus souvent des nouvelles de L. D. Pour les questions de caractère plus personnel et quand il lui fallait une aide, il se tournait vers moi (L. D. aussi bien que Natalia étaient très reconnaissants de toute aide qu'on leur apportait). A la demande de L. D., je rencontrai son agent littéraire et négociai directement avec Doubleday Doran pour *La Révolution trahie*. Il avait commencé ce travail comme une introduction à la deuxième édition de *l'Histoire de la révolution russe* que préparaient Simon & Schuster. Mais l'introduction grandit et devint un livre, et Simon & Schuster le refusèrent. Ceci se passait déjà après le commencement des procès de Moscou et le monde de l'édition avait à subir la pression des agents et sympathisants staliniens.

Les lettres que m'adressait L. D. étaient en majorité des lettres manuscrites, car, dans son errance involontaire en France après le raid sur sa maison de Barbizon et faute d'une autorisation permanente de séjour, L. D. dut changer d'adresse à plusieurs reprises et pendant un temps resta même sans secrétaire ni bureau pour travailler (sa correspondance complète avec moi a été récemment acquise par l'université de Harvard comme partie des archives de Trotsky).

Puis il obtint un visa pour la Norvège et une autre période de son exil commença. J'eus plusieurs fois de ses nouvelles de Norvège. Il m'écrivit à la main une longue lettre alors qu'il était à l'hôpital d'Oslo souffrant des mêmes symptômes qu'à Royan, mais sous une forme plus aiguë, et, de nouveau, on n'arriva à aucun diagnostic précis. Dans cette lettre discrète et gentille, nous assurant que nous ne devions pas nous tracasser pour lui, L. D. avait quelques mots tendres pour Natalia qui venait juste de lui rendre visite : « Natalia ne se plaint jamais », disait-il, révélant son admiration et son durable amour pour elle.

Mais, quand éclatèrent les procès fabriqués de Moscou, les autorités norvégiennes, sous la pression et à l'instigation du gouvernement stalinien, mirent Léon Trotsky en résidence surveillée chez lui et instituèrent une censure spéciale d'un seul individu sur son courrier, l'empêchant de répondre aux monstrueuses accusations lancées contre lui. Cette période de persécution et de souci se termina avec un visa pour le Mexique accordé à Trotsky par le président Lazaro Cardenas.

Quelques semaines plus tard, à bord d'un cargo et sous surveillance spéciale, L. D. et Natalia arrivaient à Vera Cruz au Mexique. Lui et Natalia trouvèrent refuge dans la maison « bleue » de la femme de Diego Rivera, Frida Kahlo, à Coyoacán, près de Mexico. Une autre vie commençait. Une fois de plus, L. D. était entouré de camarades, d'assistants

ardents. Il travailla fiévreusement à la préparation du matériel pour la commission Dewey organisée pour enquêter sur les procès de Moscou. C'est à cette époque que j'allai voir Maxim Lieber pour obtenir de lui l'*original* de l'article non vendu sur l'arrivée de L. D. en France et aux Embruns, avec le tampon postal de la date. Je voulais envoyer ce document à la commission Dewey comme une preuve supplémentaire réfutant les fausses accusations du procès de Moscou. Avec une fausse assurance, Lieber affirma cyniquement qu'il n'avait pas cet article, qu'il ne l'avait pas gardé... Les lettres de Trotsky ? Non, il ne les avait pas, il n'avait aucun intérêt à les garder : « Je ne suis pas collectionneur »... Tout s'éclaira immédiatement pour moi : j'avais devant moi Maxim Lieber, agent de Staline... Les lettres de Trotsky qu'il possédait étaient utilisées par le G. P. U. dans ses efforts frénétiques pour adapter les dates contradictoires à la fabrique des impostures de Moscou. Et je me souvins de la remarque « bizarre » de L. D. dans une lettre peu après son arrivée au Mexique, où il me demandait : « Qu'en est-il de Lieber ? Il ne se conduit pas comme mon agent, mais comme mon contre-agent. » Des années plus tard, Maxim Lieber, l'agent littéraire arrivé, fut publiquement identifié comme un important agent du G. P. U. par Whittaker Chambers dans son livre *Witness* à propos de l'affaire célèbre contre Alger Hiss.

EN 1938, pendant qu'il travaillait à la biographie de Staline — un travail que L. D. avait entrepris avec la plus grande répugnance, car il brûlait d'écrire une biographie de Lénine, mais ne trouvait pas d'éditeur — Trotsky eut à nouveau beaucoup de difficultés à trouver un collaborateur parlant russe, et j'offris une fois de plus mon aide. C'était déjà après que la commission Dewey eut rendu son verdict le proclamant innocent de toutes les accusations lancées contre lui ; après la mort de son fils, Léon Sedov qu'il appela, dans une brochure qu'il lui consacra, « Ami, Combattant, Camarade », (L. D. n'a jamais douté que Sedov ait été empoisonné par des agents du G. P. U. dans la clinique où il subit une opération d'urgence ; plus tard il fut établi qu'il y avait parmi eux Mark Zborowski, le plus proche collaborateur de Léon Sedov) ; après l'arrestation de son jeune fils, Sergei, la déportation de la mère des filles de L. D. et la dispersion de leurs petits-enfants. L. D. et Natalia portaient au plus profond d'eux-mêmes leur chagrin pour leurs fils, leurs camarades qui avaient péri assassinés ou dans les geôles du G. P. U. L. D. continuait son travail, avec autant de sérieux, autant d'intensité — et plus de gravité.

Un sympathisant américain offrit à L. D. d'utiliser sa grande maison à Taxco pour un répit bien nécessaire. Quelques jours plus tard, dans deux voitures, nous quittâmes Coyoacán. Les voitures roulaient délibérément à distance l'une de l'autre. Entre Cuernavaca et Taxco, la voiture dans laquelle je me trouvais fit un brusque écart sur le bord d'un fossé profond et, après un tête-à-queue, s'écrasa contre un monticule pierreux.

Je fus transportée inconsciente et ensanglantée sur le bord de la route. Ignorant ce qui était arrivé, les occupants de la voiture de L. D. arrivèrent à Taxco, où ils attendirent avec une appréhension croissante l'arrivée de la deuxième voiture. Une voiture américaine qui nous avait dépassés au bord de la route narra la catastrophe à l'arrêt à Taxco. Sans penser un instant à leur propre sécurité, L. D. et Natalia revinrent tout de suite vers le lieu de l'accident. A mi-chemin, ils rencontrèrent la voiture qui me conduisait à l'hôpital des mines et la suivirent. Là, blêmes, ils attendirent calmement parmi les mineurs tandis qu'on soignait ma blessure et nous pûmes continuer ensemble jusqu'à notre destination.

Le tranquille séjour dans l'adorable et parfumé Taxco fit du bien à L. D. et Natalia. Le retour s'effectua dans une seule voiture, l'autre étant tout à fait hors d'usage — et le conducteur indemne toutefois. Sauf quelques railleries de bonne humeur de L. D., le chauffeur n'entendit pas un mot de reproche ni de L. D. ni de Natalia. J'eus besoin d'un peu de temps pour guérir.

Un jour, un dimanche, Natalia me demanda presque en s'excusant si je ne voudrais pas travailler un peu avec L. D. (Il considérait scrupuleusement les dimanches comme des jours de repos pour moi.) « L. D. est très impatient de dicter ». « Bien entendu... » Dans les semaines précédentes, L. D. était très concentré, absorbé dans une intense réflexion. Je le voyais maintenant terriblement agité, presque incapable de se contenir. Il dictait d'une voix étranglée, respirant bruyamment, observation après observation se résumant dans la conclusion que Lénine, dont la santé s'améliorait à cette époque, n'était pas mort de mort naturelle, mais avait été assassiné (empoisonné ?) par Staline. L. D. était secoué jusqu'au tréfonds d'avoir à reconnaître en définitive cette terrifiante conviction pour lui-même et à la faire connaître.

De quelque manière que L. D. caractérisât le régime de Staline, et depuis 1933 il ne cessait d'appeler à son renversement, et, bien que dès 1937 (*Biulleten Oppositsii*, n° 58/59) il ait caractérisé l'Etat russe comme « politiquement fasciste », il n'y eut jamais, jamais, aucune explosion personnelle contre Staline, jamais aucune injure personnelle et une seule fois j'ai entendu son cri intérieur. Les chambres, dans la maison de Diego Rivera, étaient construites autour d'un patio-jardin intérieur. Ma salle de travail était exactement en face du bureau de L. D., de l'autre côté du patio. Les portes étaient entrouvertes. L. D. était à sa table de travail, comme toujours. Tout d'un coup, des profondeurs même de L. D., comme un trop plein de son tourment intime, et apparemment lui échappant, jaillit une exclamation de brûlant et amer mépris : « *Svolochi* » (canailles)..., assez fort pour que je l'entende... « *svolochi* »... voilà ce qu'eux (Staline et ses hommes) étaient pour lui.

J'ai écrit trop brièvement sur quelques détails concrets de la précaire existence de Trotsky dans les lieux de son exil et sur ce que j'ai pu observer de sa personnalité magnanime. Je n'ai pas parlé des questions politiques, car elles constituent la substance de son enseignement et de ses écrits couvrant la révolution d'Octobre, la période de noire réaction, la contre-révolution triomphante depuis la mort de Lénine. C'est seulement avec beaucoup d'humilité que je puis dire qu'en L. D. et Natalia j'ai rencontré deux êtres dont la nature noble dans tous les aspects et dans les buts de leur vie était d'une grandeur si incommensurable qu'elle ne saurait être comparée. En ce qui me concerne, je ne suis pas capable de l'exprimer.

J'ai été étonnée des appréciations critiques sur Trotsky portées par des gens qui auraient dû le mieux connaître. Ainsi Max Eastman a écrit un jour et élaboré plus tard sur ce thème dans sa tentative absurde d'expliquer l'échec de la révolution russe par ce qu'il considérait comme « la faille personnelle » du Vieux, que dans ses relations avec ses compagnons il manquait de chaleur et ne savait jamais comment se rapprocher d'eux. Certains ont parlé de sa « froideur distante », d'une sorte de mur entre lui et ses interlocuteurs. Sentant vaguement la grandeur de l'homme, mais incapables de l'expliquer, ces gens étaient mal à l'aise. Trotsky n'a jamais pu supporter les bavardages mesquins, la vulgarité, la flatterie. On a vu en cela de « l'arrogance » ; exactement comme, écrasés par la lucidité de son esprit, ces gens parlent de « froide logique ». Je crois en réalité qu'ils ne font que refléter le sentiment de leur incapacité à saisir l'essence de l'être de L. D., à comprendre cette nature riche et passionnée, totalement et sans réserves adonnée à l'unique grande tâche d'aider l'humanité à devenir maîtresse de son propre destin.

Friedrich Engels vieillissant ne souhaitait rien que d'écrire une biographie de Marx. Il était le seul à pouvoir rendre justice au disparu, à pouvoir présenter cette silhouette de titan à la postérité dans toute sa stature. Mais la tâche qui consistait à guider le mouvement socialiste en pleine croissance exigea trop d'Engels ; il mourut sans avoir réalisé ce vœu. Trotsky voulait faire de même pour Lénine dont le personnage était si proche de lui. Mais le fardeau de la lutte pour la révolution internationale dans toutes ses phases et sur tous les fronts reposait sur L. D. Il écrivait, enseignait, expliquait, polémiquait, jamais fatigué, jamais découragé. Les douze dernières années de son exil dans des pays lointains sans livres, sans bibliothèques, obligé de gagner sa vie par des écrits acceptables par des éditeurs commerciaux, au cours de la dernière période en dénonçant et en combattant les tentatives d'assassinat et, finalement, en succombant sous le coup perfide du meurtrier du G. P. U. de Staline, laissèrent inachevé son travail sur Lénine.

En Natalia Sedova, L. D. avait trouvé une compagne égale à lui-même par ses qualités de caractère, son courage indomptable et inflexible, sa fermeté d'acier, son attitude spartiate à l'égard des duretés de la vie, et en plus la compréhension aiguë, la sensibilité la plus fine dans le sentiment

et les émotions, vibrant presque sur la même longueur d'ondes. Le courage de l'autre était pour l'un et l'autre l'inépuisable réservoir de leur force intérieure et c'était l'amour le plus profond qui coulait à travers lui et de lui.

Les avoir connus, avoir vécu à leurs côtés, c'était avoir reçu le cadeau le plus précieux de toute une vie.

Guy DESOLRE

L'antitrotskyisme en Union soviétique aujourd'hui

Il y a quelques mois, le quotidien *Rouge*, mentionnant une dépêche de l'agence de presse officielle soviétique *Tass*, indiquait qu'un article de la revue théorique du parti communiste de l'Union soviétique *Kommunist* venait d'être consacré au thème de l'antitrotskyisme (1). Cet article, rédigé par deux auteurs, V. Ivanov, docteur en sciences historiques, et G. Kopalev, candidat en sciences historiques (2), rendait compte d'un volumineux ouvrage collectif publié sous la direction de K. I. Souvorov ayant pour thème la lutte du parti communiste de l'U. R. S. S. contre le trotskyisme (3).

En soi, une telle information ne présentait rien de bien spécial : la publication de livres et d'articles consacrés au trotskyisme est en effet une activité tout à fait routinière, voire banale, de la part des maisons d'édition soviétiques. Tout au plus pourrait-on s'étonner des raisons qui poussent ces éditeurs à sortir de leurs presses des ouvrages et des pamphlets qui ont chaque fois pour objectif de réfuter, de démasquer ou de dévoiler une idéologie qui, selon les auteurs de cette même littérature, a été définitivement « écrasée » depuis la fin des années vingt. Tout au plus pourrait-on tenter d'expliquer d'où vient ce besoin périodique.

En examinant cette production d'un peu plus près on peut toutefois remarquer, au fil des années, des déplacements d'accents, des thèmes nouveaux et de nouveaux angles d'attaque qui, sans doute, renvoient à de nouvelles préoccupations de la part des dirigeants de l'U. R. S. S. dans leur lutte, déjà plus que cinquantenaire, contre ce « serpent de mer » qu'est pour eux le trotskyisme. De plus, le thème de l'antitrotskyisme est un thème

(1) *Rouge* du 15 mars 1977. [Cet article a été écrit le 1^{er} mai 1977. N. D. L. R.]

(2) V. IVANOV et G. KOPALEV, « Expérience historique de la lutte contre le trotskyisme », *Kommunist*, n° 4, mars 1977, pp. 75-77 (en russe).

(3) *L'Expérience historique de la lutte du P. C. U. S. contre le trotskyisme*, Moscou, Edition Mysl', 1975, 622 pages (en russe).

qui, bien qu'il ne disparaisse jamais entièrement, surgit à certains moments avec insistance, pour devenir plus discret à d'autres moments. Depuis quelques années, il a réapparu avec force. Dès lors l'examen de cette production doit également — et malgré son caractère désagréable, voire nauséabond — nous apprendre quelque chose à propos de l'appréciation de la période présente par la direction du P. C. U. S., la nécessité d'exorciser l'une ou l'autre déviation (ultra-gauchisme, opportunisme, centrisme, dogmatisme, etc.) étant en effet toujours liée à une appréciation sur la nature de la période, du « danger principal » dans le cadre de celle-ci, etc.

L'antitrotskyisme à l'ère Brejnev

UN auteur soviétique nous fournit quelques données quantitatives sur la production antitrotskyiste spécialisée, au travers de sa bibliographie : elle mentionne quelque dix ouvrages consacrés, entre 1965 et 1970, à la question du trotskysme avant la révolution d'Octobre, et quelque six ouvrages consacrés, entre 1965 et 1971, au trotskysme après la révolution d'Octobre (4). Encore faut-il tenir compte du fait qu'il s'agit ici uniquement des ouvrages d'historiens consacrés à des périodes bien précises. Cette liste ne tient donc compte ni des ouvrages généraux, ni des pamphlets consacrés au trotskysme aujourd'hui, ni des publications de non-historiens ; ni non plus des publications postérieures à 1970-1971. Depuis lors, la liste a bien évidemment été « enrichie » de nombreuses autres publications.

Plus intéressant encore est le fait que le même auteur nous indique que ces publications, depuis 1967 en tout cas, ont été fortement encouragées, voire stimulées, par une décision (résolution) du comité central du P. C. U. S. lui-même, intitulée « A propos des moyens pour développer plus encore les sciences sociales et augmenter leur rôle dans la construction du communisme » (décision du 14 août 1967) et mettant spécialement en avant la « tâche » incombant aux historiens et consistant à rédiger des ouvrages consacrés à la lutte du P. C. U. S. contre les groupes et tendances hostiles au marxisme-léninisme (5). On est dès lors fondé à parler d'une véritable « résurgence » de l'antitrotskyisme en Union soviétique sous l'ère Brejnev. Cette « résurgence » n'est d'ailleurs nullement limitée aux seuls travaux historiques. Les publications en question se laissent classer en plusieurs catégories : anthologies, ouvrages généraux publiés en général par des collectifs d'historiens, monographies d'historiens consacrées à des

(4) Véra Aleksandrovna GRIN'KO, *La Lutte du parti des bolcheviks contre le trotskysme à la veille et pendant les années de la première révolution russe (1903-1907)*, Saratov, Editions de l'Université, 1974, pp. 9 et 10 (en russe).

(5) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, p. 9.

périodes ou à des aspects délimités, publications dirigées contre la IV^e Internationale et le mouvement trotskyiste contemporain.

Travaux d'historiens : une anthologie

UN exemple d'ouvrage de la première catégorie nous est fourni par le recueil publié par l'Institut du marxisme-léninisme près le comité central du P. C. U. S. (6) : il s'agit d'une anthologie de textes de Lénine et de résolutions du comité central (et d'autres organes) du parti communiste de l'U. R. S. S. L'anthologie de textes de Lénine ne diffère pas de celles qui sont bien connues en Occident, telles la brochure « Trotsky et le Trotskysme », publiée par le parti communiste français en 1937 et republiée par une maison d'édition maoïste il y a quelques années, ou l'anthologie rassemblée par Victor Michaut pour les *Cahiers de l'Institut Maurice-Thorez* en 1968 (7). Ces anthologies commencent toutes par des extraits de textes de Lénine datant du 2^e congrès (1903) du parti ouvrier social-démocrate de Russie et se terminent invariablement par des extraits de la polémique de Lénine contre Trotsky à propos des syndicats, dans le cadre des débats préparatoires au 10^e congrès du parti communiste russe (1921). Elles ont pour but de « démontrer » une constance dans la lutte entre Trotsky et le bolchevisme, et à ce titre elles ne mentionnent jamais les articles où Lénine fait l'éloge des positions de Trotsky et où il se déclare en plein accord politique avec lui (8). De la même manière, les auteurs soviétiques jonglent avec les textes de Lénine, notamment avec la « lettre au Congrès » qui est également connue sous le nom de « Testament de Lénine », afin d'en extraire le « non-bolchévisme de Trotsky » comme caractérisation politique, alors que le texte en question affirme au contraire que l'on ne peut imputer à Trotsky son « non-bolchévisme » passé à titre de crime personnel (9). Mais ce qui fait la particularité de l'anthologie soviétique que nous avons citée plus haut est qu'à la différence des autres anthologies bien connues elle ne se limite pas à fournir des extraits plus ou moins savamment choisis dans les *Cœuvres* de Lénine, mais tente d'établir une continuité entre ces extraits et

(6) *La Lutte de V. I. Lénine et du parti communiste de l'Union soviétique contre le trotskysme*, Moscou, Editions de littérature politique, 1970, 399 pages (en russe).

(7) LÉNINE, *Sur le trotskysme. Extraits d'articles et discours de Lénine (1909-1921)*, Paris, Editions Gît-le-Cœur, sans date (reproduction d'après une brochure du Bureau d'Éditions, 1937) ; Victor MICHAUT, « Dossier : Trotsky vu par Lénine », *Cahiers de l'Institut Maurice-Thorez*, Paris, numéro 9, 1^{er} trimestre 1968, pp. 29 et s.

(8) Exemples : LÉNINE, *Cœuvres*, Paris-Moscou, 1958-1972, tome 26, p. 51 ; tome 26, p. 227 ; tome 26, p. 296 ; tome 33, p. 230 ; tome 36, p. 515.

(9) Comparer V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, p. 12, et LÉNINE, *Cœuvres*, t. 36, p. 607.

les résolutions du P. C. U. S. adoptées entre 1923 et 1927, ainsi qu'avec les résolutions de l'Internationale communiste pendant la même période. Nous verrons plus loin (dans nos conclusions) en quoi cette continuité a une importance primordiale pour les idéologues soviétiques. Il s'agit d'une préoccupation des auteurs de nombreux ouvrages (10).

Véra au pays des merveilles

PARMI les historiens spécialisés dans la lutte contre le trotskysme, l'auteur que nous avons déjà mentionné plus haut, Véra Grin'ko, occupe une place particulière. Il s'agit en effet d'un auteur qui s'est tournée vers une période historique peu explorée par les historiens antitrotskystes, à savoir le rôle de Trotsky à l'époque de la première révolution russe (11). Cet auteur n'hésite pas à étudier des problèmes « peu souvent abordés dans notre littérature historique (12) ». A la différence de nombreux autres auteurs, elle a eu accès à des ouvrages de Trotsky datant des années 1903-1907, qu'elle n'hésite pas à mentionner, voire à citer très brièvement : il en est ainsi de *Nos tâches politiques*, du *Rapport de la délégation sibérienne* et d'autres ouvrages. Il en est ainsi également de l'autobiographie *Ma vie* de Trotsky (13). Certes, à la différence des citations qu'elle fait de l'œuvre de Lénine, celles de Trotsky ne sont accompagnées d'aucune indication de page, d'année, ni d'éditeur, d'aucune note de bas de page. Il n'empêche que l'attention du lecteur soviétique est ainsi attirée sur des ouvrages de Trotsky (14).

Passant cette fois au fond de l'argumentation de V. Grin'ko on doit relever que cet auteur n'hésite pas à (se) poser des questions d'un très haut intérêt, en particulier celle-ci : comment se fait-il que Trotsky, dont les positions antiléningistes étaient claires dès le 2^e congrès du P. O. S. D. R., ait réussi à se faire nommer président du Soviet de Petersbourg ? En

(10) Voir aussi, par exemple : F. D. RYZENKO-A. L. UGRJOMOV, *Le Parti de Lénine en lutte contre le trotskysme (1903-1937)*, Moscou, Ed. de Littérature politique, 1971 (en russe).

(11) Voir, en plus de l'ouvrage déjà cité, le recueil : V. GRIN'KO, N. MITKIN, S. SOPIN, S. CHAUMIAN, *Le Parti des bolcheviks en lutte contre le trotskysme (1903-1917)*, Moscou, Ed. de Littérature politique, 1968 (en russe) ; l'ouvrage a été traduit en français par les Editions du Progrès, Moscou, 1969. V. A. GRIN'KO est également coauteur de l'ouvrage *L'Expérience historique...*, *op. cit.*

(12) V. A. GRIN'KO, *La Lutte du parti des bolcheviks...*, *op. cit.*, p. 11.

(13) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, pp. 32, 44, 45, 50, 57, etc.

(14) Notons cependant le tirage réduit de cet ouvrage : 2 000 exemplaires ! Ce qui, à l'échelle de l'U. R. S. S. et de ses 257 000 000 d'habitants, représente un tirage inférieur à celui du bulletin intérieur d'une petite section de la IV^e Internationale. (Les ouvrages soviétiques mentionnent toujours, obligatoirement, leur tirage exact.)

expliquant cet événement, elle est obligée de faire intervenir « la position erronée de quelques bolcheviks » par rapport au Soviet et surtout par rapport aux liens entre le parti d'une part et le Soviet de l'autre (15). Certes, par l'expression même « quelques bolcheviks » elle tend à minimiser le sectarisme de bon nombre de révolutionnaires professionnels et de « comitards » bolcheviks vis-à-vis du Soviet (16) mais il n'en reste pas moins que le lecteur se posera inévitablement la question : « Quelle était la position de Trotsky sur les rapports du parti au Soviet ? »

Parmi les autres questions soulevées par V. A. Grin'ko à propos des interventions de Trotsky durant la révolution russe de 1905, il faut également noter qu'elle attribue à ce dernier la conception menchevique de l'« autogestion locale », ainsi qu'une opposition féroce à la grève d'octobre 1905 (17).

La question de l'« autogestion locale » est assez bien connue : les mencheviks en faisaient effectivement l'objectif de leur intervention dans les Soviets. Ceux-ci devaient devenir pour eux des organes d'auto-administration locale. Il est également bien connu que Lénine fit la critique de ce point de vue, disant que le mot d'ordre d'auto-administration révolutionnaire n'était pas faux, mais insuffisant (18). En affirmant que « Trotsky soutint l'idée des mencheviks » d'une autogestion locale, V. Grin'ko ne prouve donc nullement que la position de Trotsky différait sur ce point de celle de Lénine, puisque ce dernier ne s'y opposait pas non plus : loin de limiter les soviets à des fonctions locales, Trotsky les définit d'ailleurs lui-même comme « l'organisation même du prolétariat (dont le but) est de lutter pour la conquête du pouvoir révolutionnaire (19) ». On peut donc tenir pour certain que sur la définition du Soviet et de ses fonctions il n'y avait pas de divergence entre les conceptions de Lénine et celles de Trotsky en 1905.

La question de la grève est moins connue. Le Soviet de Petersbourg est né pendant la grève générale d'octobre 1905. Il était à l'origine un conseil de masse mis sur pied pour la diriger. Durant la grève, et afin de rétablir la situation en faveur du régime, le tsar promulqua le « manifeste du 17 octobre » et forma le gouvernement du comte Witte. Le lendemain, les masses fêtant leur demi-victoire, les troupes du gouverneur de Petersbourg, Trepow, provoquèrent une tuerie. Le déroulement de ces événements prouva que la grève générale, si elle créait les conditions nécessaires pour arracher le pouvoir à ceux qui le détiennent, était, par elle-même, insuffisante pour mener ce travail à bien. Dans ces circonstances, le comité fédéral unifié du P. O. S. D. R. (bolcheviks et menche-

(15) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, pp. 99 et 101.

(16) A ce sujet, voir : Marcel LIEBMAN, *Le Léninisme sous Lénine*, Paris, Ed. du Seuil, 1973.

(17) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, pp. 103-105.

(18) LÉNINE, *Œuvres*, tome 9, pp. 225 et 384.

(19) Léon TROTSKY, 1905 suivi de *Bilan et perspectives*, Paris, Ed. de Minuit, 1969, p. 223. (Le passage souligné dans le texte l'est par Trotsky.)

viks réunis) décida, le 19 octobre 1905, d'arrêter momentanément la grève le 21 octobre.

En quoi Trotsky prit-il, dans ces circonstances, position contre la grève ? En ce qu'il déterminait les limites que la grève ne pouvait pas en elle-même dépasser, et dont le dépassement nécessitait l'insurrection (20) ? Sur ce point, ses positions coïncidaient avec celles des bolcheviks. En ce qu'il se prononça pour la fin de la grève dans ces circonstances ? Sur ce point également, il y eut convergence entre bolcheviks et mencheviks (Lénine approuvant par ailleurs la tactique consistant à éviter toute provocation et à remplacer une manifestation de deuil de masse par des meetings décentralisés) (21). Sur le point de la grève d'octobre, nous pouvons donc également tenir pour assuré que les positions de Trotsky et celles des bolcheviks ne différaient guère.

Tous les Titov ne sont pas des cosmonautes !

UN autre historien, A. G. Titov, examine quant à lui la période postérieure à la révolution d'Octobre (22). Quant à ses sources, il n'a pu disposer des mêmes facilités que V. Grin'ko : le travail de Titov est essentiellement basé sur les œuvres de Lénine et sur les comptes rendus des congrès du parti (23). Notons qu'en guise d'entrée en matière Titov tente de mettre en évidence la « base sociale » du trotskysme avant et après la révolution d'Octobre (d'autres auteurs expliquent qu'aujourd'hui le trotskysme n'a plus de base sociale) : pour ce faire il cite d'innombrables statistiques sur la composition sociale de la population en Russie et sur la composition sociale du P. O. S. D. R. puis du parti bolchevique. Il cite ensuite une résolution du 11^e congrès bolchevique (1922) sur les conséquences négatives de la présence d'éléments petits-bourgeois et carriéristes dans le parti. Non seulement, il

(20) L. TROTSKY, 1905..., *op. cit.*, p. 97.

(21) Comparer : L. TROTSKY, 1905..., *op. cit.*, p. 119 et LÉNINE, *Œuvres*, tome 9, p. 469. (On notera, même dans la version française que nous citons, que les mots employés et les raisonnements suivis par Lénine et Trotsky sont quasiment identiques.)

(22) A. G. TITOV, *La Lutte du parti contre le trotskysme dans les années de construction du socialisme en U. R. S. S.*, Moscou, Editions de Littérature politique, 1975 (en russe).

(23) Titov mentionne en passant le *Lénine* et *Les Leçons d'Octobre* de Trotsky, auxquels il règle leur « compte » en six lignes, sans qu'on puisse en déduire qu'il ait jamais vu les ouvrages en question (TITOV, *op. cit.*, p. 46). Ailleurs, Titov bat les records de vitesse de son homonyme, le cosmonaute soviétique bien connu. Sans franchir les portes de son cabinet de travail, il dépasse la vitesse de la lumière, en résumant *Ma vie* de Trotsky en six mots exactement ! (*Idem*, p. 62.)

n'établit pas de lien entre cette composition sociale et la base sociale du « trotskysme » avant ou après la révolution, mais, de plus, il semble ignorer que la résolution en question, proposée par le futur dirigeant de l'opposition unifiée G. Zinoviev, fut adoptée à l'unanimité, Trotsky compris, par le congrès en question.

Parmi les diverses critiques avancées par l'auteur, il y en a quelques-unes qui méritent attention : il s'agit en particulier de celles qui concernent la « question nationale » et les problèmes militaires. En ce qui concerne la question nationale il affirme d'abord que le trotskysme a défendu une politique grand-russienne de chauvinisme de grande nation, opposée au droit à l'autodétermination des peuples. A l'appui de cette « thèse », il cite une intervention de Piatakov au 8^e congrès du parti bolchevique, disant que la seule solution définitive de la question nationale sera la révolution mondiale (24). Mais comme si cette dénonciation prétendue du caractère « chauviniste de grande nation » du trotskysme ne suffisait pas, l'auteur poursuit en accusant Trotsky et ses compagnons de s'être alliés à tous les déviationnistes nationalistes, en particulier aux nationalistes géorgiens (25) et à Sultan-Galiev (26). A moins d'accepter toutes les affirmations de cette interprétation démonologique des positions de Trotsky, le lecteur ne peut qu'être perplexe devant de telles contradictions.

L'autre question est la question militaire. Titov affirme, en ne citant aucune source, qu'au 11^e congrès du parti bolchevique Trotsky « attaqua les positions léninistes sur les questions militaires » et qu'il fut rabroué à ce propos par les délégués au congrès. La question est intéressante car elle nous permet de voir un historien soviétique « antitrotsky » moyen à l'œuvre. En feuilletant l'épais compte rendu du 11^e congrès, publié à Moscou en 1961, on y trouve effectivement un endroit où il est question d'un désaveu infligé par des délégués au congrès à Trotsky sur les questions militaires : mais il s'agit d'une note, rédigée par les com-

(24) PIATAKOV (1890-1937) polémiqua effectivement avec Lénine à propos de la question nationale, à propos de laquelle il prit des positions similaires à celles de Rosa Luxemburg. Mais il était bolchevik avant 1917, communiste « de gauche » (avec Boukharine en 1918), membre de l'opposition militaire (contre Trotsky) en 1920, et ne fut associé à Trotsky qu'à partir du moment où l'opposition de Moscou fut formée, c'est-à-dire en 1923.

(25) Il s'agit de B. Mdivani, de M. Okoudjava et d'autres militants communistes géorgiens, opposés en réalité à la politique de Staline et d'Ordjonikidzé en 1922-1923. En réalité, ainsi que l'a montré Moshe Lewin dans un livre qui fait le point sur la question, à la fin de sa vie Lénine forma un bloc avec Trotsky et avec ces militants géorgiens contre la politique des nationalités de Staline. Voir : M. LEWIN, *Le dernier combat de Lénine*, Paris, Editions de Minuit, 1967, 171 pages.

(26) SULTAN-GALIEV (1892-1939) Communiste tatar. Bolchevik en novembre 1917. Oppositionnel dès 1921 et partisan d'une internationale coloniale, anti-européenne. Exclu en 1923. (Voir Maxime RODINSON : « Un précurseur oublié du tiers monde : Sultan-Galiev », in : *Les Temps modernes*, n° 177, décembre 1960-janvier 1961.) Jamais Trotsky ne soutint le sultan-galiévisme.

mentateurs de ce compte rendu en 1961 (27). En réalité, ce fut Trotsky lui-même qui avait présenté le rapport sur l'armée rouge à ce congrès (28). Durant le cours d'une séance des délégués militaires au congrès, nécessaire à la suite d'un conflit entre Trotsky et d'autres dirigeants de l'armée rouge, dont Frounzé, une vive discussion eut lieu qui mit aux prises deux points de vue : celui de Frounzé préconisait une « théorie de la stratégie et de la tactique de l'armée prolétarienne » empreinte de volontarisme (Frounzé avait, avec Vorochilov notamment, été l'auteur-initiateur d'une tentative malheureuse d'offensive « révolutionnaire » contre la Bessarabie en 1920). La réunion se solda par la déconfiture de Frounzé et de ses partisans (29).

Ces deux questions (la question nationale et les problèmes militaires) sont intéressantes car elles montrent comment, vis-à-vis d'une question (la question nationale) qui est au centre des préoccupations des nouvelles oppositions en U. R. S. S. et vis-à-vis d'une autre question (le rôle de Trotsky à la tête de l'armée rouge) qui est de plus en plus évoquée (30), les auteurs au service de la bureaucratie sont obligés de faire feu de tout bois.

Dans la forêt des sources historiques, le spécialiste soviétique de l'antitrotskyisme apparaît dès lors plutôt sous les traits du pauvre hère s'adonnant au vol des bois morts, que sous les traits de quelqu'un qui s'attaque aux racines des problèmes.

La question de Staline et de son rôle

DES nuances, voire des différences significatives apparaissent là où les auteurs évaluent le rôle de Staline dans ce qu'ils appellent pudiquement « l'écrasement idéologique et organisationnel du trotskysme » en U. R. S. S. (31), évitant ainsi de parler de l'élimination physique des oppositionnels et des procès de Moscou de 1936-37-38. Ainsi,

(27) Comparez : ТИТОВ, *op. cit.*, p. 38, avec 11^e Congrès du P. C. R. (bolchevique), mars-avril 1922 (compte rendu sténographique), Moscou, Ed. politiques d'Etat, 1961, pp. 804-806 (en russe).

(28) 11^e Congrès..., *op. cit.*, pp. 284 et s.

(29) Voir I. DEUTSCHER, *The Prophet Unarmed, Trotsky 1921-1929*, London, 1959, p. 55 ; voir aussi L. TROTSKY, *Comment la révolution s'est armée*, volume 3, livre 2, Moscou, 1925, pp. 244 et s. (en russe), qui contient, selon Deutscher qui le cite, le discours de Trotsky contre Frounzé.

(30) Voir *Samizdat 1, La Voix de l'opposition communiste en U. R. S. S.*, Paris, Editions du Seuil, 1969, p. 304, par exemple.

(31) A. G. ТИТОВ, *op. cit.*, pp. 48 et s. ; V. M. ИВАНОВ et A. N. ЧМЕЛЕВ, *Le Léninisme et l'écrasement idéologico-politique du trotskysme*, Leningrad, 1970 (en russe). (V. M. ИВАНОВ est le coauteur de l'article de *Kommunist*, cité plus haut.)

Titov insiste-t-il à plusieurs reprises sur le rôle de Staline (32) et mentionne-t-il à de nombreuses reprises les staliniens K. Vorochilov, A. Jdanov, S. Kirov, S. Ordjonikidzé, A. Mikoyan (33), etc., tandis que V. Grin'ko mentionne Staline, Kalinine, E. Yaroslavski (34). Par contre, les auteurs de l'article qui vient d'être publié dans la revue théorique du Comité central du P. C. U. S., Ivanov et Kopalev, semblent curieusement ignorer le rôle et le nom de Staline dans la lutte contre le trotskysme ! Mais ils mentionnent les autres noms déjà cités plus haut, ainsi que quelques autres, dont V. Molotov (35).

Ce qui est intéressant ici, c'est non seulement qu'en écrivant dans la revue principale du P. C. U. S. les auteurs soient plus discrets sur Staline (36), mais aussi que divers de ces auteurs mettent comme une sorte de point d'honneur à citer K. Vorochilov et V. Molotov, deux membres du « groupe antiparti » (la fraction stalinienne « dure », composée des personnes sus-mentionnées, du maréchal Boulganine, de Malenkov et du ministre des affaires étrangères Chepilov, éliminés par Khrouchtchev en 1957). Ceci n'est pas étonnant et laisse supposer — ce qui serait d'ailleurs bien naturel — que des éléments staliniens « durs » parmi les historiens soviétiques trouvent un de leurs terrains de travail préférés dans ce secteur précis de l'histoire du parti qu'est l'antitrotskyisme.

Un intermède comique : le camarade Concombre

PASSANT aux auteurs qui attaquent le trotskysme actuel, nous nous arrêterons d'abord à Sergei Ogurtsov (37). Les travaux de S. Ogurtsov appartiennent au genre dit de la démonologie naïve à l'usage de l'école maternelle. Cet auteur avait déjà, il y a une douzaine d'années publié un article procédant du même genre littéraire dans la revue *Kommunist*, sous le titre « Un assemblage de traîtres et de renégats » en vue de démontrer que la « soi-disant Quatrième Internationale est une secte de conspirateurs sans aucune base sociale », alliée aux dirigeants chinois dans leur opposition commune à la « coexistence pacifique (38) ».

(32) A. G. ТИТОВ, *op. cit.*, pp. 44, 47, 55, 58.

(33) A. G. ТИТОВ, *op. cit.*, pp. 50-51, 52, 55, 57, 58.

(34) V. A. ГРИН'КО, *op. cit.*, p. 8.

(35) Voir *Kommunist*, n° 4, mars 1977, p. 76.

(36) Ils mentionnent cependant l'ouvrage de STALINE, « Les principes du léninisme » comme un ouvrage qui a contribué à renforcer l'unité idéologique du parti (*ibidem*, p. 76).

(37) Sergei OGURTSOV, *The True Face of Neo-Trotskyism*, Moscow, Novosti Press Agency, 1973 (en anglais). Le nom de l'auteur signifie « concombre ».

(38) Une traduction anglaise de cet article a été publiée en son temps dans

Voici comment ce légumineux décrit les activités du mouvement trotskyste à l'heure actuelle :

— la Quatrième Internationale en mai 1968 en France : « Agissant en collusion avec le P. S. U., les trotskystes ont montré trop de zèle dans leur désir d'apparaître comme "représentants des idées révolutionnaires" et se sont compromis à un tel point aux yeux des travailleurs que même les petits groupes de gens confus et trompés qui avaient auparavant sympathisé avec le trotskysme leur tournèrent le dos et rompirent tous les liens avec eux » ;

— le travail ouvrier des trotskystes : « Une des méthodes favorites auxquelles les trotskystes et autres "gauchistes" recourent souvent consiste à distribuer des tracts appelant les ouvriers des fabriques et des usines, à casser les machines et les autres pièces d'équipement et à commettre des actes de violence contre la direction et l' "aristocratie ouvrière" (un concept qui pour eux recouvre la majorité de la classe ouvrière) » ;

— le rôle des trotskystes dans les événements aboutissant au meurtre du militant maoïste Pierre Overney en 1972 : « En mars 1972 les trotskystes français, en conjonction avec les maoïstes, mirent au point une tentative de répéter leur entreprise de mai 1968. Ils provoquèrent des désordres violents à Paris, détruisirent les vitres des édifices publics et mirent le feu à des automobiles (...). Ne trouvant aucun soutien parmi les ouvriers de chez Renault et d'ailleurs, les extrémistes distribuèrent des tracts menaçant de répandre le sang chez Renault. Et, en effet, un des extrémistes gauchistes fut abattu et tué dans un affrontement avec les gardiens de l'usine (39). »

" Au service de la bourgeoisie et de l'impérialisme "

LAISSANT là pour le moment cet auteur plaisant, nous nous tournerons maintenant vers le problème suivant : comment les auteurs qui consacrent leur plume à ces attaques contre le trotskysme d'aujourd'hui justifient-ils leurs efforts et l'énergie qu'ils dépensent à les fournir ? Pour A. I. Sobolev (40), il faut partir du caractère toujours plus aigu

World Outlook, vol. 1, n° 7, du 8 novembre 1963, pp. 24 et s. (*World Outlook* était un bulletin d'information publié à Paris puis à New York ; aujourd'hui publié à New York sous le titre *Intercontinental Press*).

(39) S. OGURTSOV, *The True Face...*, pp. 32, 39, 40-41.

(40) A. I. SOBOLEV, *Le Trotskysme, ennemi de la révolution*, Moscou, Editions de Littérature politique, 1973, pp. 3 à 14 (en russe).

que revêt la contradiction entre le socialisme et le capitalisme. Dans ce contexte, la « bourgeoisie monopoliste » a compris les dangers qui la menacent et recourt à des mécanismes d'autodéfense d'un genre nouveau. Les illusions social-démocrates de droite n'ayant plus la même influence qu'auparavant, la bourgeoisie fait appel aux diverses variétés du « gauchisme » pour entraîner les masses sur la voie de l'aventurisme. Parmi ces variantes du « gauchisme », l'auteur admet que le trotskysme a regagné de l'influence. Cette influence résulte, selon lui, des effets combinés de la crise de la « nouvelle gauche », d'une part, et de la crise du maoïsme, causée par l'impact des critiques formulées par les partis communistes sur les maoïstes. Après cette démonstration, et après avoir expliqué le renforcement des organisations trotskystes par leur « tournant » vers la jeunesse dans les années 60, ainsi que par leur intervention dans la lutte des mouvements de libération nationale, l'auteur tranquillise son public en prédisant que ce regain du trotskysme ne sera bien sûr que temporaire (41).

C'est à un raisonnement semblable que se livre un autre auteur, M. I. Basmanov, qui insiste également sur la crise du maoïsme comme facteur explicatif du succès du trotskysme (42). Quant à Ogurtsov, on l'a déjà vu, le trotskysme reste toujours pour lui démuné de toute base sociale et l'intérêt croissant de « l'impérialisme » pour lui est la cause de sa « réactivation », tandis que cet intérêt est lui-même la conséquence de « l'extension des activités subversives » du trotskysme (43). On ne peut qu'en tirer la conclusion que si S. Ogurtsov, au lieu d'un légume, était un chien, il consacrerait une partie considérable de son temps à se mordre la queue ! Ses lecteurs, d'autre part, doivent s'imaginer la bourgeoisie et l'impérialisme comme des forces particulièrement débiles, dans la mesure où elles ont recours à une idéologie qui se discrédite et se ridiculise toujours plus devant les travailleurs, afin de détourner ces mêmes travailleurs du marxisme-léninisme véritable. Par ailleurs, pour notre concombre, qui n'hésite pas à contredire les autres auteurs, le trotskysme n'a aucunement réussi à toucher les dividendes politiques de son « alliance avec le maoïsme (44) ».

(41) A. I. SOBOLEV, *op. cit.*, pp. 17-18, 41, 55.

(42) M. BASMANOV, *Qui le trotskysme contemporain sert-il ?*, Moscou, Ed. de Littérature politique, 1974, pp. 3-13 (en russe).

(43) S. OGURTSOV, *op. cit.*, p. 13.

(44) S. OGURTSOV, *op. cit.*, p. 69.

Gradés et sans-grade

PARMI les auteurs que nous avons mentionnés, il en est qui semblent disposer d'une documentation assez abondante. Il en est d'autres dont la documentation est très chichement rationnée.

Basmanov, par exemple, dispose d'une table bien garnie : la revue *Quatrième Internationale*, *International Socialist Review*, *The Militant*, *Die Bresche*, y voisinent avec *La Vérité*, la *Correspondance internationale*, *Jeune Révolutionnaire*, *Keep Left*, *Workers' Press*, *Red Flag* et la *Rivista Marxista Europea*, de même qu'avec *Sous le drapeau du socialisme* (45). Sobolev, n'a pas une documentation aussi variée, mais dispose néanmoins de *Rouge*, *Quatrième Internationale*, *International Socialist Review*, d'un livre (*50 Years of World Revolution (1917-1967)*), rédigé sous la direction d'Ernest Mandel), et de quelques publications « posadistes ».

Quant à notre concombre, il doit se satisfaire de ce qu'on lui donne : il est quasiment uniquement nourri de lectures « posadistes ». C'est à peine si on lui a fourni une fine citation de Livio Maitan, membre du secrétariat unifié de la Quatrième Internationale, qu'il s'est empressé de mettre « en sandwich » entre deux tartines de J. Posadas.

Il en est de même des livres de Trotsky. Certains (Basmanov) en mentionnent, tandis que d'autres (Ogurtsov) n'en ont probablement jamais vu. L'antitrotskyisme, comme tout détachement militaire soviétique, a ses gradés et ses sans-grade !

Chez les historiens, on constate d'ailleurs le même phénomène, en ce qui concerne leurs lectures occidentales. Une chose qui nous a cependant frappé est l'absence de toute référence à des auteurs comme Pierre Broué, Marcel Liebman, E. H. Carr (de temps en temps Isaac Deutscher est cité avec de multiples précautions).

On peut cependant se demander si de plus nombreuses lectures leur auraient été utiles. L'exemple suivant montre bien que certains auteurs sont incapables de lire : ainsi, le passage suivant (tiré d'un rapport de Joseph Hansen à propos de la guerre du Vietnam au Congrès du *Socialist Workers Party* des États-Unis en 1967) — « Potentiellement, ces forces

(45) *Quatrième Internationale*, *International Socialist Review*, *The Militant*, *Die Bresche* sont des publications éditées par la Quatrième Internationale ou ses organisations sympathisantes ; *La Vérité*, *Correspondance Internationale*, *Jeune Révolutionnaire* sont des revues et journaux édités par le courant qui est représenté en France par l'Organisation communiste internationaliste (O.C.I.) ; *Keep Left* et *Workers' Press* sont ou étaient des organes du courant représenté en Grande-Bretagne par le Workers Revolutionary Party (W.R.P.) ; *Red Flag* et *Rivista Marxista Europea* sont des publications des groupes « posadistes ». *Sous le drapeau du socialisme* est l'organe de la « Tendance marxiste révolutionnaire internationale ».

sont capables de mettre fin à l'époque du capitalisme en quelques jours. Ce ne serait pas un problème pour elles de contenir au moins l'impérialisme U.S. Il semblerait qu'il leur serait facile d'infliger une défaite militaire à l'impérialisme U.S. dans la première phase d'une guerre terrestre en Asie » — devient : « *L'Union soviétique* a la capacité de mettre fin au capitalisme en quelques jours... Il ne serait pas difficile d'infliger une défaite militaire à l'impérialisme U.S. dans la première phase d'une guerre en Asie (46). » « Ces forces », dans le rapport de J. Hansen, ce sont toutes les forces anti-impérialistes en Asie, et plus particulièrement en Indochine, ainsi que les États soviétique et chinois. Dans le texte de Sobolev, ce qui est dit à propos de la guerre du Vietnam devient une généralité à propos de l'U. R. S. S., suggérant ainsi que les trotskystes veulent que l'U. R. S. S. déclenche la guerre mondiale.

Le mouvement trotskyste vu par les auteurs soviétiques

LE tableau que font les auteurs du mouvement trotskyste ne manque pas d'intérêt non plus. Tous, bien entendu, insistent sur la division du mouvement trotskyste et sur sa faiblesse. Mais les descriptions qui sont faites du mouvement trotskyste et de la Quatrième Internationale valent la peine d'être relevées. Ainsi, pour Basmanov, la Quatrième Internationale a été fondée en 1938 par « vingt et un trotskystes ne représentant que leur propre personne (47) ». Pour Sobolev, le mouvement trotskyste aujourd'hui est divisé en quatre groupes : le Secrétariat international (l'auteur vise le Secrétariat unifié) de la Quatrième Internationale, le Comité international, la Tendance marxiste-révolutionnaire et le Secrétariat latino-américain (48). Basmanov, quant à lui, énumère les mêmes tendances mais donne des détails sur leurs dirigeants : ainsi, le Secrétariat unifié est dirigé par le Belge E. Germain, qui se cache sous le pseudonyme d'Ernest Mandel. Afin d'autre part de bien mettre en avant le caractère « cosmopolite » du trotskyisme (à ne pas confondre avec l'internationalisme) il insiste sur le fait que la Tendance marxiste-révolutionnaire est dirigée par le « demi-français, demi-grec, M. Pablo ou Raptis » ainsi que par le « demi-anglais, demi-pakistanaï, Tariq Ali (49) ».

(46) Comparer : *International Socialist Review*, January-February, 1968, p. 8, avec SOBOLEV, *op. cit.*, p. 53.

(47) BASMANOV, *op. cit.*, p. 48. L'auteur ignore manifestement que Trotsky lui-même était absent de la conférence et devait donc nécessairement être représenté par quelqu'un d'autre.

(48) SOBOLEV, *op. cit.*, p. 15.

(49) BASMANOV, *op. cit.*, p. 50. Michel Pablo se réjouira d'apprendre ainsi d'une autorité soviétique que Tariq Ali, dirigeant de l'International Marxist Group, section britannique de la Q.I. a rejoint sa tendance.

Une publicité indirecte

Il est bien clair que nous sommes en présence d'une grande offensive « littéraire » antitrotskyte. Comme nous l'avons vu, cette offensive répond à des consignes, données au plus haut niveau. Comme nous l'avons également vu, toute cette « littérature » ne fait souvent que reprendre, commenter et amplifier les vieux thèmes de l'antitrotskyisme tels qu'ils ont été développés à partir de la moitié des années vingt par les staliniens. Nous n'avons pas examiné tous ces thèmes, bien connus, tels que la question de la « sous-estimation de la paysannerie », tels que la fonction isolatrice de la théorie de la révolution permanente, etc. Ils ont été suffisamment discutés ailleurs pour que nous n'ayons pas eu à y revenir ici.

Nous avons jugé plus utile d'insister sur un certain nombre de thèmes nouveaux ou de questions où les auteurs présentent des positions (!) différentes, les uns par rapport aux autres.

De ce point de vue, il ne nous paraît pas indifférent qu'alors que de nombreux auteurs continuent à présenter le trotskysme comme une variété de l'ultra-gauchisme, dès l'origine au service de la réaction, Vera Grin'ko caractérise au contraire le trotskysme comme une variété du « centrisme », et qu'elle conclut son ouvrage en disant : « L'évolution du trotskysme a commencé en 1903 avec une critique des principes du bolchevisme en 1903 et s'est terminée à la fin des années 30 par sa transformation en un groupe contre-révolutionnaire (50). » Le lecteur ne peut, lui non plus, manquer de noter cette différence.

Il n'est pas indifférent non plus de constater comment les auteurs soviétiques font appel aux mânes des vieux staliniens d'Occident, rappelant par là à tous les « eurocommunistes » leur propre passé stalinien et les exhortant à la fidélité à la mémoire commune : Vera Grin'ko cite Palme Dutt (51) et Titov cite Etienne Fajon (52) tandis qu'Ivanov et Kopalev (et c'est peut-être là leur principal objet, le livre dont ils rendent compte datant de 1975 et n'étant qu'un prétexte) ressuscitent non seulement Clara Zetkin, G. Dimitrov, Ernst Thälmann et P. Togliatti, mais évoquent aussi Dolorès Ibarruri, Luigi Longo, et même Antonio Gramsci (53). D'où vient ce besoin de démontrer cette continuité ? C'est de toute évidence, la crainte de la « subversion trotskyte », tant dans les « pays socialistes » que dans les partis frères que craignent les auteurs soviétiques, comme Titov, qui nous le prouve en insistant sur l'actualité de la lutte antitrotskyte, évoquant pêle-mêle la Tchécoslovaquie en 1968,

(50) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, pp. 11-12 et 128-129.

(51) V. A. GRIN'KO, *op. cit.*, p. 129.

(52) A. G. TITOV, *op. cit.*, p. 69.

(53) I. IVANOV-G. KOPALEV, *op. cit.*, p. 77.

le sort des « renégats » français Roger Garaudy et vénézuélien Petkoff, le spectre du maoïsme et celui du *Manifesto* (54). Le malheureux ne doit pas avoir des nuits très tranquilles !

En terminant cette note, nous ne voudrions pas exclure l'hypothèse que toute cette publicité indirecte ne se retourne en définitive contre son propre auteur : la bureaucratie. Parmi les participants au séminaire organisé à l'Université de Saratov (dans le cadre duquel le travail de V. A. Grin'ko a été publié), parmi les chercheurs sur ce thème particulièrement ingrat qu'est l'antitrotskyisme, qui nous dit qu'il n'y aura pas des hommes et des femmes qui tenteront d'approfondir ces questions, de soulever des problèmes, de résoudre les contradictions existant entre les auteurs ? Un exemple du passé montre, en tout cas, qu'il ne faut pas l'exclure : en 1943, un jeune communiste allemand, réfugié en U. R. S. S., était mis au travail dans les archives du Komintern, à Ufa, en Bachkirie. C'est d'alors que date la première secousse et la première remise en question des vérités staliniennes par ce jeune allemand, Wolfgang Leonhard : il avait trouvé, dans les sacs d'archives envoyées par le P. C. des Etats-Unis, un exemplaire du journal trotskyte américain *The Militant* datant de 1934 et contenant un article de Trotsky sur la capitulation de C. Rakovsky. Six ans après sa découverte, Leonhard prenait ouvertement parti contre Staline et pour la défense de la Yougoslavie de Tito (55) !

1^{er} mai 1977.

(54) A. G. TITOV, *op. cit.*, pp. 66 et s.

(55) Wolfgang LEONHARD, *Die Revolution entlässt ihre Kinder*, Berlin, Ullstein-Verlag, 1961, p. 221.

N. D. L. R. Depuis la rédaction de cet article le zèle des spécialistes ès-trotskyisme du parti communiste d'Union soviétique ne faiblit pas : témoin, cette dernière production en date : Mickail BASMANOV : *Pseudo-révolutionnaires : Les trotskystes : avec qui et contre qui*. — Moscou APN, 1979. — 96 p. L'axe central original de cette brochure est clairement indiqué par un chapitre intitulé : Main dans la main avec le réformisme.

Le Mouvement trotskyste en Autriche

L'ouverture des archives de Harvard et l'abondance des matériaux que notre délégation en a rapportés nous ont conduits à reporter à une date ultérieure certains travaux prévus ou annoncés.

Néanmoins, nous n'avons pas voulu retarder l'ouverture de ce dossier dont nous avons déjà rassemblé beaucoup d'éléments et nous publions, dès maintenant, quelques études et des documents qui nous ont été adressés par des camarades autrichiens :

Un essai biographique sur Kurt Landau par Hans Schafranek, l'article de Fritz Keller sur le trotskysme en Autriche de 1934 à 1945, trois lettres inédites de Léon Trotsky à Bertold Grad, deux biographies de Joseph Frey et Karl Fischer et une série de courtes biographies de militants autrichiens, accompagnées de photographies. Les traductions ont été revues et corrigées par Georges Robert.

Tous les documents photographiques nous ont été fournis par la Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes [Archives de documentation de la Résistance autrichienne].

Dans certains cas, nous nous sommes permis de rajouter dans les articles quelques notes biographiques qui comportent toujours la mention N. D. L. R. La mention N. D. L. A., note de l'auteur, n'est portée que lorsqu'une même note contient une partie rédigée par l'auteur et une autre par la rédaction.

Le dossier est ouvert. Il sera considérablement enrichi.

C. L. T.



Kurt LANDAU

Kurt Landau (1)

Kurt Landau, né le 29 janvier 1903 et fils d'un négociant en vin aisé (2), adhéra en 1921 au parti communiste d'Autriche (K. P. Ö.) — une démarche (3) courante pour un membre de l'intelligentsia juive de l'époque. Une année plus tard, il assume déjà une fonction dirigeante au sein de la section Vienne-Währing.

La vague révolutionnaire reflue lentement en Autriche. Les communistes essaient d'adapter leur tactique aux nouvelles conditions objectives (« stabilisation relative »), ce qui provoque de violentes controverses internes (4).

Alors que beaucoup de protagonistes de ces luttes fractionnelles ne situent leurs affrontements de façon primaire que sur le plan national et ne veulent voir dans l'Internationale communiste qu'un arbitre, Landau voit tout de suite les conséquences qui résulteront de la discussion dans le parti communiste russe (R. K. P.) et le Komintern. Au début de 1923, il critique violemment les décisions du 4^e congrès de l'Internationale communiste sur le « gouvernement ouvrier » en s'appuyant sur les positions de Bordiga (5) et d'Acevedo (6) : des gouvernements de coalition

(1) Cette ébauche prépare une biographie politique de Kurt Landau que l'auteur terminera prochainement. Traduction Jean-Pierre Le Nir et, pour les notes, Jacqueline Bois.

(2) D'après une communication orale faite à l'auteur par Katia Landau de Balboa (Cuernavaca, Mexique, 28 août 1977).

(3) Cf. John BUNZL, *Klassenkampf in der Diaspora. Zur Geschichte der jüdischen Arbeiterbewegung* [Lutte de classes dans la diaspora. Contribution à l'histoire du mouvement ouvrier juif], Vienne, 1975, p. 125.

(4) Cf. l'ouvrage de Fritz KELLER : *Gegen den Strom* [contre le courant], Vienne, 1978.

(5) Amádeo BORDIGA (1889-1970), éditeur de la revue *Il Soviet* (Naples), dirigeant du P. C. I. en 1921, élu au présidium du C. E. de l' I. C. en 1923, n'accepte la politique de front unique que sur le terrain syndical ; limogé par Gramsci et Togliatti au congrès de Lyon du P. C. I. en 1926 ; critique sévère du cours stalinien ; exclu du parti en 1930 ; nombreuses publications dans des revues et sous forme de livres.

(6) Isidoro ACEVEDO, membre de la fédération socialiste des Asturies, appartenait à l'aile gauche du P. S. O. E. qui créa le Partido comunista obrero español,

avec des social-démocrates devraient être rejetés (7) strictement, comme une révision du concept marxiste de l'Etat. Mais le but de ses attaques n'est pas seulement la centrale dirigée par Brandler (8) dans le parti communiste allemand (K. P. D.), mais également « l'opportunisme » de Zinoviev (9).

Pendant que la direction de la section autrichienne du Komintern applique aveuglément (10) les campagnes antitrotskyistes ordonnées sous prétexte de « bolchevisation », Landau, lors d'une conférence des délégués à Vienne, prend parti pour le fondateur et le créateur de l'Armée rouge (11), mis au ban de la société. Entre-temps, il est devenu le chef de la section d'agit-prop auprès du C. C. et rédacteur culturel du *Rote Fabne* (organe central du K. P. Ö.). Dans une résolution, Landau défend avec véhémence les thèses formulées par Trotsky en 1923 dans *Littérature et Révolution* sur l'impossibilité d'une culture de classe propre au prolétariat (12) — une question à débattre également dans les comités russes du Prolet-Kult (13) et attaque ainsi la superstructure culturelle du « socialisme dans un seul pays » de Staline (14).

le 13 avril 1921. Le P. C. O. E. fusionna avec le Partido comunista de España, créé le 15 avril 1920 par la fédération des Jeunes socialistes, affiliés à l'I. C. dès décembre 1919. Le nouveau P. C. E. unifié fut créé le 14 novembre 1921 et Acevedo devint directeur de l'*Aurora Roja* d'Oviedo. Mais dès la fusion et le 3^e congrès, Acevedo appartenait à l'opposition et était menacé d'exclusion (N. D. L. R.). Il était membre de la délégation espagnole au 4^e congrès (N. D. L. A.).

(7) Cf. « Zehn Jahre Kampf der österreichischen Linken » [Dix années de lutte de la gauche autrichienne], *Der neue Mahnruf, Organ der Kommunistischen Linksopposition*, n° 19, 1932.

(8) Heinrich BRANDLER (1881-1967), ouvrier maçon, avait été l'un des rares dirigeants ouvriers du noyau spartakiste et, élu à la centrale dès avril 1920, était devenu président du parti en février 1921, en assumant la direction pendant l'action de mars. Emprisonné de juin à novembre, il séjourna plusieurs mois à Moscou comme membre du présidium de l'I. C. Secrétaire général du K. P. D. en automne 22, c'est à lui que Staline fit porter la responsabilité de la défaite d'octobre 1923. (N. D. L. R.)

(9) C'est surtout le passage suivant du discours de Zinoviev que Landau soumit à une vigoureuse critique : « Si tout va bien, nous ferons sortir d'un tel gouvernement (un gouvernement de coalition entre social-démocrates, syndicalistes, sans-partis et communistes, H. S.) un social-démocrate après l'autre, jusqu'à ce que le pouvoir reste aux mains des communistes ». (*Protokoll des IV. Weltkongresses der Kommunistischen Internationale*, nov.-déc. 1922, vol. I, Hamburg, 1923, p. 192.)

(10) Cf. *Die Rote Fabne, Zentralorgan der Kommunistische Partei Österreichs*, 23 novembre 1924, 28 décembre 1924, 20 janvier 1925, 22 janvier 1925.

(11) *Der neue Mahnruf*, op. cit. On ne publia jamais de procès-verbal de cette conférence, de sorte qu'il a fallu se reporter à ce récit plus tardif. Mais le contenu se recoupe avec celui de plusieurs articles de Landau dans *Die Rote Fabne*, mai 1925.

(12) Cf. Léon TROTSKY, *Littérature et Révolution*, Paris, U. G. E. (10/18), 1974, p. 249-261 sq., ainsi que Andreas REZ, « Trotsky und die Frage der proletarischen Kultur » [Trotsky et la question de la culture prolétarienne] *Inprekorr*, n° 16, 18 avril 1925.

(13) Cf. les résolutions dans la revue *Arbeiterliteratur*, publiée par le K. P. Ö., Vienne, 1924.

(14) En mai 1924, encore, Staline écrivait : « Mais, renverser le pouvoir de la bourgeoisie et instaurer le pouvoir du prolétariat dans un seul pays, ce n'est pas

Dans les années 1923 à 1925, se dessine dans le K. P. Ö. un tournant dans les débats entre les groupes menés par Frey et Tomann (15). Sous la forte influence d'émissaires du Komintern se forme une fraction-tampon autour de Koplemig, Fiala (16) et d'autres, qui se caractérise par un dévouement crédule à l'égard de la direction du parti soviétique (17) et qui contrôle (18) peu à peu la section par des méthodes non démocratiques. Face à ce développement, les groupes de Frey et de Tomann s'unissent peu avant le 8^e congrès (septembre 1925) (19). En mars 1926, Landau rallie cette opposition unifiée sous réserve de ses propres positions internationales. Les « ultragauches, trotskystes, les sans-principes-par-principe (20) » sont exclus du K. P. Ö. fin 1926-début 1927, pour autant qu'ils ne renient pas leurs convictions et ne capitulent pas officiellement devant le C. C. (21). Ils fondent le Kommunistische Partei Österreichs-*Opposition*, K. P. Ö.-O. (22). A l'intérieur de cette nouvelle organisation, Landau plaide, avec un certain succès au début, pour la conception d'un

encore assurer la pleine victoire du socialisme. Ayant consolidé son pouvoir et entraîné la paysannerie à sa suite, le prolétariat du pays victorieux peut et doit édifier la société socialiste. Mais, cela signifie-t-il qu'il arrivera par là-même à la pleine victoire définitive du socialisme ? Autrement dit, cela signifie-t-il qu'il peut par les seules forces de son pays, asseoir définitivement le socialisme et garantir pleinement le pays contre l'intervention et, partant, contre la restauration ? Evidemment non. Pour cela, il est nécessaire que la révolution triomphe au moins dans quelques pays. » (*Des principes du léninisme*, in *Questions du léninisme*, Édition en langues étrangères, Moscou, 1949, p. 39-40). Par contre, on trouve dès décembre 1924 : « Il est certain que... la théorie de l'impossibilité de la victoire du socialisme dans un seul pays s'est avérée une théorie artificielle, non viable. » (*La révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes*, in *Questions du léninisme*, op. cit., p. 139).

(15) Karl TOMANN (1877-1945), revenu communiste de sa captivité en Russie, faisait partie du directoire qui, le 13 juin 1919, décida l'annulation de l'insurrection prévue le 15. Membre de la direction, avec Koritschoner, il se situa à la droite du parti, se heurtant violemment à la « gauche » de Frey. Tomann était responsable de la section syndicale lorsque, poussé par Ruth Fischer, Zinoviev envoyait un émissaire, Karl Frank, qui le fit exclure en août 1924. Mais il fut réintégré et rétabli dans ses fonctions de secrétaire de la section syndicale du parti en décembre. (N. D. L. R.)

(16) Johann KOPLINIG (1891-1968), militant actif avant guerre, prisonnier en Russie, ne revint en Autriche qu'en 1920, adhéra au K. P. Ö. dont il devint en 1924 secrétaire à l'organisation et, en 1925, secrétaire général. Gottlieb FIALA (1891-1970) adhéra lui aussi au K. P. Ö. à son retour de captivité de Russie et fut membre de son C. D. dès 1923. Il siégea au C. E. de l'I. C. de 1924 à 1928. En Autriche, responsable de l'activité révolutionnaire dans l'armée et directeur de *Rote Hilfe* [Secours rouge], il fut en 1927 le second de Koplemig. (N. D. L. R.)

(17) Cf. Lucien LAURAT, *Le parti communiste autrichien*, in *Contributions à l'histoire du Komintern*, sous la direction de Jacques Freymond, Genève 1965, p. 88.

(18) Cf. Fritz KELLER, *Gegen den Strom*, op. cit.

(19) L'accord de ces deux tendances, proclamé le 30 août, fut brocardé dans le parti et désigné du nom de « bloc sans principe », qui n'obtint que 40 % des mandats. (N. D. L. R.)

(20) Cf. *Die Rote Fabne*, 8 janvier 1927.

(21) Cf. par exemple les déclarations de Max STERNBERG, *Die Rote Fabne*, 13 janvier 1927, et, après quelques hésitations, la prise de position d'autant plus soumise de TOMANN, *Die Rote Fabne*, 22 juin 1927.

(22) L'organe central de cette organisation est le journal *Arbeiterstimme* [Voix ouvrière] qui paraît de janvier 1927 à août 1933 (134 numéros).

deuxième parti communiste qui ne se considère pas comme une fraction (exclue) de la section officielle (23). Cette vue est cependant bientôt rectifiée. Comme le K. P. Ö.-O. est lui-même hétérogène et ne s'est soudé partiellement que sous la pression de la direction du K. P. Ö., les nouvelles questions qui se posent aussi bien que les problèmes irrésolus des combats fractionnels précédents se révèlent lourds de conflits potentiels avec des combinaisons sans cesse changeantes : en avril 1928, le K. P. Ö.-O. exclut Landau (24) et les militants qui lui sont proches (Mayer, Kuba, Daniel, Heinrich, Thoma (25)). Ceux-ci constituent une seconde organisation oppositionnelle de gauche autour de la revue *Der neue Mahnruf*. A Graz ce groupe compte plus d'adhérents que le K. P. Ö. officiel (26).

Du point de vue de la fragmentation des organisations communistes oppositionnelles, l'Autriche de l'entre-deux-guerres ne constitue en aucune manière une exception (27). A l'époque, en Allemagne, plusieurs groupes qui se rapprochent des objectifs de l'Opposition de gauche russe existent aussi. Léon Trotsky, expulsé en Turquie par Staline en 1929, s'efforce d'unifier ses partisans éparpillés. Sur invitation personnelle, il est question que Landau participe à cette activité comme secrétaire à Prinkipo, mais il refuse (28). Là-dessus, Trotsky demande à Landau de provoquer en Allemagne la réunification organisationnelle des oppositionnels de gauche (29) au centre du combat contre le fascisme dont le Komintern négligeait la montée d'une façon criminelle. En septembre 1929, Landau va s'établir au cœur du mouvement ouvrier révolutionnaire de Berlin (30), dans « Wedding la Rouge ».

C'est avant tout sur la base de ses efforts laborieux (31) que fusionnent les groupements trotskystes d'Allemagne (32) en mars 1930,

(23) Voir par exemple la conférence nationale du K. P. Ö. (O) du 22 mai 1927. Cf. *Arbeiterstimme, Organ für die Werktätigen Österreichs*, n° 8, début juin 1927.

(24) Cf. *Klassenkampf, Organ der Kommunistischen Opposition (Marxistisch-Leninistische Linke)*, n° 1, Vienne, mai 1928.

(25) Karl MAYER, KUBA, Karl DANIEL, Ludwig HEINRICH, Hans THOMA furent exclus avec Landau en avril 1928 par la direction du K. P. Ö. (O) pour « déviation gauchiste ». Selon W. WAGNER, *Trotzkismus in Österreich*, l'exclusion de ces militants (tous originaires de Graz, alors deuxième ville d'Autriche) se fit « pour tendances korschistes ». Le groupe d'exclus forma alors avec la section de Graz une organisation autonome qui publia d'abord *Klassenkampf* puis, à partir de mai 1929, *Der neue Mahnruf*. (N. D. L. R.)

(26) Cf. *Rote Fahne*, 23 avril 1929.

(27) Fritz BELLEVILLE en donne un bon panorama dans « Der Weltbund der linkskommunistischen Opposition » [L'alliance mondiale de l'Opposition communiste de gauche], dans *Fahne des Kommunismus, Zeitschrift der orthodoxen Marxisten-Leninisten* (Leninbund), Berlin, n° 1 et 2, 1930.

(28) D'après une communication orale (28 août 1977) et écrite (10 mars 1977) de Katia Landau de Balboa.

(29) *Id.*

(30) *Id.*

(31) Communication orale faite à l'auteur, Lyon, 14 octobre 1977.

(32) Il s'agit de l'Opposition de Wedding qui existe depuis 1925 et de l'« Opposition du Palatinat » dont les représentants les plus connus ont été exclus du K. P. D.

dans l'*Opposition de gauche unifiée du K. P. D. (bolcheviks-léninistes)* (33). Landau est élu à la direction nationale provisoire et travaille intensivement à l'organe central *Der Kommunist*. Quelques jours plus tard une conférence de l'Opposition de gauche internationale le nomme membre du *bureau international* (34) qui doit donner une nouvelle impulsion à la fusion idéologique et organisationnelle.

L'*Opposition de gauche unifiée du K. P. D.* gagne de l'influence auprès de la base du parti communiste (que l'accroissement du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, N. S. D. A. P., le parti nazi, alarme, mais que les fruits de la théorie du « social-fascisme », de l'orientation du syndicat « rouge », Revolutionäre Gewerkschaft Opposition (R. G. O.) désarment politiquement de plus en plus) ; dix délégués d'une conférence de la sous-section Berlin-Nord (Wedding) du K. P. D. signent en mai 1930 une résolution des bolcheviks-léninistes ; trente autres représentants protestent ouvertement contre la réaction de la direction du K. P. D. à cette déclaration — l'expulsion violente des délégués oppositionnels de la conférence par les organisateurs (35). L'influence trotskyste croît aussi dans la Ligue des libres penseurs, dans le *Secours rouge* et dans la *Fédération des industries du bâtiment* (36).

Les communistes officiels réagissent à ces développements non seulement par de nombreuses exclusions (37) et l'utilisation irréfléchie de la force brutale (38) mais aussi utilisent — comme nous le savons aujourd'hui (39) — de nombreux agents pour désagréger de l'intérieur l'Opposition de gauche internationale. L'un des plus célèbres — Roman Well alias Robert Soblen (40) — devient le plus important rival de

pour la plupart en 1927 ; puis, ultérieurement, de l'Opposition trotskyste dans le Leninbund (autour de Grylewicz) ainsi que du groupe saxon *Bolschewistische Einheit* qui avait rejoint le Leninbund en 1928/29 ; cf. Rüdiger ZIMMERMANN, *Der Leninbund. Linke Kommunisten in der Weimar Republik*, [le Leninbund. Communiste de gauche dans la République de Weimar], Düsseldorf, Droste Verlag, 1978.

(33) Cf. *Der Kommunist, Zeitschrift der Vereinigten Linken Opposition der K. P. D. (B. L.)*, n° 1, Berlin, mi-avril 1930. Cf. également, Wolfgang ALLES, *Zur Politik und Geschichte der deutschen Troztkisten ab 1930*, [sur la politique et l'histoire des trotskystes allemands depuis 1930], Université de Mannheim, 1978.

(34) Faisaient aussi partie du bureau international : A. Rosmer, M. Shachtman, A. Nin et Léon Sedov. Cf. Rüdiger ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 235.

(35) La résolution est reproduite dans *Der Kommunist*, n° 3 (fin mai 1930).

(36) Cf. *Der Kommunist*, n° 5 (début juillet 1930), n° 14 (fin décembre 30), n° 1 (mi-janvier 31), n° 3 (mars 31), n° 4 (mai 1931).

(37) Cf. *Der Kommunist*, n° 1 (mi-avril 30), n° 2 (début mai 30), n° 3 (fin mai 30), n° 4 (mi-juin 30), n° 8 (fin août 30), n° 9 (début septembre 30), n° 13 (mi-décembre 30), n° 1 (mi-janvier 31), n° 3 (mars 31), n° 4 (mai 31).

(38) Cf. *Der Kommunist*, n° 11 (début octobre 30), n° 12 (début novembre 30), n° 14 (fin décembre 30), n° 1 (mi-janvier 31), n° 3 (mars 31), n° 4 (mai 31).

(39) Cf. Georges VEREEKEN, *La Guépéou dans le mouvement trotskiste*, Paris, La Pensée universelle, 1975. International Committee of the Fourth International (édit.) : *How the G. P. U. murdered Trotsky* [comment le G. P. U. assassina Trotsky], Londres, 1976.

(40) Ruvin SOBOLEVICIUS (ou SOBOLEVITCH) (1901-1962), d'origine lituanienne, fit des études d'agronomie en Allemagne, puis un séjour d'un an en U. R. S. S. au

Landau (41). A une session de la direction nationale en juin 1930, Well polémique pour des raisons transparentes contre l'atmosphère de panique répandue prétendument par Landau (« Hitler devant la porte »), pronostique une « révolution froide » des nazis par une « fascisation de l'appareil d'Etat (42) » et s'imagine pouvoir constater un changement fondamental de la politique du K. P. D. ; en outre Well exige la cooptation à la direction nationale (43) de Frank-Gräf (44), dont l'activité au service du G. P. U. est prouvée par de nombreux indices (45). Une conférence nationale, en octobre 1930, confirme Landau dans sa fonction de représentant au bureau international, mais ne peut cependant réaliser une clarification politique (46). Depuis janvier 1931, Landau, appuyé sur la majorité de la direction berlinoise, impose une série de destitutions et d'exclusions par lesquelles (47) cependant la crise ne peut être réglée.

Trotsky, qui, entre-temps, a eu des déboires avec des partisans de Landau en Autriche, prend nettement parti pour Well (48) pour des raisons qui ne peuvent être discutées ici, et exige avec un soutien international majoritaire un référendum (49) tandis que Landau escompte une clarification d'une conférence internationale (50) incluant les bordiguistes. Après l'échec de plusieurs tentatives de conciliation et aussi de

cours duquel il dut rentrer dans les services secrets soviétiques, commence des études d'économie en 1927 à Leipzig où il adhère au K. P. D. En octobre 1928, il réunit des communistes oppositionnels dans le groupe *Bolschewistische Einheit* [Unité bolchevique] qui s'était rapproché de l'Opposition de gauche en 1929. Il devint en 1930, sous le nom de Roman Well, l'un des principaux dirigeants de l'Opposition de gauche unifiée allemande et poussait de toutes ses forces à la scission avec le groupe dirigé à Berlin par Landau. (N. D. L. R.)

(41) Cf. ARTHUR SPENCER, « A Strange Interlude. A footnote to the Soblen Case », [Un étrange intermède. Une note sur le cas Soblen], *Survey*, octobre 1963, p. 114 sq.

(42) Cf. *Bulletin international de l'Opposition communiste de gauche*, n° 7, Paris, mai 1931, p. 5 sq.

(43) *Idem.*, p. 7.

(44) Sur Frank-Gräf, cf. n. 5, p. 101.

(45) Cf. LÉON TROTSKY, « Ernste Lehren aus einer unernsten Sache » [Leçon sérieuse d'une affaire peu sérieuse] (28 janvier 1933), *Permanente Revolution, Zeitschrift der Linken Opposition der K. P. D. (Bolschewiki-Leninisten)*, n° 5 (première semaine de février 1933), ARTHUR SPENCER, « A Strange Interlude », *loc. cit.*, p. 113 sq.

(46) Cf. *Der Kommunist*, n° 12 (début nov. 30).

(47) Cf. *Mitteilungsblatt der Reichsleitung der Linken Opposition der K. P. D. (Bolschewiki-Leninisten)* [Bulletin d'information de la direction nationale de l'Opposition de gauche du K. P. D.-B. L.], n° 1 (juin 1931). *Der Kommunist* n° 3, (mars 1931).

(48) Cf. LÉON TROTSKY, « La crise de l'Opposition de gauche allemande. Lettre à toutes les sections de la gauche internationale » (17 février 1931), *Internationales Bulletin der Kommunistischen Links-Opposition* [Bulletin international de l'Opposition communiste de gauche], n° 6 (avril 1931).

(49) Le *Mitteilungsblatt...*, *op. cit.*, contient de nombreuses déclarations d'approbation des sections membres.

(50) Cf. G. VEREEKEN, *op. cit.*

la mission de Pierre Frank (51) à Berlin (52), la section allemande de l'O. G. I. se divise le 31 mai 1931.

La partie de l'Opposition de gauche allemande conduite par Landau qui publie toujours l'organe central *Der Kommunist*, cherche de nouveaux liens internationaux : en avril 1932, le *Groupe de travail international des groupes oppositionnels de gauche dans le Komintern* (53) se constitue à Berlin avec des sections, voire des organisations amies, en Allemagne, Autriche, France, Hongrie, Grèce, aux U. S. A., en Belgique et en Italie (54). L'élément qui fait le lien de cette organisation concurrente à l'O. G. I. est moins, au début, les divergences politiques avec les positions de Trotsky que ses méthodes d'organisation, jugées bureaucratiques.

Bien que l'Opposition de gauche du K. P. D. (b.-l.), dont les plus importants théoriciens et organisateurs sont, à côté de Kurt Landau, Hans Schwalbach et Alexander (« Sascha ») Müller (55), n'augmente pas plus sa base numérique dans la phase décisive de la République de Weimar que la section officielle de l'O. G. I. (56) — elle ne devrait pas avoir dépassé les trois cents adhérents — elle ne se contente cependant pas de produire des analyses théoriques et d'agir sur un plan pur de propagande, mais elle intervient activement — à la mesure de ses modestes forces — dans les luttes de classe du prolétariat allemand. De nombreuses tentatives de conclure avec des organisations communistes et social-démocrates (57) des accords pratiques de front unique, tactique de défense contre le flot

(51) Pierre FRANK (né en 1905), au P. C. en 1924, l'un des dirigeants de la fédération C. G. T. U. des produits chimiques, s'était rallié à l'Opposition de gauche dès 1927. Signataire du manifeste de *La Vérité* en 1929, il avait été en 1930 l'un des dirigeants de « l'aile marxiste » qui avait pris la direction de la section française et était rentré au S. I. en mai. (N. D. L. R.)

(52) Le *Mitteilungsblatt...*, *op. cit.*, n° 2, juillet 1932, contient le rapport exact de Pierre Frank sur ses tentatives d'intervention.

(53) *Der Kommunist*, 3^e année, n° 17, avril-mai 1932.

(54) Il s'agit des groupes suivants :

- Allemagne : Linke Opposition der K. P. D. (Bolschewiki-Leninisten).
- Autriche : Kommunistische Linksopposition (Groupe *Der neue Mahnruf*).
- France : Gauche communiste.
- Grèce : Groupe Spartakos.
- Hongrie : Emigrants de l'opposition du parti communiste de Hongrie en Autriche et aux Etats-Unis.
- U. S. A. : Groupe Weisbord.
- Belgique : Ligue des communistes internationalistes.
- Italie : bordiguistes (pas d'adhésion formelle).

(55) Il existe en particulier toute une correspondance entre Trotsky et Alexander Müller dans les archives de Harvard. (N. D. L. R.)

(56) Celle-ci publie le journal *Die Permanente Revolution* (jusqu'en février 1933).

(57) Cf. *Der Kommunist*, 3^e année, n° 1 (fin janvier-début février 1932), n° 11 (juillet 1932), n° 16 (octobre 1932), n° 17 (décembre 1932), 4^e année, n° 4 (février 1933).

fasciste montant, en témoignent, de même que sa participation à la grève des transports berlinois au début de novembre 1932 (58).

Lorsqu'en février 1933 commence la longue nuit du fascisme en Allemagne, elle surmonte mieux les premiers coups destructeurs que les pesants appareils bureaucratiques, partis de masse des travailleurs allemands paralysés dans leur force d'action. Une conférence illégale, tenue en mars 1933, décide la mise sur pied d'un centre oppositionnel dans le K.P.D. et la sortie d'un bi-mensuel qui porte le nom de *Der Funke* [l'Étincelle] (59).

Cet organe se diffuse non seulement dans les cercles trotskystes et du S.A.P. mais se fraie aussi un chemin risqué jusqu'aux membres du K.P.D. (60). On peut déjà compter comme un succès de ce travail la sortie d'un journal pour la jeunesse, au printemps 1933, en collaboration avec des permanents oppositionnels de l'organisation de jeunesse communiste (61). En été 1933, la première victime de la fureur des S.A. tombe (62). La consolidation réussie de la structure organisationnelle intérieure, en dépit des conditions incroyablement difficiles, et les discussions avec d'autres groupements de gauche (particulièrement avec le S.A.P.) (63) sont brutalement interrompues lorsque la Gestapo réussit, au printemps 1934, à infiltrer l'organisation et à la détruire presque complètement. En l'espace de quelques semaines plus de cent militants et sympathisants sont arrêtés (64), les permanents les plus importants sont inculpés fin juillet 1934 (65).

(58) Cf. *Der Kommunist*, 3^e année, n° 18 (décembre 1932). Ces grèves se déroulent sous la direction du R.G.O., syndicat contrôlé par le K.P.D. et du N.S.B.O., National Sozialistische Betriebs-Organisation, le syndicat nazi. (N.D.L.R.)

(59) Cf. *Der Funke. Organ des Linken Flügels der K.P.D. (Marxisten-Internationalisten)*. [L'Étincelle, organe de l'aile gauche du K.P.D., (marxistes-internationalistes)], n° 1, Paris-Vienne-Prague, mai 1933.

(60) E. Wollenberg rapporte que les méthodes staliniennes de dénonciation à la Gestapo faisaient depuis 1933/34 partie du répertoire de la politique du K.P.D. : « A Berlin, à Breslau et dans d'autres villes, ils fabriquent des "circulaires" dans lesquelles on mettait en garde contre le travail de noyautage de trotskystes, d'anciens communistes ou de socialistes anti-staliniens nommément cités, avec indication précise de leurs logements, de leurs cachettes illégales, de leur activité politique. Ces "circulaires" tombaient alors selon l'objectif recherché dans les mains de la Gestapo. De cette façon l'appareil inspiré par Ulbricht, aidé de la Gestapo, liquida une série de groupes antifascistes qui étaient en opposition à la centrale du K.P.D. » Cf. ERICH WOLLENBERG, « Der Apparat — Stalins fünfte Kolonne » [l'appareil, la cinquième colonne de Staline], *Ost-Probleme*, 3^e année, n° 19, 12 mai 1951, p. 578.

(61) Cf. J. KAMPFER, « Klassenkampf unter dem Hakenkreuz », [Lutte de classes sous la croix gammée], *Der Funke*, n° 9, Paris (septembre 1933).

(62) Cf. *Der Funke*, n° 8, Paris (octobre 33).

(63) En particulier sur la question du travail syndical. Cf. *Der Funke*, n° 6, Paris (septembre 33).

(64) Cf. *Der Funke*, 2^e année, n° 4, Paris, juillet 34 (multigraphié).

(65) Acte d'accusation du procureur général auprès du tribunal de Berlin du 28 juillet 1934 contre H. Jacobi et autres, en raison d'activité illégale, dans *Archiv des Instituts für Zeitgeschichte* [Archives de l'Institut d'histoire contemporaine], Munich, F. 2A2.

La rupture des relations internationales, la nécessité d'une possibilité légale de publication et les exigences d'un réseau de communications si possible continuel entre les cadres dispersés prouvent la nécessité de l'installation d'une représentation à l'étranger. Aussi Kurt Landau quitte-t-il l'Allemagne (66) dès mars 1933 avec sa femme Katia (en fait Julia) et trouve dans l'émigration parisienne un nouveau champ d'activité politique. En juin 1933, l'ancien secrétaire à l'organisation, Hans Schwalbach le suit (67).

En plus du maintien des liens avec les militants allemands, Landau, comme mentor des *marxistes-internationalistes*, — c'est le nom de la fraction internationale depuis mars 1933 —, est avant tout confronté, depuis cette scission politique, à deux problèmes importants : il y a d'abord le bilan à tirer de la défaillance historique de l'I.C. et sa portée, des questions qui y sont rattachées comme la réorientation organisationnelle et politique du mouvement ouvrier international pour aboutir à une clarification (68) ; tout aussi important est pour lui de contribuer à l'unification des groupes oppositionnels de gauche français en 1933/34 et de rassembler autour de la représentation à l'étranger (Auslandsvertretung, A. V.) un noyau de camarades français sympathisants qui puisse agir comme point de cristallisation programmatique de ces tendances d'organisation. Ce deuxième aspect ne peut être examiné ici — même si on peut le reconstituer par les documents avec une relative précision (69) — parce que nous serions obligés de recourir à l'histoire des tendances trotskystes, bordiguistes et syndicalistes en France aussi bien que des courants d'opposition interne au P.C.F., ce qui ferait éclater l'espace limité offert par cette esquisse succincte.

Au vu du « 4 août 1914 (70) » du K.P.D., Trotsky veut avancer vers la construction d'un nouveau parti de classe illégal du prolétariat allemand — une conception qu'il formule pour la première fois le 12 mars 1933 (71) non sans se heurter à une violente résistance de ses adhérents

(66) D'après une communication orale de Katia Landau de Balboa faite à l'auteur (Cuernavaca, 28 août 1977).

(67) D'après une communication orale faite à l'auteur. (Francfort, 16 septembre 77).

(68) Cf. lettre de Landau à l'Opposition communiste de gauche du 15^e rayon, Paris, 26 mars 1933.

(69) A cet endroit, je voudrais exprimer mes remerciements à un ancien collaborateur de Landau qui veut rester anonyme. En mettant aimablement à ma disposition ses archives privées, il m'a permis d'exploiter de nombreux écrits non publiés de Landau des années 1933 à 1937.

(70) Trotsky comparait ainsi la capitulation sans combat du K.P.D. devant le fascisme à l'abandon de l'internationalisme par le S.P.D. en 1914 (crédits de guerre). Cf. LÉON TROTSKY, *Œuvres 1, mars-juillet 1933*, Paris, E.D.I., 1978, p. 56, 113, 197.

(71) Cf. LÉON TROTSKY, « Die Tragödie des deutschen Proletariats » (14 mars 1933), *Unser Wort*, bi-mensuel de la section allemande de l'Opposition de gauche internationale, 1^{re} année, n° 2, début avril 1933. Cf. aussi, LÉON TROTSKY, « Il faut un nouveau parti en Allemagne », 12 mars 1933, *Œuvres 1, op. cit.*, p. 55.

en Allemagne (72) ; le « témoignage irréfutable que ce qui s'est décidé en Allemagne, c'est le sort non seulement du K. P. D., mais aussi celui de l'I. C. dans son ensemble (73) » l'engage finalement à abandonner en bloc le cours suivi jusque-là (juillet 1933) d'une réforme du Komintern (74). Si Landau se considérait jusqu'à ce moment comme lié au trotskysme en tant que « courant intellectuel vivant dans le communisme (75) » — en dépit de la rupture organisationnelle et des divergences politiques grandissantes — l'estimation de Trotsky, selon laquelle le K. P. D. aurait épuisé définitivement son rôle révolutionnaire par sa capitulation sans combat devant le fascisme allemand, a pour conséquence de trancher irrévocablement le cordon ombilical.

En opposition à cela, Landau développe la conception d'un « nouveau Zimmerwald » auquel il cherche à gagner particulièrement Rosmer, le « Liebknecht français » et il explique à ce sujet pour la première fois ses positions le 26 mars 1933 :

« Le processus de décomposition du Komintern, qui est entré dans son dernier stade décisif avec la catastrophe allemande, exige impérativement que tous les communistes qui se reconnaissent dans les principes des quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale communiste (76) constituent une Ligue solide à l'intérieur du Komintern et, dans chaque pays, un centre communiste organisé et capable de gagner une partie décisive du prolétariat pour la reconstruction des partis communistes dans le combat pour la renaissance du Komintern. Nous, militants de gauche, devons former dans une telle organisation l'aile gauche qui par son travail gagne toute l'organisation à nos principes. Ou bien cette organisation communiste détruira la bureaucratie centriste et réorganisera les partis communistes ou bien elle deviendra le fondement d'un parti communiste authentique et nouveau (77). »

Cette définition programmatique des tâches à réaliser est aussi le leitmotiv de l'édition légale du journal *Der Funke*, organe des marxistes internationalistes, qui paraît à Paris depuis mai 1933 (imprimé à Vienne) et qui est rédigé pour une grande part par Landau lui-même (78). Ces

(72) Cf. *Der Funke*, n° 1, Paris, Vienne, Prague (mai 33).

(73) LÉON TROTSKY, « Il faut construire de nouveau des partis communistes et une nouvelle internationale », 15 juillet 1933, *Œuvres 1*, op. cit., p. 251.

(74) *Idem*, p. 258 sq.

(75) W. BERTRAM (KURT LANDAU), *Von Brüssel nach Barcelona*, manuscrit non publié, Barcelone [1937], p. 4.

(76) La référence de Landau aux quatre premiers congrès de l'I. C. contraste étonnamment avec ses prises de position antérieures, d'autant plus qu'il a repris cet élément de la « tradition » trotskyste juste au moment (1933) où il rompait avec le trotskysme.

(77) Landau à l'Opposition communiste de gauche (15^e rayon), Paris, 26 mars 1933.

(78) Landau a publié de nombreux articles sous les pseudonymes de Wolf BERTRAM et SPECTATOR.

possibilités techniques de publication sont anéanties d'un seul coup lorsque le fascisme s'empare aussi avec succès du pouvoir en Autriche ; la mise hors-la-loi des partisans autrichiens de Landau en février 1934 (*Neuer Mahnruf*) jointe à l'effondrement simultané du groupe allemand provoque une limitation drastique du rayon d'action de l'A. V. dirigée depuis Paris par Landau (79). Certes, celle-ci ne demeure en aucune façon inactive (80) dans les deux années consécutives, mais ses possibilités matérielles et politiques sont pour l'essentiel limitées à un travail de cercle (81). Landau intensifie, il est vrai, ses contacts avec le groupe oppositionnel *Que Faire ?*, créé à la fin de 1934, autour d'André Ferrat, G. Kagan, P. Rimbert et d'autres (82) ; il devient rédacteur de l'organe théorique du même nom et essaie — finalement sans succès — de le gagner à ses conceptions stratégiques (83).

Un enchaînement d'événements politiques devient le catalyseur extérieur de la rupture partielle de cette existence de groupuscule : en 1936, Staline met en route la liquidation physique massive et systématique de ses adversaires depuis longtemps rendus politiquement impuissants et de tous ses ennemis potentiels futurs au moyen d'un gigantesque appareil répressif ; toute la vieille garde du bolchevisme devient la cible non plus d'attaques politiques, mais des coups de revolver du G. P. U. Depuis les caves de la Lubianka jusqu'aux déserts de glace les plus reculés de Sibérie, les pelotons d'exécution de la police politique ne connaissent plus de repos.

Lorsque, le 24 août 1936, le premier grand procès à spectacle de Moscou trouva une fin sans gloire dans les condamnations à mort pour tous les accusés, Landau est alarmé au plus haut point ; la défense des leaders bolcheviques maintenant qualifiés de « rebut », de « chacals »,

(79) Une conséquence en fut, par exemple, que *Der Funke* dut cesser de paraître. Le dernier numéro (multigraphié) parut en juillet 1934.

(80) En 1935/36, un *Internationales Bulletin* (édité par l'A. V.) parut à Paris. A la même époque parurent aussi quelques numéros des *Marx-Lenin-Blätter. Diskussionsmaterial der Linksoppositionellen in der Komintern* [Feuilles Marx-Lénine. Matériel de discussion des oppositionnels de gauche dans le Komintern] — écrits également, pour une grande part, par Landau lui-même.

(81) Cf. *Der Funke*, n° 1/2, janvier-février 1937.

(82) André MOREL, dit FERRAT (né en 1902), membre du B. P. du P. C. après 1927 et rédacteur en chef de *L'Humanité* jusqu'en février 1934, Georges KAGAN, de la section agit-prop, qui signait Pierre LENOIR, étaient membre de l'appareil du P. C. Les autres venaient de l'Opposition de gauche comme Pietro TORIELLI, dit Pierre RIMBERT (né en 1910), qui, exclu du P. C. en 1932, avait milité dans la Ligue communiste jusqu'en 1933. (N. D. L. R.)

(83) Cf. par exemple : Wolf BERTRAM : *Fraction ou organisation indépendante ? La question du nouveau parti est-elle une question tactique ou de principe ?* Manuscrit non publié, Paris, 1935. Du même : « Wo steht und wohin steuert die UdSSR ? » [Où est et où va l'U. R. S. S. ?], *Der Funke*, n° 1/2, janvier-février 1937.

de « hyènes », de « chiens enragés (84) », ne signifie pas seulement pour lui un devoir évident de l'internationalisme prolétarien — surtout et malgré le flot euphorique du Front populaire en France dont les compagnons de route ferment les yeux pour la plupart généreusement sur ces meurtres massifs —, mais aussi un désir « personnel » d'une grande importance : un des exécutés, Valentin Olberg, était membre du groupe Landau à Berlin en 1930-1931 (85).

Dans l'émigration parisienne, c'est Landau qui prend tout de suite l'initiative d'une large campagne politique de solidarité au profit des victimes de Staline et adresse une proposition d'unité d'action, le 30 août 1936, à Heinrich Brandler (86) ; ce dernier repousse carrément une telle demande (87) ; le K. P. O. défend le procès Zinoviev comme « un acte de défense justifié contre un complot contre-révolutionnaire (88) » et confirme ainsi cyniquement les éléments essentiels de la critique que Trotsky lui adresse (89) ; le S. A. P., entré dans un cours droitier rampant depuis 1933 (90), prépare entre-temps, dans le « cercle Lutétia (91) », le Front populaire allemand et fait preuve également d'un total désintérêt envers les propositions de Landau. Mais il doit cependant se défendre d'une opposition de gauche dans ses propres rangs qui gagne en influence

(84) Ces monstruosité verbales et d'autres semblables ne manquent dans aucune des publications russes ou de l'I. C. de ces années-là. Voir par exemple : *Le procès du centre terroriste trotskyste-zinoviéviste*, édité par le Commissariat du peuple pour la justice de l'U. R. S. S., Moscou 1936.

(85) Cf. *Not Guilty. Report of the Commission of Inquiry into the Charges made against Leon Trotsky in the Moscow Trials*. [Rapport de la commission d'enquête sur les charges portées contre Léon Trotsky dans les procès de Moscou]. New York, 1972, p. 97 à 115. Valentin P. OLBERG (1909-1936), Letton d'origine, avait appartenu en Allemagne à l'Opposition de gauche jusqu'en 1931, où il s'était rallié au groupe de Landau. Lors du procès des seize en août 1936 à Moscou, il avait complaisamment « avoué » et Trotsky le considérait comme l'un des provocateurs destinés à accrédi-ter par des aveux publics la thèse de l'accusation. (N. D. L. R.)

(86) Lettre de Landau à Heinrich Brandler, La Ciotat, 30 août 1936, Archives IFZ, F 212.

(87) La réponse négative de Brandler n'a pas été conservée ; d'après Katia Landau, il écrivit qu'il ne voulait rien avoir à faire avec des « traîtres-trotskyistes » (Communication orale, 10 septembre 1977). Cf. aussi *Der Funke*, n° 1/2 janvier-février 1937.

(88) *Der Internationale Klassenkampf*, [la lutte de classe internationale] édité par l'I. V. K. O., n° 4, 1936 (l'Internationale Vereinigung der Kommunistischen Opposition représentait le courant brandlérien international, l'opposition de droite. N. D. L. R.)

(89) Le K. P. O. critiquait, certes, le cours ultra-gauche de l'I. C. dans la « troisième période » (1929-1934), mais en excluant de cette critique le cours parallèle suivi en Union soviétique.

(90) Cf. Hanno DRECHSLER, *Die Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands* (S. A. P. D.), Meisenheim/Glan, 1965.

(91) Cf. Ursula LANGKAU-ALEX, *Volksfront für Deutschland?* [Front populaire pour l'Allemagne ?], tome 1 : *Vorgeschichte und Gründung des Ausschusses zur Vorbereitung einer deutschen Volksfront* » 1933-1936 [Préhistoire et fondation du « comité pour la préparation d'un Front populaire allemand », 1933-1936], Frankfurt 1977, p. 138 sq.

et qui s'émancipe organisationnellement au début de 1937 (92). Seuls les trotskystes et le groupe ultragauche *Internationale* (autour de Maslow (93)) y prennent finalement part (94). On organise quelques séances de discussion communes qui sont consacrées aux procès et aux perspectives de la révolution russe (95) ; des propositions ultérieures de Landau (entre autres la constitution d'une association commune d'éducation ouvrière comme centre d'action contre le travail d'éducation « libéral » du Front populaire ; une brochure commune sur le procès de Moscou — dans ce but Landau prend contact avec le groupe tchèque autour de Kalandra (96)) échouent à cause d'incompatibilité idéologique ou d'intérêts sectaires d'organisations. Tandis que les trotskystes veulent avant tout recruter des membres pour leur propre organisation, les partisans de Maslow lient leur critique du stalinisme à des exigences « sectaires » résultant de leur refus de la défense de l'U. R. S. S. en tant que système de « capitalisme d'Etat (97) ». Globalement considérée, cette campagne n'a produit aucun résultat positif concret.

Le deuxième événement qui touche le mouvement ouvrier international sur une base incomparablement plus grande et soumet tous les problèmes de théorie et de pratique révolutionnaires à un examen impitoyable est l'éclatement de la guerre civile espagnole (juillet 1936), qui, dès le début, est indissociable d'une révolution sociale de grande profondeur et ampleur. Celle-ci rejette dans l'ombre tous les soulèvements révolutionnaires précédents depuis le reflux de la première vague (de 1921 à 1923) et, par bien des aspects, dépasse également la révolution de 1917. Ce fait est confirmé par des auteurs politiques aussi différents que Léon

(92) Hanno DRECHSLER, *Die Sozialistische...*, op. cit., p. 349.

(93) Isaac TCHÉREMINSKI, dit Arkadi MASLOW (1893-1941) avait été l'un des animateurs de la gauche du K. P. D. contre Brandler et les dirigeants du parti avec Ruth Fischer. Lié à Zinoviev il avait été exclu du K. P. D. en 1928 avec elle et avait émigré à Paris, toujours avec elle, en janvier 1933. Il avait rencontré Trotsky à Paris en janvier 1934 et travaillé avec le S. I. de la L. C. I. depuis la mi-1934. Il avait créé en septembre 1935 avec Ruth Fischer le groupe *Die Internationale*. (N. D. L. R.)

(94) Lettre de Landau (le destinataire est manifestement un membre danois des Marxistes-Internationistes), Paris, 28 septembre 1936.

(95) *Internationales Bulletin*, édité par l'A. V. de la gauche allemande, Paris, fin octobre 1936.

(96) Lettre de Landau à Zaviš Kalandra, Paris, 19 octobre 1936. Zaviš KALANDRA (1902-1950), militant du parti communiste tchèque depuis 1923, membre de sa direction, prit publiquement position contre les procès de Moscou dès août 1936, et rompit avec ce parti à cette date. (N. D. L. R.)

(97) ANDREA, « Notwendige Zusammenfassung aller revolutionären Kräfte gegen Reformismus und Stalinismus und der Versuch unserer Zusammenarbeit mit der Maslow-Gruppe und Trotzkyisten » [Regroupement nécessaire de toutes les forces révolutionnaires contre le réformisme et le stalinisme et tentative de notre coopération avec le groupe Maslow et les trotskystes], *Der Funke*, n° 1/2, janvier-février 1937.

Trotsky (98), Andrés Nin (99), et Augustin Souchy (100), pour n'en nommer que quelques-uns qui se sont penchés attentivement sur cette problématique.

De tous les coins du monde affluent en Espagne, depuis l'été 1936, des révolutionnaires lassés d'une activité politique illégale dans leur propre patrie ou des expériences amères d'une existence de groupuscule souvent épuisante dans les centres d'émigration. Landau, bien que marqué physiquement par les difficultés de la vie d'émigrant (101), et sa femme Katia n'ont plus une minute de repos. Chaque jour ils suivent les nouvelles du théâtre d'opérations : les manchettes annoncent l'assiègement proche de Madrid par les troupes fascistes. L'inactivité forcée les torture. Après quelques tentatives par l'intermédiaire de Fosco (pseudonyme de Nicola di Bartolomeo — un trotskyste italien qui a d'étroites relations avec le P.O.U.M. (102)) et de Mika Etchebehere (la femme du permanent argentin du P.O.U.M., Hipólito Etchebehere qui collabore politiquement depuis 1931 avec Landau (103)) ils réussissent à prendre contact avec Andrés Nin et Juan Andrade (104), du comité exécutif du P.O.U.M. Au début de novembre 1936, Landau et sa femme Katia arrivent à Barcelone qui demeure, en dépit du lent reflux de la révolution, le foyer

(98) Cf. Léon TROTSKY : « Leçons d'Espagne, dernier avertissement » (17 décembre 1937), in *La Révolution espagnole*, Paris, Ed. Minuit, 1975, p. 471-501.

(99) « Discours du camarade Andrés Nin à Valence le 1^{er} septembre », in *Informationen des P.O.U.M.* (édition allemande), n° 2, Barcelone (1936). Andrés NIN PEREZ (1892-1937), ancien dirigeant de la C.N.T. puis du P.C.E., longtemps secrétaire de l'I.S.R., membre de l'Opposition de gauche russe en 1923 et de sa commission internationale. Revenu en Espagne après son expulsion d'U.R.S.S. il devint secrétaire général de la Izquierda comunista de España, puis l'un des créateurs du P.O.U.M. en 1935. (N.D.L.R.)

(100) Augustin SOUCHY (né en 1902 en Allemagne), militant anarchiste à la fin de la première guerre mondiale avait représenté l'aile syndicaliste révolutionnaire au II^e congrès de l'I.C. Rédacteur en chef du journal anarcho-syndicaliste *Der Syndikalist* de 1922 à 1927, il quitta l'Allemagne pour la France en 1933. (N.D.L.R.)

(101) MIKA ETCHEBEHÈRE, *Ma guerre d'Espagne à moi*. Paris, Denoël/Les Lettres nouvelles, 1976, p. 129 et 133.

(102) FOSCO, « Mon rôle à Barcelone en août et septembre 1936 », in *La Révolution espagnole*, ed. par P. BROUÉ, *op. cit.*, p. 624. FOSCO était le pseudonyme de Nicola DI BARTOLOMEO (1901-1946), exclu du P.C.I. à propos de la question chinoise ; bordiguiste en 1928, il rallia la Nouvelle opposition (N.O.I.) des « trois » puis anima le groupe *Nostra Parola*. Il venait d'être libéré de prison en juillet 1936. (N.D.L.R.)

(103) D'après une communication écrite de P. Broué, Grenoble, 23 janvier 1978. MIKA ETCHEBEHÈRE était la femme d'Hipólito ETCHEBEHÈRE militant exclu du P.C. argentin en 1925. Il séjourna en Espagne en 1930-31, en France en 1932, en Allemagne en 1933, collabora au journal *Masses* sous le nom de Juan Rústico. Lié à K. Landau il participa au groupe *Que faire ?* Dès juillet 1936 il gagna Madrid, fut le chef militaire de la colonne motorisée du P.O.U.M. de Madrid et fut tué le 18 août 1936. (N.D.L.R.)

(104) JUAN ANDRADE RODRIGUEZ (né en 1897), co-fondateur du parti communiste espagnol avait été exclu de ce dernier en 1927. Co-fondateur et dirigeant de l'Opposition de gauche, puis de la Izquierda comunista et enfin du P.O.U.M., il devait être arrêté en 1937 mais put s'évader en 1939. (N.D.L.R.)

de radicalisation des travailleurs catalans, voire espagnols (105) ; avec cette émigration, c'est aussi la représentation à l'étranger des marxistes-internationalistes qui change de place (106). Le P.O.U.M. charge Landau d'agir comme coordinateur des journalistes étrangers, des écrivains et des miliciens ordinaires. Il a son propre bureau avec quelques collaborateurs, travaille comme instructeur politique et organise des affaires aussi « banales » que le coucher et le souper (107). Le plus important point de rencontre des nombreux partisans étrangers du P.O.U.M. est l'hôtel Falcon réquisitionné par le P.O.U.M.

« Il y bourdonnait un essaim de journalistes, de politiciens, d'émigrants du monde entier, quelques groupes oppositionnels socialistes et communistes s'y donnaient rendez-vous. Le S.A.P., représenté par Max Diamant et Willy Brandt (108), des permanents du K.P.O. — tendance Brandler, des communistes de conseil de Hollande, des trotskystes d'Amérique, de France, d'Angleterre, d'Amérique du Sud, des maximalistes italiens, des anarcho-syndicalistes allemands, le Bund juif, ils étaient tous là. En tant que tels, les maximalistes italiens et le S.A.P. constituaient leurs propres unités militaires qui s'intégrèrent à la milice du P.O.U.M. Beaucoup de ces émigrés avaient été soldats pendant la première guerre mondiale, possédaient une expérience militaire, brûlaient de soutenir politiquement et militairement la révolution espagnole. Les dirigeants du P.O.U.M. n'avaient ni le temps ni l'envie de prendre part aux discussions et aux intrigues fractionnelles de ces groupes. Aussi nommèrent-ils l'Autrichien Kurt Landau, le dirigeant du groupe *Funke* comme coordinateur et conseiller qui devait rassembler les forces utilisables de ces volontaires et les organiser, ainsi que des relations internationales (109). »

Landau attend de l'élan de la révolution espagnole un fanal pour la classe ouvrière européenne dont il estimait la réorientation nécessaire depuis 1933 et qu'il voit maintenant pratiquement réalisable par l'intermédiaire du P.O.U.M. Cette fonction du P.O.U.M., axe d'un « nouveau Zimmerwald » devra se concrétiser lors d'une conférence internationale à Barcelone (110), qu'il prépare avec compétence en collaboration avec

(105) George Orwell en fait une description très vivante dans *Catalogne libre. Rapport sur la guerre civile espagnole*, Zurich, 1975, p. 8.

(106) Cf. *Spanisches Informations Bulletin*, édité par l'A.V. des gauches allemandes en Espagne, Barcelone (mi-novembre 1936).

(107) Christine Kanzler, Werner Wögerbauer à l'auteur, Paris, 9 janvier 1978, d'après les communications de Paul et Clara Thalmann.

(108) Max DIAMANT (né en 1908), l'un des dirigeants du S.A.P. et Herbert FRAHM dit Willy BRANDT (né en 1913), de ses jeunesse (S.A.J.) se succédèrent à la délégation du S.A.P. en Espagne. (N.D.L.R.)

(109) Paul THALMANN, *Wo die Freiheit stirbt. Stationen eines politischen Kampfes* [Là où meurt la liberté. Stations d'un combat politique], Olten, 1974, p. 137.

(110) W. BERTRAM, *Von Brüssels nach Barcelona, op. cit. La crise du mouvement ouvrier international et les tâches de la conférence internationale de Barcelone*,

le secrétariat international du P. O. U. M. Pour éviter une dilution des objectifs révolutionnaires du « bloc de combat international » envisagé, il rédige des bases programmatiques dont l'acceptation lui paraît le critère minimum pour la mise à jour et l'activité pratique de ce centre d'action :

1. Refus principal du Front populaire, combat contre le fascisme en tant que lutte de classe prolétarienne pour le socialisme et la dictature prolétarienne, soutien actif de notre révolution socialiste contre ses ennemis extérieurs ouverts (fascistes) et cachés (non-interventionnistes) et contre la contre-révolution démocratique du stalinisme et du réformisme.

2. Combat révolutionnaire contre la guerre. Rejet de tout support d'Etats impérialistes en guerre, lutte intransigeante contre l'Union sacrée réformiste et stalinienne en préparation dans les Etats vainqueurs de Versailles.

3. Reconnaissance du caractère de classe prolétarien de l'Union soviétique et donc du devoir du prolétariat international de défendre l'U. R. S. S. en guerre par tous les moyens de la lutte des classes. Combat contre la réaction intérieure dans la dictature prolétarienne en U. R. S. S., combat contre le stalinisme et pour l'égalité des droits politiques de tous les partisans politiques du pouvoir des soviets (111).

Cette espérance de voir le développement révolutionnaire en Espagne donner une impulsion profonde à la réorientation du mouvement ouvrier dans l'arène internationale recevra une expression intense dans de nombreux articles, lettres, discussions (112) et, ce qui vaut la peine d'être mentionné ici, dans un discours radiodiffusé sur les ondes de Radio-P. O. U. M. (Barcelone) pour le troisième anniversaire de l'insurrection autrichienne de février :

« ... Aujourd'hui nous vous parlons depuis la Barcelone révolutionnaire et prolétarienne, depuis les stations de radio dont le prolétariat s'est emparé en ces journées de juillet où le prolétariat espagnol a achevé ce que nous, camarades autrichiens, avions commencé en février 1934. C'est une droite ligne qui va du février autrichien de 1934 au juillet révolutionnaire espagnol. Le chemin que nous avons montré en Autriche, ce sont les mineurs des Asturies qui, quelques mois plus tard, en octobre 1934, l'ont emprunté. Mais la révolution asturienne d'octobre était le prologue grandiose de la

manuscrit non publié (1937). Du même : « De Bruxelles à Barcelone », le texte diffère de la version allemande, *Juillet*, juin 1937, p. 59 sq. Citons encore J. GORKIN : « La conférence internationale de Barcelone » in *Die Spanische Revolution, organ der Arbeiterpartei für marxistische Einheit* (P. O. U. M.), n° 6, Barcelone, début mai 1937.

(111) Kurt LANDAU, *La crise dans le mouvement ouvrier international...*, op. cit., p. 6.

(112) Cf. par exemple : « Für den Sieg der spanischen Revolution! Für ein "neues Zimmerwald" » [Pour la victoire de la révolution espagnole! Pour un nouveau Zimmerwald], *Der Funke*, n° 5-6 (mai-juin 1937).

victoire révolutionnaire de juillet 1936. Dans quelques semaines, nous tiendrons, tous les groupes et partis révolutionnaires, une conférence internationale à Barcelone et nous espérons que des délégués viendront également des rangs des prolétariens révolutionnaires d'Autriche. La vérité s'affirmera plus forte que le pouvoir des appareils. Plus forte que le flot trouble de la calomnie, la force invincible de notre révolution socialiste s'affirmera (113)... »

Membre du bureau de Londres, tendance internationale oscillant entre la social-démocratie, le communisme « officiel » et le trotskysme, le P. O. U. M. entretient des contacts étroits avec le S. A. P. qui envoie Max Diamant et Willy Brandt comme représentants et aussi comme dirigeants de la section allemande du P. O. U. M., à Barcelone. Ils soutiennent cette aile du P. O. U. M. qui ne refuse pas la ligne du Front populaire, même après les expériences de l'entrée au gouvernement de Nin à la Généralité catalane, et cherche à échapper aux violentes attaques antitrotskystes des staliniens catalans (P. S. U. C.) et espagnols (P. C. E.), attisées par les « conseillers » soviétiques (114). Les représentants espagnols du S. A. P. entrent ainsi en conflit avec la majorité du P. O. U. M. et leurs propres membres oppositionnels dont les représentants les plus importants — après leur exclusion du S. A. P. — entrent en contact avec Landau qui se trouve également en opposition véhémente contre Brandt et Diamant (115).

Landau est mêlé à de violentes polémiques au sujet de la militarisation et de la dissolution de facto des milices et de leur remplacement par « l'armée populaire ». Contrairement à Brandt, il repousse sans réserve la conception qui a la faveur du P. C., celle d'une armée populaire (116). Landau ne partage pas non plus l'optimisme de Brandt (117) concernant les perspectives de la révolution espagnole provenant de son estimation positive de la politique du Front populaire : l'écrasement sanglant de l'insurrection prolétarienne à Barcelone (mai 1937) — une dernière tentative désespérée de renverser les progrès rapides de la destruction des conquêtes révolutionnaires depuis le tournant de 1936/37 et de raviver la tradition de juillet 1936 — écrasement perpétré par les efforts communs du P. S. U. C., de l'organisation de jeunesse communiste de l'Esquerra catalunya (le parti de gouvernement bourgeois en Catalogne)

(113) Pour le 3^e anniversaire des journées de février en Autriche. Projet de discours du camarade Wolf Bertram à prononcer à Radio P. O. U. M. le 12 février 1937, à 8 h 45 (heure locale), p. 1, 3.

(114) Cf. Pierre BROUÉ et Émile TÉMIME, *Révolution et guerre d'Espagne*, Paris, Éd. Minuit, 1961, p. 232, 242-244 notamment.

(115) Ici il faut mentionner particulièrement Peter Blachstein qui agissait en tant que représentant en Espagne du groupe *Neuer Weg*.

(116) Cf. *Politischer Informationsbrief*, n° 1, édité par l'A. V. de la gauche allemande, groupe *Der Funke*, Barcelone, 1^{er} mars 1937. Un point de vue opposé est défendu par Willy BRANDT in : *Ein Jahr Krieg und Revolution in Spanien*, [Un an de guerre et de révolution en Espagne], Paris, 1937.

(117) Communications écrites de Paul Thalmann, Nice, 20 juin 1976 et Katia Landau, Cuarnavaca, 10 mars 1977.

et des unités régulières de la garde civile et des troupes d'assaut (118) est interprété à raison par Landau comme une étape décisive sur la voie de la défaite sociale, politique et aussi militaire (119). La politique d'anéantissement de toutes les forces antistaliniennes, annoncée déjà dans la *Pravda* du 17 décembre 1936 avec une précision cynique (« En ce qui concerne la Catalogne, l'élimination des trotskystes et des anarchistes a commencé et sera exécutée avec autant d'énergie qu'en U. R. S. S. (120) »), prend à partir de mai 1937 l'allure d'une chasse aux sorcières contre tout ce qui se trouve à gauche du P. C. : d'innombrables partisans espagnols et étrangers du P. O. U. M., des socialistes de gauche, des anarchistes et des trotskystes sont victimes (121) des pogroms, environ quinze mille prisonniers politiques (122) antifascistes languissent en été 1937 dans les cachots « officiels » ou les nombreuses prisons du G. P. U. (123).

Landau ne se sent pas assez en sûreté dans la banlieue de Saria après les combats de barricades à Barcelone qu'il a vécus comme témoin (124) ; il demande conseil à Augustin Souchy ; celui-ci met un logement à sa disposition (125) dans la Laetana, le Q. G. du comité régional de la C. N. T. anarcho-sindicaliste ; comme Souchy commence peu de temps après un voyage à l'étranger de plusieurs semaines comme délégué de la C. N. T. (pour informer plusieurs partis socialistes de la situation qui s'aggrave) il conseille à Landau de ne pas quitter entre-temps le bâtiment. Ce conseil repose sur une appréciation tout à fait réaliste de la situation : un autre logement, dans lequel Landau avait séjourné provisoirement est visiblement déjà surveillé par la police ; lorsque Peter Blachstein (repré-

(118) Cf. Fenner BROCKWAY, *The Truth about Barcelona*, [la vérité sur Barcelone], Londres, 1937. Victor ALBA, *Histoire du P. O. U. M.*, Paris, 1975, p. 265 sq. Félix MORROW, *Révolution et contre-révolution en Espagne*. Rudolf ROCKER, *Die spanische Tragödie*, Berlin, 1976, p. 86 sq.

(119) D'après une communication de Paul Thalmann (20 juin 1976), indirectement dans un manuscrit incomplet de Landau (mi août 1937, sans indication de titre), p. 36 sq. Sa première prise de position donne, il est vrai, une autre appréciation, à laquelle il est possible qu'ait contribué sa fonction de défenseurs des positions du P. O. U. M. : SPECTATOR, *Die Ereignisse von Barcelona und ihre Lehren* [les événements de Barcelone et leurs leçons] (21 mai 1937), édité par les Marxistes-internationalistes, groupe de Paris.

(120) Cité d'après Hugh THOMAS, *La guerre d'Espagne*, Paris/Genève, Laffont/Edito Service, 1962, p. 369.

(121) Cf. W. G., KRIVITSKY, *I was Stalin's agent*, New York/Londres, 1939, p. 105. BROUÉ-TÉMINE, *op. cit.*, p. 258-267.

(122) D'après Katia LANDAU, *Le stalinisme en Espagne*, Paris, 1938, p. 8.

(123) Par exemple à Barcelone : Puerta del Angel 24, Paseo de San Juan 104, Calle de Montaner 321, Calle de Corcega 299, Calle de Vallmajor 5 ; à Valence : l'ancien cloître de Sainte Ursule ; à Madrid : Calle de Atocha, Paseo de la Castellana ; à Alcalá de Henares, pour ne citer que les plus importantes. Cf. José PEIRATS, *La C. N. T. en la revolución española*, tome III, Paris, 1971, p. 217 sq.

(124) Cf. Paul THALMANN, *Wo die Freiheit...*, *op. cit.*, p. 197.

(125) D'après une communication orale d'Augustin SOUCHY, Munich, 2 mars 1977. Cf. aussi son autobiographie : *Vorsicht : Anarchist ! Ein Leben für die Freiheit. Politische Erinnerungen* [Attention : Anarchiste ! Une vie pour la liberté. Souvenirs politiques], Darmstadt-Neuwid, 1977, p. 117.

sentant en Espagne du groupe scissionniste du S. A. P., le *Neuer Weg*) y cherche refuge, il y est immédiatement arrêté (126).

Pour des raisons qui ne sont pas complètement explicables, Landau abandonne le refuge relativement sûr (127) de la centrale de la C. N. T. pour faire à nouveau surface, cette fois-ci dans des circonstances aggravées : il sait qu'il se trouve en grand danger de mort depuis l'arrestation de presque tout le comité central et du comité exécutif du P. O. U. M. (16 juin 1937) et la mise hors-la-loi du parti. Car le même jour, Katia, sa compagne de combat est arrêtée dans un logement du P. O. U. M. clandestin, accablée d'un ramassis d'accusations absurdes qui vont jusqu'à la haine antisémite ouverte (128), et de fait gardée comme otage pour amener Landau à se livrer aux bourreaux. Cette pratique de la détention de parents ne représente aucunement une exception (129).

En dépit de ces circonstances fâcheuses, Landau rédige dans la clandestinité, avec un dévouement infatigable à la cause révolutionnaire, de nombreux articles qui trouvent leur chemin vers l'étranger (130). Dans ces articles il développe de manière fragmentaire une critique fondamentale du bolchevisme et, à partir de là, polémique également de façon acerbe contre Trotsky et ses partisans (131).

De quels crimes accuse-t-on Kurt Landau ? Au cours d'interrogatoires brutaux, la plupart du temps menés par des non-Espagnols, auxquels Katia Landau et ses codétenus sont soumis, se révèlent des attitudes qui démontrent le bras long de la politique secrète russe (132). A côté de l'affirmation (inexacte) selon laquelle Landau serait membre du comité exécutif du P. O. U. M., on lui reproche la prétendue formation d'une association « terroriste » qui, non seulement serait responsable du déclenchement

(126) D'après une communication écrite de Paul Thalmann (Nice, 22 janvier 1978).

(127) Tandis que Souchy pense que Landau a sous-estimé le danger (*Vorsicht : Anarchist...*, *op. cit.*, p. 119), Katia Landau a émis l'avis que Kurt Landau n'était pas très bien accueilli, en tant que marxiste, dans ce milieu anarchiste et qu'il aurait donc préféré chercher un autre refuge. (Communication orale, 10 septembre 1977).

(128) Katia LANDAU, *Le stalinisme...*, *op. cit.*, p. 37.

(129) Cf. V. S., « Crimes à Barcelone », *La Révolution prolétarienne*, n° 249, 25 juin 1937.

(130) Dans *Juin 36*, l'organe du P. S. O. P., en mai 39, plusieurs articles écrits par Landau pendant sa clandestinité furent publiés, par exemple : « Bolchevisme, trotskysme, sectarisme » et « Le trotskysme et la révolution espagnole ».

(131) Cf. note précédente, ainsi que le manuscrit incomplet de la mi-août 1937, déjà mentionné, qui doit être le dernier travail de Landau.

(132) Ces interrogatoires prirent des formes tout bonnement grotesques pour les cadres dirigeants du P. O. U. M., confrontés en permanence à des questions stéréotypées, comme par exemple Gorkin : « Quelle est votre opinion sur Staline ? Quelle est votre opinion sur Trotsky ? Croyez-vous que Trotsky soit plus révolutionnaire ou moins révolutionnaire que Staline ? Quelle a été votre intervention dans les journées de mai ? Quelle est votre attitude vis-à-vis du gouvernement actuel ? Aviez-vous plus de sympathie pour le gouvernement précédent [c'est-à-dire pour le gouvernement Largo Caballero] que pour le gouvernement actuel ? » (« Résultats d'une deuxième enquête », *La Révolution prolétarienne*, n° 254, 10 septembre 1937, p. 698).

des événements de mai à Barcelone, mais aussi... se serait donné comme objectif l'assassinat de Staline et des dirigeants du Komintern (133). Un numéro spécial de *Die Internationale*, rédigé par Philipp Dengel, consacré à un seul thème : « Pourquoi le trotskysme doit être rayé du mouvement ouvrier ! » (septembre 1937), désigne Landau comme « théoricien officiel » du P. O. U. M. et trahit avec une franchise remarquable la direction dans laquelle l'affrontement « politique » doit se développer :

« Après toutes les expériences internationales et allemandes, chaque trotskyste doit être traité comme un agent direct du fascisme. Toute relation avec ces éléments est un crime contre la classe ouvrière, contre ceux qui, en Allemagne, poursuivent une résistance héroïque contre le fascisme. La lutte contre ces agents fascistes dans les rangs de la classe ouvrière est aussi bien le devoir des social-démocrates que des communistes (134). »

Tandis que la résignation et la démoralisation apparaissent parmi de nombreux militants du P. O. U. M. depuis mai 1937 au vu de la faible résistance contre la destruction du P. O. U. M., l'optimisme de Landau reste intact. De cela témoigne une lettre qu'il adresse fin juillet 1937 à un de ses compagnons de lutte autrichien, Karl Daniel :

« Malgré cette situation foutument dure, je me sens comme un poisson dans l'eau... C'est une lutte à mort qui est déclarée maintenant entre nous et les staliniens. Ils sont dix fois plus forts que nous mais jusqu'ici ils n'ont eu à faire qu'à des hommes brisés (U. R. S. S.) ou à un seul homme de lettres (Léon) ou à de petits groupes. Mais ici nous aurons la possibilité de développer contre le stalinisme non pas un petit combat fractionnel ou un combat littéraire mais la lutte de classe des travailleurs contre le stalinisme. Même si nous devons avoir le dessous, ce que je ne crois pas, même si nous devons tous être anéantis, nous qui menons ce combat, nous laisserions des empreintes si profondes que dans une nouvelle situation la lutte entre la révolution et le stalinisme s'enflammerait de nouveau comme la lutte de classe du prolétariat révolutionnaire contre la contre-révolution stalinienne. C'est sur nos solides os que Staline se brisera au moins quelques dents... Le P. O. U. M. représente la seule grande force politique sur laquelle puisse s'appuyer présentement le marxisme. Bien que le parti ait révélé mille faiblesses, les meilleurs camarades étrangers, avant tout nos miliciens, sont enthousiasmés pour le parti comme rarement on a pu le voir. Qui-conque retourne à l'étranger en partant d'ici, qu'il soit du S. A. P.,

(133) Katia LANDAU, *Le stalinisme*, op. cit., p. 35.

(134) Philipp DENGEL, « Warum der Trotzkismus aus der Arbeiterbewegung ausgelöscht werden muss » [pourquoi le trotskysme doit être rayé du mouvement ouvrier], *Die Internationale. Zeitschrift für Praxis und Theorie des Marxismus*, n° spécial, 1937, p. 9 sq., p. 27.

du K. P. O. ou de Dieu sait quoi, celui-là part comme "émissaire du P. O. U. M.", chargé non pas de missions ou d'or comme... (illisible) mais il part rempli du plus grand enthousiasme pour notre parti et son combat et d'une haine mortelle contre le stalinisme (135). » Quelques semaines plus tard, le 23 septembre 1937, Kurt Landau est découvert dans sa cachette et déporté. Cédons la parole à Katia Landau :

« Kurt était logé dans un faubourg de Barcelone dans la maison de camarades du P. O. U. M. La femme qui l'hébergeait s'appelait Carlota Duran. Elle venait d'arriver chez elle lorsqu'elle vit une grande voiture noire, très élégante, stationnée devant sa maison. Mon mari était assis à la terrasse, écrivant comme toujours. Deux hommes en civil et un garde d'assaut en sortirent, lui dirent d'aller chercher ses vêtements et sont partis tout de suite avec lui. Elle n'eut pas le courage d'intervenir, ce qu'elle m'avoua aussi ouvertement. Pourquoi mon mari était-il repéré ? Peut-être parce que les camarades du P. O. U. M. se trouvant en liberté avaient fait de cette maison un quartier général, ce qui devait se remarquer dans ce faubourg tranquille (136). »

Toutes les recherches auprès du commissariat général pour l'ordre public comme dans toutes les prisons officielles restèrent vaines. Le délégué général pour l'ordre public, Paulino Gomez, expliqua à ceux qui s'intéressaient à la disparition de Landau qu'il ne pouvait recevoir de Valence aucune information en réponse à son intervention (137).

Malgré un flot de calomnies de la part de la machine à propagande de l'appareil du Komintern dans tous les pays, il ne réussit pas complètement à étouffer l'esprit critique, et la solidarité avec les victimes de la répression stalinienne, en particulier la disparition d'Andrés Nin (138) connu internationalement comme un vieux révolutionnaire, fit apparaître des courants oppositionnels : à côté de quelques tentatives de développer des campagnes de solidarité en France et en Angleterre, trois commissions internationales d'enquête (139) surtout gagnèrent sur le terrain une certaine influence — avec la participation de représentants réputés du bureau de Londres (140). La dernière de ces délégations, se composant de J. MacGovern (secrétaire de l'I. L. P.) et F. Challaye (professeur à la

(135) Lettre de Landau à Karl Daniel, Barcelone, 28 juillet 1937.

(136) Communications écrites (10 mars 1977) et orale (10 septembre 1977) de Katia Landau.

(137) Katia LANDAU, *Le stalinisme...*, op. cit., p. 34.

(138) Cf. *L'assassinat d'André Nin. Ses causes, ses auteurs. Spartacus*, cahiers mensuels, nouvelle série, n° 19, Paris, 1939. « Nin assassiné », *La Révolution prolétarienne*, n° 252, 10 août 1937.

(139) Victor ALBA, *Histoire...*, op. cit., p. 318.

(140) Cf. « Résultats d'une enquête », *La Révolution prolétarienne*, n° 251, 25 juillet 1937 ; « Résultats d'une deuxième enquête », *La Révolution prolétarienne*, n° 254, 10 septembre 1937.

Sorbonne, membre du comité d'enquête sur les procès de Moscou (141), se rend en Catalogne (142) en novembre 1937 pour examiner entre autres la situation dans les prisons étatiques et les circonstances de la disparition de quelques représentants étrangers d'organisations ouvrières (Erwin Wolf, Marc Rhein (143), Kurt Landau...) et également éclairer le cas de Nin.

Katia Landau qui entre-temps est détenue au Carcel de mujeres de Barcelone (prison de femmes) s'adresse au président catalan L. Companys, au ministre de l'Intérieur et à toutes les autorités décisives de justice et de police et exige sous la menace d'une grève de la faim : 1. Des informations sur le lieu de détention et le sort de Kurt Landau. 2. Une réponse à la question de savoir si elle est détenue comme otage ou bien quelle est la raison de son arrestation. 3. Si rien n'est retenu contre elle, sa libération immédiate (144). Le 8 novembre 1937, elle a recours effectivement à ce moyen de lutte extrême : cinq cents femmes incarcérées (en grande partie des Allemandes) se solidarisent avec elle et entreprennent également une grève de la faim. La commission d'enquête déjà mentionnée qui a accès à certaines prisons, n'en revient pas d'être accueillie au chant de *l'Internationale* par des centaines de prisonnières — agents fascistes selon le P. C. (145).

Si le gouvernement Negrín, au vu de cette pression, ne veut pas trop voir mettre en lumière la position dominante de l'appareil du P. C. dans des secteurs décisifs de l'appareil d'Etat, il est en partie contraint pour des raisons tactiques de prendre ses distances avec les diffamations mani-

(141) John MCGOVERN (1887-1968) était l'un des orateurs les plus populaires de l'I. L. P., connu pour ses interventions, surtout ses interruptions aux Communes, et ses gestes spectaculaires comme sa participation aux « marches » des chômeurs. Félicien CHALLAYE (1875-1967), écrivain et professeur de philosophie, « pacifiste intégral » depuis 1932, membre de la Ligue internationale des combattants de la paix (L. I. C. P.) dont l'organe, *Le Barrage*, s'était élevé contre les procès de Moscou. (N. D. L. R.)

(142) « La troisième délégation internationale en Espagne », *Independent News. Service de presse hebdomadaire du bureau d'informations franco-britannique*, Paris, n° 15, 11 décembre 1937.

(143) Erwin WOLF dit Nicolle BRAUN (1902-1937), Allemand des Sudètes, avait adhéré à l'Opposition de gauche à Berlin où il était étudiant en 1932. Coopté à la direction de l'I. K. D. à l'étranger, il devient secrétaire de Trotsky en Norvège en novembre 1935. Au S. I. en juillet 1936, il est envoyé en Espagne en avril 1937, où il sera arrêté le 28 juillet pour disparaître après le 13 septembre (cf. P. BROUÉ, « Quelques collaborateurs de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 1). Marc RHEIN, fils du dirigeant menchevik Rafail Abramovitch, membre des jeunesses socialistes était rédacteur en chef du *Social-demokratic Kraten* de Stockholm. Arrêté à Barcelone en avril, il ne fut jamais retrouvé. (N. D. L. R.)

(144) Cf. « Sobre la desaparición y probable asesinato de Kurt Landau y la huelga del hambre de su compañera », *Boletín de Información sobre el proceso político contra el P. O. U. M.*, n° 6, Barcelone, 15 décembre 1937; *Independent News*, numéro spécial, 16 novembre 1937; « Les assassins du G. P. U. en Espagne. La "disparition" de Landau et la grève de la faim de sa femme », *La Révolution prolétarienne*, n° 259, 25 novembre 1937.

(145) BROUÉ-TÉMIME, *op. cit.*, p. 278.

festes du P. C. ; viennent s'ajouter à cela, depuis l'automne 1937, de réelles oppositions d'intérêts (146). C'est sans doute à cette circonstance que l'on doit imputer l'intervention personnelle du ministre de la justice Manuel Irujo, après laquelle Katia Landau interrompt le 22 novembre 1937 sa grève de la faim et est libérée (147). Elle est de nouveau arrêtée une semaine plus tard par le Grupo de Información, bien sûr sans mandat d'arrêt, et emmenée avec Elsa Henschke (K. P. Ö.) au Paseo San Juan (cantonement du G. P. U. à Barcelone) (148). Un des « spécialistes de l'interrogatoire », Leopold Kulcsar (149), est une « vieille connaissance » de Kurt et de Katia Landau de l'époque des luttes fractionnelles du K. P. Ö. en 1924-1925. Kulcsar — une des figures les plus suspectes du mouvement ouvrier autrichien — parle de Kurt Landau avec une haine presque pathologique, il promet une « vengeance sanglante » et affirme être venu en Espagne pour une « mission spéciale » ; sa véritable fonction dans l'appareil reste controversée (150).

Ceci nous ramène à la question de savoir qui a prévu, organisé et accompli l'enlèvement et l'exécution de Landau. Tous les indices indiquent le G. P. U., mais il est presque impossible de savoir exactement qui sont les personnes impliquées. Les meurtriers savent effacer leurs traces — comme dans de nombreux cas semblables.

Selon la version d'Erich Wollenberg (151) reprise par Carola Stern (152),

(146) Cf. Fernando CLAUDIN, *La crise du mouvement communiste*, T. 1, *La crise de l'Internationale communiste*, Paris, Maspero, 1972, p. 272-276 notamment.

(147) *Independent News*, n° 15, 11 décembre 1937, p. 3.

(148) Katia LANDAU, *Le stalinisme...*, *op. cit.*, p. 36.

(149) Leopold KULCSAR (1900-1938) avait adhéré très jeune aux jeunesses ouvrières socialistes. Arrêté en 1918, il adhéra ensuite au K. P. Ö. qu'il quitta en 1925-1926. Membre du P. S. jusqu'en février 1934, clandestinement jusqu'en décembre 1934, date à laquelle il se réfugia à Brno auprès d'O. Bauer, qu'il quitta en 1937 pour Prague où il fut secrétaire de l'ambassade d'Espagne. Il devait y mourir peu après (janvier 1938).

(150) Katia Landau écrit au sujet de Kulcsar : « J'ai toujours eu l'impression qu'il n'appartenait pas à l'appareil, mais qu'il voulait faire carrière avec le cas Landau. Je crois que dans le G. P. U. on avait plutôt un certain mépris de lui, mais on l'a admis parce qu'il venait de très haut » (*Le stalinisme...*, p. 40). Le professeur Alfred Magaziner qui connaissait depuis les années vingt tant Katia Landau que les Kulcsar, n'excluait pas une activité de Leopold Kulcsar pour le compte du G. P. U. mais il ajoutait que ses contacts avec les Russes pouvaient aussi être de l'ordre diplomatique normal — (d'après Katia Landau, il était attaché militaire). Il m'a dit en particulier : « Après la seconde arrestation de Katia Landau, j'ai eu une conversation avec Leopold K. — trois jours avant sa mort — et nous nous sommes querellés tout l'après-midi. Il prétendait alors que la police avait trouvé chez elle des cartes de Madrid et de Barcelone qui étaient importantes pour des attaques aériennes ; là-dessus, je lui ai demandé quand ces cartes avaient été trouvées et il m'a répondu qu'elles avaient été découvertes après l'arrestation ; je lui ai lancé à la tête que c'était là des astuces tout à fait vulgaires de la police et qu'on ne pouvait absolument rien en conclure et nous nous sommes quittés sur cette brouille. » (Communication orale du Pr A. Magaziner, 8 mars 1978.)

(151) Cf. ERICH WOLLENBERG, *Der Apparat...*, *op. cit.*, p. 579.

(152) Cf. CAROLA STERN, *Ulbricht — Eine politische Biographie* [Ulbricht — Une biographie politique], Berlin, 1966, p. 81.

Kurt Landau est enlevé par des gens de l'appareil allemand et torturé à mort ; des sévices corporels que l'on peut supposer sans aucune doute, sont en tout cas liés à un danger de mort pour Landau car il est hémophile (153). On raconte que Walter Ulbricht aurait chargé le communiste français André Marty de « liquider » Landau. Marty se serait conformé à cette exigence (154). Même si ceci n'est pas vérifiable, l'activité de ces deux permanents reste en tout cas un des chapitres les plus sombres dans l'histoire de la guerre civile espagnole (155). La trace de Landau peut être suivie jusqu'à la calle Corcega 299 (police étrangère), elle se perd ensuite dans l'obscurité (156).

Julian Gorkin — ancien rédacteur en chef de l'organe central du P. O. U. M. *La Batalla* et dirigeant du secrétariat international qui a bien connu Landau — raconte, dans une lettre à Elsa Poretski (157), son séjour dans la prison d'Etat de Barcelone : selon celle-ci, il y rencontra un ami également incarcéré qui lui assura que Landau aurait été amené à l'Hôtel Colon — siège du P. S. U. C., la section catalane du Komintern —, tué dans la cave de l'hôtel et ensuite brûlé (158). Katia Landau par contre n'exclut pas que son mari ait été déporté en Union soviétique et ait connu là le sort d'innombrables compagnons politiques (159).

Après son nouvel emprisonnement de début décembre, une véritable odyssee à travers les prisons secrètes d'Etat, on la menace d'un procès pour espionnage militaire ; entre-temps, le « cas Landau » a, sur la base des circonstances dépeintes, connu une certaine publicité — même si elle est limitée — Otto Bauer et Friedrich Adler s'adressent au Komintern et s'efforcent d'obtenir la libération de Katia (160) ; le groupe de la Gauche révolutionnaire autour de Marceau Pivert tente aussi quelques interventions (161) ; l'on doit probablement à cette intervention la libération de Katia quelque temps après et son expulsion d'Espagne — en échange de quelques avions (162). Parvenue à Paris, elle essaie avant tout avec l'aide du menchevik russe Abramovitch d'éclairer les événements d'Espagne. Les staliniens se contentent de l'assassinat d'un combat-

(153) D'après une communication orale de Katia Landau à l'auteur, 10 septembre 1977.

(154) Cf. Carola STERN, *op. cit.*, p. 81.

(155) Au sujet de Marty, voir BROUÉ-TÉMIME, *op. cit.*, p. 355-356. Hugh THOMAS, *op. cit.*, p. 306. Sur Ulbricht, cf. *op. cit.*, p. 307.

(156) Il y aurait encore été vu par des membres du P. O. U. M. (selon Katia Landau).

(157) Elisabeth BERNAUT (1898-1978), née en Pologne, avait adhéré au communisme au moment de la révolution d'Octobre. Réfugiée en U. R. S. S. elle s'y lia pour la vie à un autre militant communiste polonais, engagé dans le travail illégal, Ignacy St. PORETSKI, dit Ignace REISS, dit LUDWIG (1899-1937), assassiné par le G. P. U. deux mois à peine après sa rupture avec le stalinisme. (N. D. L. R.)

(158) Julian Gorkin à Elsa Poretski (Menton, 20 décembre 1972). Cette lettre a été aimablement mise à ma disposition par Katia Landau.

(159) Communication orale de Katia Landau (10 septembre 1977).

(160) Communication orale du professeur A. Magaziner (8 mars 1978).

(161) Communication orale de Katia Landau (10 septembre 1977).

(162) Communication orale de Katia Landau (10 mars 1977).

tant révolutionnaire : en octobre 1938, quand est mis en scène le procès (163) contre les dirigeants les plus éminents du P. O. U. M., ils accusent Landau et quelques-uns de ses camarades de combat en liaison avec le procès d'avoir agi... comme agents de la Gestapo (164). Quelques organisations et de nombreuses personnalités protestent contre cette calomnie infâme par des télégrammes au ministre-président Negrin : A. Rosmer, F. Brupbacher, Victor Serge, Ignazio Silone, Brandler, Fröhlich, Thalheimer, Marceau Pivert, Magdeleine et Maurice Paz, Rappoport, M. Fourier, Martinet et quelques autres. Cependant à cette époque les communistes « officiels » d'Espagne récoltent déjà les fruits de leur politique de Front populaire : ils sont éliminés par leurs alliés bourgeois à qui ils ont mis le pied à l'étrier. Moins d'un an plus tard toute l'Espagne se trouve sous le joug du fascisme.

(163) Cf. Andrés SUÁREZ, *El Proceso contra el P. O. U. M. Un episodio de la revolución española*, Paris, 1974. *Independent News* (n° spécial sur le procès du P. O. U. M.), Paris, 1938.

(164) *Der Funke*, n° 4, novembre-décembre 1938.



Trois lettres
à
Bertold Grad (1)

Büyükada, le 18 juillet 1930

Cher camarade Grad,

Je m'empresse de répondre à votre lettre parce qu'elle concerne la question Frey que je considère comme très importante. Je suis d'autant plus disposé à discuter de cette question en détail que vous avez envers le camarade Frey une position tout à fait amicale, *ce qui n'arrive malheureusement pas si souvent*.

Bien que je connaisse personnellement très peu le camarade Frey, j'ai moi aussi l'impression qu'il s'agit d'un camarade très remarquable. J'ai pour ma part fait tout mon possible pour rendre plus étroite la coopération avec le camarade Frey, malheureusement sans succès jusqu'ici. Quels sont les obstacles ? J'essaie de les énumérer brièvement ici :

1. Le camarade Frey ne veut en aucun cas sortir du cercle étroit des questions purement autrichiennes. Malgré mes propositions et suggestions, il refuse de se prononcer dans la presse internationale de l'Opposition sur les plus importantes questions. C'est pour moi un symptôme *très inquiétant*, car on ne peut pas faire, et encore moins diriger, le travail communiste révolutionnaire national si on ne prend pas en même temps une part *active* au travail international, et, de par ses capacités et sa culture, le camarade Frey serait justement le *premier* indiqué pour fusionner les deux choses.

2. Dans plusieurs occasions significatives, le camarade Frey m'a donné l'impression d'un homme *extrêmement nerveux* qui ne veut pas écouter calmement ce qu'on lui dit et écrit et qui s'empresse de détériorer dès que possible les relations avec des gens qui l'abordent très cordialement. Ce

(1) Archives Frey, carton XLIX. Traduction de l'allemand de Jacqueline Bois. Sur Bertold Grad, cf. notice biographique p. 109. Toutes les notes sont de la rédaction.

fut le cas avec le camarade *Rosmer* (2) qui, en accord avec moi, s'était arrêté à Vienne pour s'entendre avec le camarade Frey sur la poursuite et le développement du travail autrichien et spécialement du travail international. Au lieu de discuter objectivement avec ce camarade très calme et bienveillant, le camarade Frey s'est mis à tenir un long *monologue* aux accents accusateurs envers un destinataire inconnu. Rosmer a cru comprendre que cela s'adressait à lui et dans une certaine mesure à moi, mais il n'a absolument pas pu comprendre quelle en était la raison.

3. J'ai fait la même expérience dans notre correspondance. Le camarade Frey a interprété les propositions ou les demandes les plus simples et les plus franches dans le sens de suspicions, intrigues, etc. Il m'a d'ailleurs, dans sa revue aussi, reproché des méthodes zinoviévistes et malgré mes demandes réitérées et vraiment tout à fait bien intentionnées concernant la raison de ces accusations, je n'ai jamais pu obtenir de lui quelque chose d'objectif ou de concret. Et bien qu'après un certain laps de temps j'aie repris l'initiative pour essayer d'établir quand même une coopération, la seconde tentative s'est perdue dans des suspicions encore plus épaisses et des accusations encore moins fondées. Ces humeurs et ces sentiments sont nourris par les conditions intérieures autrichiennes, compliquées par le caractère de Frey, qui est — je le crains — *complètement indiscipliné* et forment un mur contre lequel on ne peut rien faire.

4. Le camarade Frey voyait dans le camarade Landau un des obstacles au bon travail en Autriche. Il m'a même écrit que ce serait bien si le camarade Landau pouvait travailler à l'étranger. Eh bien, le hasard fit coïncider ce vœu de Frey avec le transfert de l'activité de Landau à Berlin. Il a milité là-bas pour une bonne cause, contre Urbahns (3). C'est à ce moment que Frey l'a attaqué très vivement dans sa revue. Politiquement, on considère d'habitude que c'est là jouer le *briseur de grève* ; s'agissant du camarade Frey, je suis enclin à y voir l'explosion d'un tempérament politiquement indiscipliné.

(2) Alfred ROSMER, de son vrai nom GRIOT (1877-1964) était avant la guerre militant syndicaliste révolutionnaire et collaborateur de *La Vie ouvrière*, dont il fut ensuite, avec Monatte à partir de 1914, un des animateurs du « noyau » internationaliste. Il s'était lié avec Trotsky. Membre du petit bureau de l'I. C. en 1920, il avait été l'un des principaux signataires du manifeste de *La Vérité* en 1929. Dirigeant de l'Opposition de gauche et membre du secrétariat international désigné en avril 1930, il était en discussion avec Trotsky tant au sujet de la question syndicale (l'opposition unitaire est née en avril 1930) qu'à propos des méthodes de travail de Raymond Molinier. Il devait démissionner peu après (novembre 1930).

(3) Hugo URBANNS (1890-1946), ancien animateur de la gauche du K. P. D. à partir de 1921 avec Ruth Fischer et Maslow, héros de l'insurrection de Hambourg en 1923, avait été exclu en 1928 du K. P. D. pour son activité en liaison avec l'Opposition unifiée d'U. R. S. S. Il avait alors fondé le Leninbund qui rassemblait les partisans allemands de Trotsky et de Zinoviev. Dès la fin de 1929, le désaccord naissait entre lui et Trotsky, à l'occasion des discussions sur le chemin de fer de Mandchourie, sur la nature de l'U. R. S. S. et sur l'impossibilité de redressement de l'I. C. et de ses sections, dont il était convaincu. Les partisans de Trotsky avaient quitté le Leninbund dès la fin 1929.

Je n'ai aucune raison d'être prévenu ni pour ni contre Landau. Mais beaucoup de camarades berlinois sont très contents de son travail, par ailleurs il prend une part très active à la presse française, ce qui lui vaut bien entendu un soutien de la part des camarades français. Les éclats du camarade Frey contre Landau au moment où il militait pour l'Opposition internationale sont naturellement ressentis par beaucoup de camarades allemands et français avec le plus grand déplaisir, de même par les camarades russes. L'Opposition internationale se trouve, conformément à la composition de son organisme directeur, dirigée au premier rang par trois groupes : le français, l'allemand et le russe. Or, par la façon d'agir évoquée ci-dessus, Frey s'est mis dans une situation fautive vis-à-vis de ces trois groupes, ce qui naturellement ne facilite pas les choses.

5. Mais en ce qui concerne les affaires autrichiennes aussi, il me semble que son attitude vis-à-vis des autres est fautive, car il tient à ce que l'unification soit précédée par la reconnaissance de toutes les étapes de l'évolution de son groupe.

Cela est faux et porte malheureusement un tort extrême à la position du camarade Frey. Il est parfaitement suffisant d'établir les principes programmatiques et tactiques sur la base desquels on s'unifie, pour qu'ensuite l'ensemble des membres opère la sélection de la véritable direction sur la base de l'activité politique et de la discussion théorique. En tout cas, ça ferait avancer les choses.

Si je vous écris sur ces questions avec une totale franchise, c'est seulement parce que je vois, par votre lettre, que vous estimez beaucoup le camarade Frey et que, par conséquent, vous ne ferez pas de ces lignes un usage qui pourrait nuire au camarade Frey, ce que je voudrais en tout cas éviter, car je n'ai pas abandonné l'espoir de voir le camarade Frey faire un travail de dirigeant dans l'Opposition internationale.

Avec mes meilleures salutations.

Ce qui est souligné l'est par moi.

Büyükağa, le 18 août 1930

Cher camarade Grad,

Si j'ai parlé de la sélection de la direction *après* l'unification, j'entendais par là la composition de la future direction qui naturellement ne se fait pas d'un seul coup. Je n'entendais pas par là le rôle *personnel* des différents camarades. On ne peut absolument pas obtenir cela par des mesures organisationnelles ou statutaires. Avec ma connaissance insuffisante de la situation autrichienne, je crois cependant que le camarade Frey serait le plus indiqué, par son autorité personnelle, pour exercer l'influence déterminante sur la direction. Mais on ne peut pas en faire une condition préalable formelle à l'unification elle-même. Il faut que cela résulte de la situation elle-même. Quand vous prétendez que je soutiens contre Frey des camarades plus jeunes, c'est — passez-moi la dureté de l'expression —

une absurdité. Frey l'a déjà souvent répété sous des formes diverses ; en quoi consiste ce « soutien », c'est ce que je ne peux jamais réussir à savoir. Il est incontestable que le camarade Frey a fait pendant de longues années un grand travail. Maintenant ce travail a conduit à un certain conservatisme qui gêne la poursuite de l'évolution. L'existence parallèle de trois groupes d'opposition qui se réclament des mêmes principes ne peut que barrer par avance aux ouvriers la voie de la compréhension et de la sympathie pour l'Opposition de gauche. On ne peut sortir de cette lamentable situation que par une offensive vers l'unification, sans naturellement s'en imaginer les conséquences de façon optimiste ou idyllique. Pour moi, il n'est pas exclu qu'il y ait dans les deux autres groupes des éléments sans grande valeur. S'il en est ainsi — je ne peux pas en juger d'ici —, il faut justement leur donner la possibilité de se compromettre et d'aller ainsi à leur ruine sur une base plus large. Des groupes politiquement inviables peuvent tout à fait végéter pendant des années. L'offensive de l'unification les secouera, brisera leur conservatisme et créera une situation nouvelle.

En Allemagne, nous n'avons pas craint de commencer avec Urbahns (ce qui avait en tout cas ses dangers). Eh bien, après l'offensive pour l'unification, il est complètement épuisé et à la veille de la ruine. En France, tous les séparatistes (Paz, Souvarine, Treint) (4) sont complètement affaiblis, isolés et jetés de côté par la politique de *La Vérité*. Non parce qu'on leur aurait présenté un catalogue détaillé de leurs erreurs et qu'on leur aurait réclamé un bulletin de confession, mais parce qu'on les a compromis sur la base des questions programmatiques et stratégiques les plus importantes de la dernière période. C'est le seul moyen contre les éléments qui ne valent rien, les éléments « peu autocritiques », comme vous l'écrivez. Une nouvelle scission après l'unification n'est naturellement pas à exclure, mais elle se produira sur une nouvelle ligne et signifiera par là même un important progrès. En Russie, notre unification avec le groupe de Zinoviev a conduit à son tour à une scission. Mais cette scission a complètement liquidé Zinoviev et ses plus proches partisans et amené

(4) Boris LIFCHITZ, dit SOUVARINE (né en 1893), « œil de Moscou » lors des premières années du P.C. en France où, partisan de l'I.C., il est minoritaire face à l'opportunisme droitier ; directeur du *Bulletin communiste*, il soutient Trotsky dès le début 1924. Exclu en juillet par les bolchevisateurs, reprend à son compte le *Bulletin* et fonde le cercle Marx-Lénine. Il rompt avec Trotsky en juin 1929, après plusieurs mois de discussions épistolaires. Maurice PAZ (né en 1896), avocat, collabore à la V.O. en 1919, anima l'opposition en 1925 avec Lorient (lettre des 250) et les militants regroupés autour de *Contre le courant* (novembre 1927). Il fit longtemps figure de représentant de l'Opposition de gauche en France, mais après un voyage à Prinkipo, rompit avec Trotsky en juillet 1929 et ne devait pas tarder à rejoindre la S.F.I.O. Albert TREINT (1889-1971), soutenu par Zinoviev, fut secrétaire général en novembre 1922 jusqu'en janvier 1924 et membre du comité directeur jusqu'en 1926. Champion de la bolchevisation et partisan de l'Opposition unifiée russe, il avait été exclu du C.C. en 1927 et du parti en 1928. Il était en relation avec Trotsky.

à nous de bons ouvriers. Je ne connais absolument pas d'autre façon de procéder dans cette situation.

Si des camarades du camarade Frey le soutiennent dans ses faiblesses, je crains que malgré ses grandes qualités nous ne fissions encore longtemps du sur place en Autriche.

Avec mes meilleures salutations.

Büyükada, le 8 septembre 1930

Cher camarade Grad,

Je ne sais pas si les camarades Frank (5) et Landau ont entretenu et répandu cette idée fausse que « Trotsky est contre Frey ». Mais je sais, par de nombreuses lettres de Frey, qu'il a lui-même exprimé, souligné et répandu cette idée sous forme orale et écrite, jusque dans les colonnes de son journal. J'ai plusieurs fois demandé les raisons de cette affirmation, mais je n'ai jamais reçu du camarade Frey une réponse franche et sincère. La seule explication a été et demeure (votre lettre le confirme) que, comme je ne le soutiens pas contre les autres, le camarade Frey interprète à sa manière cette attitude réticente de ma part, et en conclut que je soutiens les autres contre lui, et il a fallu souvent que je me dise : si le camarade Frey est si déloyal envers moi, comment cela doit-il être alors avec les autres ?

Vous me demandez d'avoir avec l'Opposition autrichienne la même façon d'agir qu'avec l'Opposition française. Mais c'est ce que je fais. Malheureusement, les camarades autrichiens ne suivent pas avec assez d'attention la vie de l'Opposition internationale. Peut-être n'y a-t-il pas non plus assez de possibilités pour cela. En arrivant à l'étranger, j'ai rencontré à Paris le groupe Paz comme étant le plus proche de l'Opposition russe. Paz me demanda d'innombrables reprises de soutenir son groupe dans la lutte contre les autres groupes d'opposition. Je lui ai toujours répondu que je ne peux prendre position ouvertement pour l'un ou l'autre groupe que sur la base de l'activité politique et des accords et divergences politiques qui en résultent, et non sur la base des souvenirs personnels de Paz. J'ai essayé en même temps de fusionner tous les groupes se réclamant de l'Opposition de gauche, j'ai correspondu amicalement avec Paz, Treint, Souvarine, Naville (6), sans parler du camarade Rosmer. C'est sur la base

(5) Jacob FRANK, dit Max GRÄF, communiste d'origine lituanienne, membre du K.P.Ö. où il animait un groupe interne d'opposition, avait été quelques temps secrétaire de Trotsky à Prinkipo. En janvier 1931 il participera à la tentative d'unification de l'Opposition de gauche autrichienne où il ne jouera qu'un rôle négatif. Agissant sans doute pour le compte du G.P.U. il retournera au K.P.Ö. peu de temps après.

(6) Pierre NAVILLE (né en 1904), co-directeur de *Clarté* puis de la *Lutte de Classes*, avait été exclu du P.C. en février 1928 et fut l'un des fondateurs de *la Vérité* et de la Ligue communiste. Suppléant au secrétariat international (1930), il était bientôt écarté de la direction de la Ligue par l'« aile marxiste », Frank-Molinier, soutenue par Trotsky.

des préparatifs pour la sortie de l'hebdomadaire, pour la plate-forme, etc., qu'est né le nouveau regroupement que je pouvais moi-même observer et contrôler, parce que c'était un regroupement *politique* et qu'il ne reposait pas sur des réminiscences. C'est cela aussi qui me permet de prendre ouvertement position pour un groupe contre l'autre, plus exactement pour les groupes nouveaux formés à partir des meilleurs éléments de divers groupes.

J'étais d'avis que — pour moi au moins — c'était en Autriche aussi la seule voie. Or chaque fois je me suis heurté à une résistance, en particulier de la part du camarade Frey. Il est tout à fait possible qu'il ait raison contre les autres ou qu'il garde raison en dernière instance. Mais cela reste pour moi une possibilité, une probabilité, si vous voulez. Mais Frey a fait et tout fait pour nous empêcher, moi et les autres, de le vérifier dans l'action elle-même.

Il veut que tous, à tout prix, revivent et repensent tous les détails de son passé et jugent les autres à partir de ce point de vue. Personne n'en a le temps ou l'intérêt politique ni ne peut l'avoir. Jamais et nulle part une unification ne s'est faite ou une scission n'a été justifiée politiquement de cette manière.

Que les autres groupes soient faibles et peu actifs, je le reconnais. Malheureusement, le groupe de Frey aussi est assez faible, comme vous le dites vous-même. Mais le pire, c'est que l'existence de trois groupes différents, même l'existence semi-nominale, empêche de bons ouvriers réfléchis de se joindre à l'un des trois groupes. Car ces derniers sont tout aussi incapables de s'unifier que d'expliquer aux ouvriers l'impossibilité de l'unification.

En France, le groupe Paz a prouvé qu'il se satisfaisait entièrement de l'existence d'une famille d'opposition conservatrice. Je crains que cela ne soit aussi le cas pour Frey, car je ne peux absolument pas m'expliquer autrement sa façon d'agir.

Il est ainsi pratiquement exclu pour moi de prendre position pour un groupe contre l'autre, tant que des facteurs tout à fait positifs ou théoriques ne l'exigent pas et que je ne suis pas en mesure d'expliquer à tout ouvrier autrichien pourquoi je prends parti.

Avec mes meilleures salutations.

Quelques biographies de militants de l'Opposition

Ludwig AUINGER

Adolf AUSSMANN

Mélanie BERGER

Ignaz DUHL

Ernst FEDERN

Karl FISCHER

Marie FISCHER

Josef FREY

Bertold GRAD

Gustav GRONICH

Josef HINDELS

Anton HOCHRAINER

Josef JAKOBOVITS

Franz KASCHA

Leopold KASCHA

Edith KRAMER

Franz LEDERER

Franz MEYER

Friedrich NIESCHER

Johann PUTZ

Georg SCHEUER

Johann SCHÖFFMANN

Josef STRASSER

Artur STREICHER

Josef Frey

Né en 1882 à Strakonitz (Tchécoslovaquie), il vécut dès sa jeunesse à Vienne où il devint l'un des fondateurs de l'association social-démocrate des étudiants. Il fut l'ami de Friedrich Adler et d'Otto Bauer, qui lui confia un poste de rédacteur à l'*Arbeiter-Zeitung*, l'organe central du P. S., où il devait rester jusqu'à la guerre.

Officier de réserve, il passa les quatre années de la guerre à étudier les problèmes militaires et politiques de la révolution prolétarienne qu'il croyait très proche. Après l'effondrement de la monarchie, Julius Deutsch nomma Josef Frey, dès son retour du front, le 11 novembre 1918, commandant des gardes rouges à la place de Egon Erwin Kisch. Il fut élu président du comité exécutif du conseil des soldats de Vienne à l'assemblée générale du 5 décembre 1918 et devint ainsi l'homme le plus puissant de l'armée populaire viennoise. Pour Frey, les conseils de soldats devaient jouer le rôle de « gardiens militaires de l'évolution socialiste du pays ». Entrant dans un vif conflit avec Friedrich Adler et Otto Bauer sur le rôle des conseils ouvriers, Frey réclama la proclamation d'une république des conseils dans lesquels il voyait les organes du pouvoir prolétarien, contrairement aux dirigeants social-démocrates qui cherchaient à les intégrer à la démocratie parlementaire. A la suite de ce conflit, il démissionna de ses fonctions le 16 août 1919 et anima l'aile d'extrême gauche du parti social-démocrate, le « groupe de travail des social-démocrates révolutionnaires ».

Très bagarreur de tempérament, Frey entra en opposition irréductible avec la direction du parti ; il combattit particulièrement sa politique de coalition avec les partis bourgeois. Aux élections législatives d'octobre 1920 il donna le mot d'ordre de voter pour un communiste plutôt que pour un social-démocrate de droite. Ce manquement à la discipline le fit exclure de la social-démocratie et il rejoignit le parti communiste en janvier 1921, entraînant avec lui un groupe important de ses partisans. Bon orateur, combatif, il joua bientôt un rôle de premier plan dans le parti. Au bureau politique, il fut le chef de file de la fraction de gauche qui se heurta violemment à la fraction dirigée par Koritschoner et Tomann. Entré en relations avec Trotsky, s'étant solidarisé avec l'Opposition de gauche, il fut exclu en janvier 1927 avec environ deux cents militants et fonda avec Kurt Landau le K. P. Ö.-Opposition qui prit contact avec le Leninbund en Allemagne (Ruth Fischer, Maslow, Scholem, Urbahns). Cependant ce K. P. Ö.-Opposition ne fut pas reconnu comme section de l'Opposition de gauche internationale, suite à la critique violente de Frey concernant le régime intérieur de l'O. G. I.

Après février 1934, il fonda dans la clandestinité le « Kampf-bund für die Befreiung der Arbeiterklasse » (Ligue de combat pour l'émancipation de la classe ouvrière) d'orientation trotskyste. En 1938, après l'Anschluss, il émigra en Suisse. Il mourut à Zurich le 17 mars 1957.

Maria et Karl Fischer



Maria FISCHER, ouvrière, 1897-1962. Militante R. K. en 1936-1938, ensuite du groupe « Gegen den Strom » (« Contre le courant »), elle fut arrêtée par la Gestapo en 1943 et condamnée à cinq ans de prison.

Karl FISCHER, fils de l'ouvrière Maria Fischer, est né à Vienne en 1918. Le jeune Karl était d'abord apprenti, puis employé de commerce. Depuis sa première jeunesse, il était au mouvement des J. S., puis aux J. C. à Vienne. Avec Josef Hindels (qui travaillait dans la même entreprise), il est dès 1935 un des premiers militants R. K. (Communistes révolutionnaires) qui de 1936 à 38 formaient la section autrichienne du mouvement pour la IV^e Internationale. En 1937 il est le plus jeune accusé au « procès des trotskystes » à Vienne, condamné à cinq années de prison. Libéré à la veille de l'Anschluss, il se réfugie en France. En septembre 1938 il est délégué

à la conférence de Périgny. A la suite de divergences qu'il explique dans une série d'articles (*), il vote contre la « proclamation ». En mai 1940 il est arrêté à Anvers, envoyé en wagon à bestiaux dans le midi de la France et interné au camp de Saint-Cyprien. Il s'évade, participe en novembre 1940 à la première conférence des R. K. pendant la guerre à Florensac près de Montpellier. Il milite sous l'occupation nazie dans les groupes de résistance internationalistes des R. K. à Montauban, Lyon et Grenoble.

En été 1944, il est arrêté à Paris et déporté à Buchenwald, où au moment de la libération il prend l'initiative de la « Déclaration des communistes internationalistes de Buchenwald » en commun avec Marcel Beaufrère, Ernst Federn et Florent Galloy. Dès mai 1945 il rentre en Autriche occupée et se fixe à Linz, en zone américaine où il retrouve sa mère qui vient de quitter la prison à laquelle elle avait été condamnée par les nazis. Karl est employé à la Chambre du Travail à Linz, il se rend souvent à Vienne et rétablit les premiers contacts entre le S. I. et les groupes trotskystes autrichiens. D'autre part il discute avec les jeunes communistes de Linz. Ce travail de « noyautage » lui vaut la haine des bureaucrates staliniens qui lui tendent en janvier 1947 un guet-apens à la ligne de démarcation américano-russe. Karl est kidnappé et déporté en Sibérie, après avoir été condamné à quinze ans de travaux forcés pour « activité antisoviétique ». A Kolyma il peine dans les mines d'or pendant cinq ans. Il fait une tentative de suicide en sautant dans une fosse. Pendant trois mois il est hospitalisé et il revient avec une profonde cicatrice au crâne. En 1952 il est transféré dans la prison d'Irkutsk où il apprend la langue russe, grâce à l'aide de vieux prisonniers oppositionnels.

Après la mort de Staline et à la suite du traité d'Etat avec l'Autriche, Karl est amnistié en juin 1955 et retrouve son pays. Immédiatement il reprend le contact avec ses camarades en Autriche et en France. A plusieurs reprises il prend la parole et prépare un livre — ses mémoires de Sibérie.

En mars 1963 il s'écroule en pleine rue. Un seul témoin : un camarade aveugle auquel Karl servait de guide à travers la neige de Vienne. Il meurt à l'âge de quarante-cinq ans, un an après la mort de sa mère. Pour ses idées il a passé treize années de sa vie dans les prisons et les camps autrichiens, français et belges, au K. Z. Buchenwald et dans les « Goulags ».

(*) Voir *Junius-Briefe*, 1938 ; *Bulletin Oppositionnel*, 1939 ; *Der Marxist*, 1940 ; et *R. K.-Bulletin*, 1941-44. La plupart de ces publications clandestines sont conservées à l'Institut d'Histoire sociale à Amsterdam et au Centre de Documentation de la Résistance en Autriche (D. Ö. W.) à Vienne. Karl Fischer laissait également des exposés sur le développement des groupes trotskystes pendant la 2^e guerre mondiale et ses souvenirs de déportation, un manuscrit (90 pages) déposé à l'Institut Léon Trotsky.



Ludwig AUINGER, plongeur, né en 1906 à Eferding (Haute-Autriche). Militant B.L., adhère en 1936 aux R.K., condamné en 1937 au grand procès des trotskystes à Vienne à cinq ans de prison.

Adolf AUSSMANN, ouvrier métallo, né en 1896, militant R.K., arrêté à Vienne en avril 1936 avec G. Gronich, condamné deux fois, d'une part par la police et d'autre part par le tribunal à une année de prison. (Cf. *Unser Wort*, n° 6, 1936.)



Mélanie BERGER, née en 1921 à Vienne, couturière. Militante R.K. depuis 1936. Emigration en Belgique et en France, condamnée en 1942 pour activités de résistance révolutionnaire à Toulouse à quinze années de prison, incarcérée entre autres avec Gaby Brausch et Marguerite Usclat aux Baumettes (Marseille), libérée par un coup de main d'un groupe R. K. en 1943.



Ignaz DUHL, né en 1918 à Vienne, menuisier. Militant R.K. depuis 1940 à Anvers. Dirigeant du travail R.K. dans l'armée allemande en zone sud en France. Arrêté et assassiné par la Gestapo en 1943 à Marseille.



Ernst FEDERN, né en 1914 à Vienne, psychanalyste. Militant B.L. depuis 1934-35. Arrêté à plusieurs reprises par les austrofascistes, puis en 1938 par la Gestapo et déporté au K.Z. Dachau, puis Buchenwald jusqu'en 1945.

Bertold GRAD (1898-1978), socialiste de gauche depuis 1914, militant B.L. dès 1929, en relations épistolaires avec Trotsky, arrêté en 1936 à Vienne, acquitté en 1937 au procès des trotskystes, réfugié aux États-Unis.



Gustav GRONICH, né en 1916 à Vienne, mécanicien, combattant de février 1934, militant R.K. dès 1935, condamné en 1936 à deux ans de prison (voir *Unser Wort*, n° 6, 70, en 1936), interné en 1938-39 aux K. Z. Dachau et Buchenwald, réfugié en France dès 1940-41 dans un groupe de résistance inspiré par les R.K.

Josef HINDELS (« Bruno »), né en 1916 à Vienne, employé de commerce, militant R.K. dès 1935, représentant de la délégation extérieure des R.K. à Prague de 1937-38, collabore à la revue *Der Einzige Weg* et au *Bulletin Oppositionnel*. Emigre en Norvège et se sépare des R. K. dans la question de l'entrisme et la question nationale.

Anton HOCHRAINER, ouvrier, né en 1921, militant R.K., condamné à Vienne en 1936 à cinq ans de prison.



Josef JAKOBOVITS, né en 1916 à Vienne, ouvrier, militant du groupe « Gegen den Strom », arrêté en 1943 par la Gestapo, condamné à mort et exécuté le 10 décembre.



Franz KASCHA, né en 1907 à Vienne, ouvrier, militant du groupe « Gegen den Strom », arrêté en 1943 par la Gestapo, condamné à mort et exécuté en mars 1944.



Leopold KASCHA, frère de Franz Kascha, né en 1908 à Vienne, ouvrier, militant du groupe « Gegen den Strom », arrêté par la Gestapo en 1943 à Vienne, condamné à dix ans de prison, mort à Vienne en 1957.



Edith KRAMER, née en 1918 à Vienne, étudiante, militante R. K. en Belgique et en France, responsable du travail de propagande parmi les soldats allemands, arrêtée en 1943 par la Gestapo à Valence, condamnée à mort à Lyon, libérée par un groupe de résistants.

Franz LEDERER, né en 1915 à Vienne, technicien, venant du mouvement Hachomer (sionistes de gauche) il devient dès 1936 militant R. K., dirige l'organisation de Vienne jusqu'en 1939, édite à Anvers en 1939-1940 avec Karl Fischer la revue *Der Marxist*, déporté en mai 1940 au camp Saint-Cyprien d'où il s'évade, participe en novembre 1940 à la première conférence des R. K. à Floren-sac. Mort en 1941 à Montpellier.



Franz MAYER, ouvrier, né en 1911 à Vienne, militant B. L., condamné en 1936 par la police à six mois de détention.

Friedrich NIESCHER, employé de commerce, né en 1913 à Vienne, militant R. K. dès 1936, condamné en 1937 à cinq ans de prison, amnistié en février 1938, émigration en France.

Johann PUTZ, né en 1915, militant du groupe B. L. « Gegen den Strom » (aile gauche de l'ancien « Kampfbund »), condamné en 1943 à une année de prison.

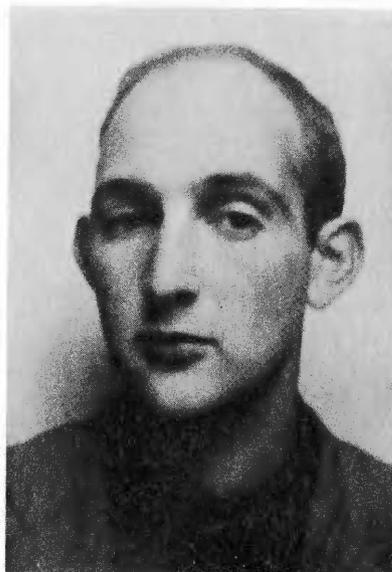


Georg SCHEUER, né en 1915 à Vienne, étudiant, militant R. K. arrêté avec Karl Fischer en 1936, condamné au « procès des trotskystes » à cinq ans de prison et amnistié en février 1938. En émigration en France, il est délégué avec Karl Fischer à la conférence internationale à Périgny, les deux délégués votaient alors contre la proclamation de la 4^e Internationale (voir Karl Fischer).



Johann SCHÖFFMANN, né en 1895 à Wölan, militant B.L. dès 1929, participait avec Trotsky en 1932 à la conférence de Copenhague, adhère aux R.K. en 1936, devient l'inculpé principal au « procès des trotskystes » à Vienne en 1937 et est condamné à un an de prison.

STRASSER Josef (1870-1935), l'une des têtes politiques de l'opposition révolutionnaire qu'on appelait « la gauche de Reichenberg », avait été au K.P.Ö. au début 1919 et militant B.L. dès 1932. Déjà appelé « plume d'or » par Lénine, il écrivait des articles dans *Unser Wort* qui furent particulièrement appréciés par Trotsky (cf. *Œuvres 1*, p. 202).



Artur STREICHER, né en 1917 à Vienne, ouvrier, militant R.K. dès 1936, émigre en France, et est arrêté par la Gestapo en 1942 à la ligne de démarcation, déporté et assassiné.

Fritz KELLER

Le trotskysme en Autriche 1934 à 1945 *

Les conséquences de la voie pacifique

Mars 1933 : Hitler a pris le pouvoir en Allemagne. Profitant du raz-de-marée brun et soutenu dans sa décision par des émissaires de Mussolini, le chancelier autrichien Dollfuss supprima le parlement et gouverna autoritairement par décrets d'urgence sortis du placard « légiste » (« Kriegswirtschaftliches Ermächtigungsgesetz 1917 » [Loi des pleins pouvoirs relative à l'économie de guerre]). Par ce coup d'Etat, il sauva son gouvernement chrétien-social : déjà lors des dernières élections au Conseil national en 1930, les mandats chrétiens-sociaux étaient tombés de 73 à 66 tandis que la social-démocratie autrichienne avait gagné un député et que l'électorat national-socialiste s'était accru brusquement sans pour autant gagner de sièges dans l'assemblée populaire. Une série d'élections régionales avait démontré depuis que les chrétiens-sociaux seraient écrasés par les nazis si de nouvelles élections avaient lieu, et qu'ils perdraient leur majorité d'un petit siège.

Les travailleurs étaient prêts à la riposte. Comment les austromarxistes, élite intellectuelle de la social-démocratie internationale (Otto Bauer, Friedrich Adler, Karl Renner, etc.), allaient-ils réagir à cette provocation ? Allaient-ils transformer l'Autriche en une « place d'armes révolutionnaire », en un « Piémont » du prolétariat allemand tel que

(*) Tous les documents cités proviennent du fonds des Archives de Documentation de la Résistance autrichienne (Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes), A-1010 Vienne, Wipplingerstrasse 8. On trouvera une présentation et une bibliographie précise des luttes de fraction dans le K.P.Ö., des trotskystes et d'autres groupes communistes en Autriche de 1918 à 1945 in : Fritz KELLER : *Gegen den Strom. Fraktionskämpfe in der K.P.Ö. Trotzlisten und andere Gruppen, 1919-1945*, Wien, Europa Verlag, 1978. Traduction de Reiner K.

Trotsky l'exigeait sans cesse depuis le lointain Prinkipo (1) ? Au contraire ! La s.-d. rassembla des signatures pour le rappel du Parlement. Les camarades attendirent, encore une fois, l'arme au pied. Le petit parti communiste d'Autriche (K. P. Ö.) (2), suivant les directives de l'Internationale communiste effrayée par la catastrophe allemande, appela dans ses « lettres ouvertes » à des actions communes contre le régime des décrets d'urgence (3), mais en vain, pour revenir finalement, après le rejet de ses propositions, à la conception du « social-fascisme » (4). Les organisations trotskystes préconisèrent en vain le front unique de combat (5). La s.-d. toléra l'interdiction de sa formation de défense, le *Schutzbund*, les perquisitions d'armes dans les foyers ouvriers entreprises quotidiennement par le gouvernement, la pré-censure de ses journaux, la suppression des Cours suprêmes, l'interdiction du K. P. Ö... Lorsque les défilés traditionnels furent interdits, le 1^{er} mai 1933, les social-démocrates manifestèrent leur impuissance en déambulant entre les chevaux de frise dans la Ringstrass de Vienne. Otto Bauer médita sur les aspects positifs de « l'Etat corporatif » (*Ständestaat*) propagé par les austro-fascistes (6). Il fallut la réaction d'une unité (illégal) du *Schutzbund* se défendant contre une rafle de la police, défense expressément interdite par la direction du parti, pour freiner cette chute sans fin : confronté au fait accompli, la direction social-démocrate vota à une très mince majorité des appels à la grève générale et à l'insurrection.

Le 12 février 1934, ce qui restait du *Schutzbund*, après la désagrégation provoquée au fil des mois par le gouvernement, fit face à l'adversaire. Le petit nombre de communistes se joignirent aux insurgés. L'avant-garde du prolétariat autrichien lutta des jours entiers, bien que mal équipée, sans direction centrale de combat (celle-ci s'était tout simplement auto-

(1) Léon TROTSKY : « Die Tragödie des deutschen Proletariats. Die Arbeiterklasse wird sich aufrichten, der Stalinismus nie ! » [La tragédie du prolétariat allemand. La classe ouvrière se relèvera, le stalinisme jamais], in *Ecrits 1928-1940*, Paris, Publications de la IV^e Internationale, 1959, p. 375-388.

(2) Des estimations parlent de 2 000 à 3 000 membres. (A partir de la fin des années vingt, plus aucune statistique sur le nombre des adhérents ne fut publiée).

(3) *Die Rote Fahne*, organe central du K. P. Ö., 15 mars 1933.

(4) Cf. par exemple *Die Rote Fahne*, 14 avril 1933.

(5) Cf. par exemple : Léon TROTSKY, « An der Reihe ist Österreich » ; « Was muss die Opposition in der S. P. Ö. tun ? » [C'est le tour de l'Autriche. Que doit faire l'opposition dans le S. P. Ö. ?] in *Schriften über Deutschland*, tome 2, p. 503 et suivantes, 531 et suivantes. Cf. également le tract du *Kampfbund* : « Sofortige Kampfeinheitensfront S. P., K. P. und Gewerkschaften » [Front unique de lutte immédiat entre parti socialiste, parti communiste et syndicats]. Cf. enfin *Der Bolschewik*, janvier 1933, *Mitteilungen* (Informations), édités par les « Bolschewiki-Leninisten Österreichs », n° 1 et 2, 1933.

(6) Otto BAUER, « Klassenkampf und Ständeverfassung » [Lutte de classe et constitution corporatiste], *Der Kampf*, organe théorique du S. D. A. P. Ö., n° 1, 1935. Dans « l'Etat corporatiste » la lutte des classes et le parlementarisme devaient être remplacés par un système de représentation par corporation analogue à celui des guildes du moyen âge. Les principes de l'« Etat corporatiste » se trouvent résumés dans l'encyclique papale *Quadragesimo Anno*.

dissoute, après quelques heures, à la suite d'une fausse information), et isolée des masses ouvrières déjà démoralisées (l'appel à la grève générale resta sans effet). Certains nids de résistance ne purent être liquidés qu'avec l'appui de l'artillerie. Les insurgés se battirent, conscients des chances minimales de leur victoire. Bien mieux que leurs dirigeants austro-marxistes si cultivés ils avaient compris que la défaite *sans combat* est la pire des défaites. Quelles victoires brillantes une direction courageuse n'aurait-elle pu remporter, au bon moment, avec ces soldats rouges !

La dictature cléricale

Le régime austro-fasciste, établi après les luttes de février, avec son parti unique, le Front patriotique [*Vaterländische Front*], formé par les chrétiens-sociaux de droite et la *Heimwehr* (7), reposait sur des bases fragiles : il manquait à la faible bourgeoisie du pays une base économique solide. Les dirigeants austro-fascistes étaient obligés de chercher abri sous l'aile de protecteurs étrangers, l'Autriche étant située au point d'intersection de plusieurs blocs impérialistes concurrents (l'Allemagne nazie, l'Italie de Mussolini, l'Entente). L'accord entre Hitler et Mussolini devait finalement mettre fin à leur existence. Aux faiblesses en matière d'économie et de politique étrangère vint s'ajouter une faiblesse dans le domaine de la politique intérieure : la remise en cause des acquis sociaux qui suivit la prise du pouvoir ainsi que la propagande des nazis illégaux décimèrent le nombre déjà faible des partisans des austro-fascistes.

Cette instabilité du régime paralysa partiellement la poursuite — barbare, aux termes de la loi — des activités illégales (pour un *seul* délit, jusqu'à trois peines furent prononcées : de la part de la police, de la part du tribunal et, après la libération du détenu, envoi au camp de concentration de Wöllersdorf). Selon la perception de larges couches de la population, la classe ouvrière n'avait perdu qu'une bataille, et — contrairement à la situation allemande — ses organisations illégales purent développer des activités dépassant de beaucoup le cercle restreint de leurs cadres. En conséquence, le processus de regroupement entre les différents courants politiques atteignit une vivacité exceptionnelle, avec en arrière-plan les vagues montantes de la lutte des classes en Espagne et en France.

Le P. s.-d. perdit, après février 1934, son aile droite (Karl Renner, etc.) qui avait composé avec l'austro-fascisme, ou bien se tenait à l'écart des clandestins. Conséquence de la défaite, certains noyaux essen-

(7) *Heimwehr* était le nom de la formation de défense du Parti chrétien-social, financé par la grande industrie, Mussolini et la Hongrie de Horthy. La *Heimwehr* rassemblait les représentants de la tendance militante de droite qui firent dès 1930 le serment d'un programme cléricalo-fasciste : « Nous rejetons le parlementarisme occidental et l'Etat des partis (...) »

tiels et forces intellectuelles de la social-démocratie passèrent au K. P. Ö. car ils n'avaient guère connu ses aberrations social-fascistes, à cause de la petitesse de la section autrichienne, et parce que les communistes avaient eu raison dans leur critique de principe de la voie pacifique au socialisme. L'éclat du premier Etat ouvrier voilait encore la terreur stalinienne. Le reste rassembla des débris s.-d. dans les « Revolutionäre Sozialisten » (R. S.). Otto Bauer, actif dans la direction de l'extérieur à Brno (Tchécoslovaquie), découvrit la théorie du « socialisme intégral » : les antipodes « social-démocratie — communisme » devaient se fondre dans une synthèse — au sein de la II^e Internationale. Otto Bauer considérait que le réformisme d'avant 1934 avait été une « phase intermédiaire inévitable et fructueuse » dont la réédition justifiée ne pourrait être exclue (8). Le « socialisme intégral » constituait un pont idéologique de la vieille direction vers la base radicalisée.

Tandis que la direction social-démocrate effectuait, sous la pression de la base, un virage à gauche, la section de l'I. C. devenue un parti de masse se rapprocha progressivement du réformisme traditionnel. Ayant suscité des illusions ultragauches un peu après la défaite par des mots d'ordre du genre « Du février rouge à l'octobre rouge ! » (le slogan fut pris au pied de la lettre), le K. P. Ö. entreprit immédiatement après des négociations au sommet avec les R. S., acceptant inconditionnellement tous les préalables posés par les social-démocrates (comme le renoncement à la critique mutuelle (9), etc.). Les R. S. suivirent lors de ces pourparlers une tactique de freinage destinée à rétablir leur influence (10). Après le VII^e congrès mondial de l'I. C. (25 juillet-20 août 1935), le K. P. Ö. s'orienta vers la constitution d'un Front populaire, cherchant d'abord des alliances avec des démocrates bourgeois. Mais dès juillet 1936, lorsqu'un accord austro-allemand ouvrit toutes grandes les portes à la propagande brune, les communistes tentèrent de s'allier sous le titre de Front anti-national-socialiste, avec des cercles austro-fascistes (qui venaient juste de capituler devant Hitler !). Une résistance véhémente des membres fit échouer dans l'immédiat ces plans (11). Le danger croissant d'une invasion brune venant d'Allemagne actualisa le projet. En août 1937, une conférence nationale [Reichskonferenz] du K. P. Ö. consacra la théorie de la « nation

autrichienne (12) » qui devait servir de fondement idéologique à la collaboration de tous les adversaires de Hitler, les bourreaux du 12 février 1934 inclus. Pendant l'invasion des nazis, dans la nuit du 12 au 13 mars 1938, le C. C. jeta par-dessus bord tous ses scrupules en proclamant une ligne ultra-patriotique qui ne se distinguait plus en rien de celle des austro-fascistes et des clans monarchistes : « Peuple d'Autriche ! Applique ce mot d'ordre : Rouge-blanc-rouge (les couleurs de l'Etat autrichien) jusqu'à la mort (13) ! » Les Jeunesses communistes changèrent de nom pour devenir la Jeune Autriche [Jung Österreich] (14). Il ne fallait plus « retourner le fer dans la plaie du 12 février 1934 (15) ». Mais comme il fallait s'y attendre, les austro-fascistes craignaient moins le knout des nazis que la nagaïka de la classe ouvrière. Ils savaient ceci : il était aussi douteux que des armes dans les mains des illégaux puissent braver les troupes allemandes qu'il était certain que ces combattants allaient envoyer au diable les austro-fascistes. Par conséquent, le chancelier fédéral Schuschnigg (16) donna à l'armée l'ordre de capituler, remit dans un discours radiodiffusé l'Autriche à la protection de Dieu et démissionna.

Le K. P. Ö. couvrit d'immondices tous ceux qui s'opposèrent à sa ligne générale ou qui firent la critique — même la plus timide — de la « patrie des travailleurs ». Lorsque Otto Bauer et la direction de l'intérieur des R. S. doutèrent du bien-fondé des procès en sorcellerie de Moscou, tout en procédant à une évaluation *fondamentalement positive* de l'évolution soviétique (17), le président du K. P. Ö. les accusa de « faire les yeux doux au trotskysme contre-révolutionnaire », cet « allié du fas-

(12) Cf. *op. cit.*, p. 8 et suivantes. La théorie de la « nation autrichienne » avait été développée par le membre du C. C. Alfred KLAHR (in : *Weg und Ziel* [La voie et le but], organe théorique du K. P. Ö., 3-4, mars/avril 1937). Aujourd'hui le K. P. Ö. prétend faussement avoir défendu sans interruption depuis 1920 l'existence autonome de l'Etat autrichien (cf. par exemple *Beitrag zur Geschichte der K. P. Ö.* [Essai sur l'histoire du K. P. Ö.], édités par la Historische Kommission beim Z. K., Vienne, 1976). Le K. P. Ö., gêné, tait une série de proclamations programmatiques en faveur du rattachement à l'Allemagne des Soviets (cf. par exemple : Fritz KELLER : « K. P. Ö. und nationale Frage » [Le K. P. Ö. et la question nationale], in *Osterreichische Zeitschrift für Politikwissenschaft* [Revue autrichienne de science politique], n° 2, 1977).

(13) Cf. *Basler Rundschau* (organe officieux de l'I. C.), septembre 1938, p. 290.

(14) Brochure clandestine des Jeunesses communistes camouflée sous le titre : *Ostmarkjugend* [La jeunesse de la marche de l'Est], janvier 1938.

(15) Franz LANG (pseudonyme de Jakob ROSNER) « Österreich, ein Alarmsignal für die katholischen Massen » [Autriche, un signal d'alarme pour les masses catholiques], in *Basler Rundschau*, n° 19, 1938, p. 595.

(16) Le premier dictateur austro-fasciste Engelbert Dollfuß avait été assassiné en juillet 1934 par des putchistes nazis.

(17) Otto BAUER, « Grundsätzliches zu den Hinrichtungen in Moskau » [Remarques de principes sur les exécutions de Moscou], in *Der Kampf*, n° 10, 1936 — « Der Trotskismus und die Trotskistenprozesse » [Le trotskysme et les procès des trotskystes], in *Der Kampf*, n° 3, 1937 — « Das Gericht über die roten Generale » [Le procès des généraux rouges], in *Der Kampf*, n° 7, 1937. Cf. aussi : *Die Revolution*, organe des R. S., septembre 1936.

(8) Otto BAUER, *Zwischen zwei Weltkriegen?* [Entre deux guerres mondiales ?]. Choix des textes et introduction par Josef Hindels, s. d. (1975), p. 38 et 48.

(9) Quand au résultat négatif de cette façon de procéder, cf. Johann KOPLNIG, *Referat auf dem Januar-Plenum des ZK der K. P. Ö. 1936* [Rapport à l'assemblée plénière du C. C. du K. P. Ö., 1936] (camouflé sous le titre : W. SCHACHT : *Die Pflanzen und Feld und Wiese* [Les plantes des champs et des prés], p. 10 et suivantes).

(10) Joseph BUTTINGER (président des R. S.), *Das Ende der Massenpartei — Am Beispiel Österreichs* [La fin du parti de masse — L'exemple de l'Autriche], Francfort s. l. Main, s. d. (réimpression), p. 295 et suivantes, décrit très franchement ce fait.

(11) Cf. à ce sujet la critique de Johann KOPLNIG, *Referat auf der K. P. Ö.-Reichskonferenz-August 1937* [Rapport à la conférence nationale du K. P. Ö., août 1937]. (Brochure clandestine camouflée sous le titre : Carl STEUCKHARDT, Kleiber und Wäschestoffe [Etoffes d'habillement et linges]), p. 10 et suivantes.

cisme (18) ». Otto Bauer et Cie étaient « des ennemis ouverts du front unique » qui, « de concert avec Goebbels, [...] se déchainent dans des propos incendiaires contre Staline, le dirigeant de l'Etat soviétique (19) ».

Les R. S. ne prirent pas fondamentalement position contre la politique de front populaire. Leur seul problème c'est qu'ils ne voyaient aucun allié crédible en Autriche. Le K. P. Ö. et les R. S. étaient liés par une orientation en matière de politique étrangère qui était conforme aux intérêts actuels de l'U. R. S. S. L'Autriche devait être arrachée au « *front de guerre fasciste* » pour être incorporée au « *front de paix* de la France, de la Petite Entente et de l'Union soviétique (20) ». Soit dit entre parenthèses : cette distinction entre voleurs affamés et voleurs rassasiés ne peut être comprise que comme une parodie de la théorie léniniste de l'impérialisme.

Dans le cadre politique décrit ci-dessus, les organisations trotskystes cherchèrent à construire un nouveau parti révolutionnaire. Elles avaient en commun une orientation que Trotsky avait esquissée dans son article « Les ouvriers autrichiens doivent-ils défendre l'indépendance de l'Autriche ? » : La guerre mondiale imminente pose à un plus haut degré que la crise capitaliste la question du pouvoir. Qui esquivé cette question ne peut attirer la petite bourgeoisie. C'est justement pourquoi le reniement des perspectives révolutionnaires, indispensable au Front populaire, favorise les nazis. A l'objection selon laquelle une lutte des classes rigoureuse contre les austro-fascistes aura pour conséquence que « Hitler avalera l'Autriche », Trotsky répond prophétiquement que *seule* la classe ouvrière et non un quelconque « front de la paix » pourra l'en empêcher. Qui plus est, un véritable révolutionnaire ne doit pas craindre des sacrifices territoriaux si cela sert la révolution mondiale. Trotsky considère que dire de l'Autriche qu'elle est « indépendante » est tout simplement un « mensonge ». Il la caractérise lui clairement comme « vassale de l'impérialisme italien ». Les trotskystes doivent accroître la force de la classe ouvrière et non pas placer leurs espérances dans des alliances militaires actuelles ou dans des coalitions hypothétiques (21).

La plus grande des organisations trotskystes autrichiennes était le *Kampfbund zur Befreiung der Arbeiterklasse* [Ligue de combat pour l'émancipation de la classe ouvrière], issue d'une scission oppositionnelle de gauche du K. P. Ö. Ses cadres étaient composés essentiellement d'ou-

(18) Johann KOPLINIG, *Referat auf der K. P. Ö.-Reichskonferenz August 1937*, *op. cit.*, p. 17.

(19) Alexander SCHÖNAU (pseudonyme d'Oskar GROSSMANN), « Wohin geht der Weg der R. S. ? » [Où vont les R. S. ?], in *Weg und Ziel*, nos 8-9, septembre 1937.

(20) Peter WIEDEN (pseudonyme d'Ernest FISCHER), « Der Kampf für die demokratische Republik » [La lutte pour la république démocratique], in *Weg und Ziel*, août 1936, p. 6.

(21) Léon TROTSKY, « Sollen die österreichischen Arbeiter die "Unabhängigkeit" Österreichs verteidigen ? » [Les ouvriers autrichiens doivent-ils défendre « l'indépendance » de l'Autriche], in *Schriften über Deutschland*, *op. cit.*, tome 2, p. 705 et suivantes.

vriers. Josef Frey, le dirigeant du groupe, avait été le président du conseil des soldats après 1918, avait quitté la s.-d. et occupé ensuite des positions éminentes dans le K. P. Ö., jusqu'à son exclusion en 1927. Des divergences concernant les méthodes d'organisation de l'Opposition internationale de gauche menèrent dans les années 30 à la rupture avec Trotsky (22). A cela vinrent s'ajouter des divergences politiques : Frey s'opposa pour des raisons de principe au tournant français, c'est-à-dire à l'entrisme dans la social-démocratie ; de plus, il considérait l'austro-fascisme comme un « bonapartisme ».

Dans l'illégalité, le Kampfbund resta sciemment un groupe de propagande se consacrant à répandre beaucoup d'idées destinées à quelques-uns seulement (23). Chaque adhérent devait suivre, avant la coopération, un cycle de formation [Kurs] dont le matériel écrit était divisé en dix parties, chacune traitant exhaustivement un sujet : les classes/ l'Etat/ le parti/ le matérialisme dialectique/ la stratégie et la tactique/ la création du parti/ la conquête des masses/ la conquête du pouvoir/ l'utilisation du pouvoir (24). Le bureau politique [Pol-Büro] éditait, en plus, un rapport hebdomadaire à l'intention des adhérents, traitant des événements les plus importants. L'organisation fit paraître des brochures sur la question de la guerre et sur le « socialisme intégral » d'Otto Bauer (25).

Le Kampfbund publiait un organe mensuel, *Arbeiter-Macht* (Pouvoir ouvrier). Dans cette revue il soutenait les revendications du pacte d'action conclu entre R. S. et K. P. Ö. concernant les libertés pour tous les travailleurs, l'amnistie pour tous les prisonniers antifascistes, la lutte contre tout abaissement, économique et social, du niveau de vie des ouvriers, petits-bourgeois et paysans (26). Toutes ces questions étaient pourtant subordonnées à la question de la conquête révolutionnaire du pouvoir. Par conséquent, le Kampfbund liait tout soutien aux R. S. et au K. P. Ö. à la propagande d'une part pour la destruction de l'Etat bourgeois, d'autre part pour l'expropriation sans indemnisation des propriétés foncières, de celles de l'Eglise et de celles des grands capitalistes, et enfin pour le pouvoir des Soviets au plan national et international (27).

Déjà avant février 1934, le Kampfbund avait des contacts avec des membres oppositionnels du Schutzbund, grâce à ses appels au front

(22) Léon TROTSKY, « Problems of the German section » [Problèmes de la section allemande], in *Writings 1930-31*, New York, Pathfinder, 1973, p. 140. En ce qui concerne Josef Frey, cf. la partie biographique.

(23) Cf. *Arbeiter-Macht*, organe du « Kampfbund », mars 1936.

(24) Franz DOWIEN (pseudonyme de Josef FREY) : *Die marxistisch-leninistischen Grundsätze des proletarisch-revolutionären Kampfes* [Les principes marxistes-léninistes de la lutte prolétarienne-révolutionnaire], Vienne, 1936.

(25) Josef FREY, *Gegen den imperialistischen Krieg!* [Contre la guerre impérialiste !], Vienne, juin 1935 ; Ernst SCHMIED (pseudonyme de Josef FREY) : *Integraler Sozialismus - ein neuer Weg?* [Le socialisme intégral, une nouvelle voie ?], Vienne, 1937. Il s'agit d'une réponse à Otto Bauer.

(26) *Arbeiter-Macht*, mai 1936.

(27) *Id.*

unique. A partir de 1935, les trotskystes influençaient l'organisation intacte du Schutzbund de Vienne — Mariahilf. Le journal du Schutzbund qui y était publié était ouvert à toutes les tendances politiques, dans l'esprit du front unique et de l'indépendance de la formation de défense par rapport aux partis (28). Bientôt, le K. P. Ö. qui contrôlait la centrale du Schutzbund, se mit à « purger le mouvement ouvrier du poison du trotskysme (29) ». Les communistes isolèrent l'organisation du district. La direction régionale ne put même plus obtenir un nouveau statut organisationnel (30). La centrale cataloguait toute allusion à la IV^e Internationale comme atteinte à l'indépendance du Schutzbund, ce qui n'était pas le cas de la propagande ouverte pour le K. P. Ö. et l'I. C. (31). A cause du boycottage total, l'organisation du Schutzbund prononça finalement sa dissolution et fusionna avec le Kampfbund (32). La centrale dominée par le K. P. Ö. exclut a posteriori les « éléments trotskystes contre-révolutionnaires » à cause de leur « travail de sape (33) ».

Les *Bolschewiki-Leninisten* [B. L. — bolcheviks-léninistes], groupe essentiellement à base intellectuelle constitué en section autrichienne de l'Opposition internationale de gauche après la rupture entre Frey et Trotsky, purent également établir des contacts avec des social-démocrates oppositionnels, déjà avant les luttes de février (34). Ceci permit l'élargissement de l'organisation illégale jusqu'à environ cinquante militants, organisés dans des cellules. L'organe du groupe était *Der einzige Weg* [la seule voie]. On rédigeait un supplément destiné à l'Autriche pour *Unser Wort* [Notre parole], revue des Internationale Kommunisten Deutschlands [Communistes internationaux d'Allemagne] qui paraissait à Paris. La totalité des cadres faisaient de l'entrisme dans les R. S. Lorsque le dirigeant de l'organisation des R. S. de Vienne-Josefstadt, Ernst Federn, put être gagné, celui-ci ajoutait *Unser Wort*, introduit de France en contrebande, à la littérature des R. S. distribuée dans son district.

Conformément aux appels à une campagne de solidarité avec le prolétariat espagnol émanant de la première conférence de la Ligue communiste internationale de juillet 1936 (35), les B. L. popularisaient dans leurs tracts la guerre civile en tant que lutte des classes avec d'autres moyens (36).

(28) Cf. *Schutzbund-Zeitung*, mai-juin-juillet 1935, etc.

(29) Ernst FISCHER, *Vernichtet den Trotskismus!* [Anéantissez le trotskysme!]. (Brochure clandestine camouflée sous le titre : Van LOON, *Du und die Erde* [Toi et la terre]). Berlin, Verlag Ullstein, sans date, p. 48.

(30) *Schutzbund-Zeitung*, août 1935.

(31) *Schutzbund-Zeitung*, septembre 1937.

(32) *Arbeiter-Macht*, février 1937.

(33) Circulaire publiée dans *Schutzbund-Zeitung*, 10 avril 1937.

(34) Cf. *Mitteilungen* [Informations], édité par les b. l., n° 1 et 2, 1937.

(35) *Documents of the Fourth International. The formative years*, New York, Pathfinder, 1973, p. 143 et suivantes.

(36) Tracts : « Arbeiter! Genossen! Der Bürgerkrieg tobt in Spanien » [Ouvriers! Camarades! La guerre civile fait rage en Espagne] ainsi que : « Proletarier! Arbeiterjugend!... » [Prolétaires! Jeunesse ouvrière!...]

Dans le but d'un « secours actif », un comité composé de « toutes les organisations concernées » devait être formé en vue d'appliquer un mot d'ordre central : « Au front tous les camarades aptes ! » [Alle geeigneten Genossen an die Front!] (37). Il est presque inutile de dire que le K. P. Ö. préférerait renoncer à des combattants que de négocier avec des trotskystes.

Indépendamment des deux organisations mentionnées, une fraction de gauche naquit dans les Jeunesses communistes sous l'effet de la déclaration Staline-Laval. La fossilisation de la vie politique dans le K. P. Ö. fit de l'organisation de jeunesse le centre des discussions ouvertes, parce que les traditions de la « troisième période » y étaient encore vivantes. Après le VII^e congrès mondial, la fraction devint une organisation autonome, les *Revolutionäre Kommunisten* (R. K.) [Communistes révolutionnaires], et établit — via Paris — le contact avec les B. L. On envisageait d'établir entre les groupes des rapports d'organisation adulte à organisation de jeunesse, ou bien de fusionner. Le manque de consistance organisationnelle des B. L. et des divergences politiques qui commençaient à se manifester rendirent ces plans caducs. Au contraire, des militants b. l. passèrent au R. K. qui, jusqu'en 1938, ont été considérés par le S. I. comme section autrichienne du mouvement pour la IV^e Internationale. L'organisation publiait un mensuel, *Bolschewik* (devise : « L'ennemi est dans notre propre pays ! »). A partir de janvier 1937, les R. K. ajoutaient à leur nom, malgré des réserves théoriques, le qualificatif de « trotskystes » pour protester contre les méthodes staliennes et surtout contre les procès de Moscou. En 1937 ou 1938, avec la coopération du S. I., la revue *Der Einzige Weg* a été éditée à Prague-Zürich comme organe commun des R. K. d'Autriche, du M. A. S. de Suisse (Action marxiste) et des I. K. C. S. R. (Communistes internationalistes de Tchécoslovaquie).

La croissance organisationnelle des R. K. s'effectuait essentiellement aux dépens des Jeunesses communistes. L'organisation du district de Vienne-Margarethen passa dans sa totalité aux R. K. Une série d'autres fédérations invitèrent les oppositionnels à des discussions (38). La réaction du communisme officiel consistait à publier des *Lehrbriefe* [Lettres de formation] sur le trotskysme (39), et à calomnier les oppositionnels en les traitant de « mouchards de la police (40) ». Au cours de discussions avec les R. K., les membres du C. C. des Jeunesses faisaient exprès de les appeler par leurs noms *légaux* (41) ce qui équivalait pratiquement à la délation. Après le décret de l'interdiction générale de discuter — « expression de l'impuissance idéologique et de la faiblesse morale » selon le *Bolschewik* — la campagne s'intensifia. Un des dirigeants des

(37) Tract : « Arbeiter! Genossen! Der Bürgerkrieg...! », *op. cit.*

(38) *Bolschewik*, n° 4, juin 1936.

(39) *Lehrbrief* [Lettre de formation]. Édité par le K. P. Ö., n° 5 et 6, mai 1936.

(40) *Bolschewik*, n° 8, août 1936.

(41) *Bolschewik*, n° 6, juillet 1936.

Jeunesses assomma sans discussion préalable un oppositionnel devant la réunion de l'organisation du district de Vienne-Leopoldstadt, ce qui eut pour conséquence que la totalité de cette fédération passa, elle aussi, aux R. K. (42).

En 1936, la police réussit à « découvrir » les noms de quelques sympathisants actifs et cadres dirigeants des Revolutionäre Kommunisten et des B. L. (43). Au moins Ernst Ausmann, Gustav Gronich, Ernst Federn et Franz Pawelka furent au mois de mars les victimes de la première vague d'arrestations. Après une amnistie en juillet, une deuxième rafle mena, en août, à l'arrestation de l'ingénieur Johann Schöffmann, de Berthold Grad, Georg Scheuer, Ludwig Auinger, Karl Fischer et de Franz Mayer. Ernst Pawelka fut envoyé au camp de concentration de Wöllersdorf (44). Dans la procédure de première instance, transformée par les accusés en tribunal contre les austro-fascistes, la cour prononça des peines de prison allant de quatorze mois à deux ans pour « délits contre la paix et l'ordre publics (45) ». Par suite de l'appel « a minima » du parquet, la deuxième instance porta toutes les peines à cinq ans de réclusion à régime sévère, cette fois-ci pour « haute trahison (46) ». Dans une procédure séparée, deux autres militants R. K., Friedrich Niescher et Anton Hochrainer, furent condamnés l'un à dix-huit mois et l'autre à cinq ans de réclusion à régime sévère (47). Les détenus firent sortir de la prison de Vienne un message clandestin prouvant que leur volonté de lutte était restée intacte (48).

Le K. P. Ö., dans l'absurdité la plus totale, considéra les condamnations comme preuves du bien-fondé de ces calomnies. Ainsi, l'accusé principal, Schöffmann, n'aurait été « qu'un agent de la Gestapo qui moucharde, dans le rôle du trotskyste, le mouvement ouvrier (49) ».

(42) *Bolschewik*, n° 8, août 1936.

(43) *Bericht der Bundespolizeidirektion an die Staatsanwaltschaft Wien I über Johann Schöffmann und Konsorten, Betätigung für die kommunistische Partei* [Rapport de la direction de la police fédérale au ministère public de Vienne I sur J. Schöffmann et consorts. Participation au parti communiste]. Ce rapport date du 9 décembre 1936. Ses références sont : Pr. ZI. IV-10696/36. Ces renseignements se trouvent p. 2.

(44) Arrêt du président de la police de la ville fédérale de Vienne du 20 novembre 1936.

(45) Sentence prononcée par le tribunal pénal fédéral de Vienne I, le 13 août 1937. (Référence : n° 20 Vr. 10515/36-105.)

(46) Sentence prononcée par la Cour suprême, section 5, concernant le « recours en nullité dans l'affaire Johann Schöffmann et autres » du 23 septembre 1937. (Référence : 20 Vr 10515/36, Schw Hv 22/1937, 50 s 856/38-8.)

(47) Sentence prononcée par le tribunal fédéral de Vienne. (Référence 26 Vr 9839/36 et 2 Vr 897/37.)

(48) « Ein Aufruf aus dem Wiener Gefängnis » [Un appel venu de la prison de Vienne], in *Der einzige Weg* [La Seule voie] revue pour la Quatrième Internationale, organe du secrétariat international de l'Action marxiste de Suisse, des Communistes révolutionnaires d'Autriche et des Communistes internationaux de Tchécoslovaquie, n° 1, décembre 1937.

(49) « Trotskismus ohne Maske » [Le trotskysme sans masque], in *Proletarier-Jugend*, organe des Jeunesses communistes, n° 5, 1937.

Ces trois organisations trotskystes réussirent jusqu'à l'invasion nazie à réaliser de petites percées dans le camp des partis ouvriers traditionnels, mais elles ne purent ébranler la domination de ceux-ci. Comme partout en Europe occidentale, la social-démocratie et le stalinisme n'avaient pas la capacité de vaincre, mais leur poids spécifique était suffisant pour lier à leurs organisations de grands secteurs de la classe ouvrière.

L'invasion nazie

En mars 1938, les conditions de lutte des illégaux se détériorèrent subitement. Tandis que le K. P. Ö. avait mis en relief son côté démocratique pendant la phase précédente, les nazis autrichiens clandestins faisaient de la démagogie social-révolutionnaire (50). Cette propagande qui inversait les rôles, et la haine débordante des ouvriers contre les bourreaux du 12 février 1934 effaçaient partiellement les différences entre les illégaux. « Etes-vous des bolcheviks bruns ou rouges ? », telle était la question significative que des passants posèrent à des détenus qui venaient d'être libérés du camp de concentration de Wöllersdorf (51). Dans pas mal de couches de la population, on était prêt à ovationner n'importe quel régime pourvu qu'il chasse les dictateurs austro-fascistes. Ceci permit aux nazis d'ancrer solidement leur règne despotique.

Après l'occupation, l'efficacité de la Gestapo, bénéficiant des expériences de l'activité illégale que ses partisans avaient accumulées pendant quatre ans en Autriche, limita rapidement le travail clandestin aux cercles les plus restreints. Quiconque était entré à un moment ou l'autre dans les dossiers de la police pour des activités de gauche fut incarcéré et déporté dans un camp de concentration.

Les R. S. cessèrent leurs activités en tant qu'organisation centralisée. De la social-démocratie qui avait jadis dominé le mouvement ouvrier autrichien, ne subsistèrent que de petits groupes d'activistes (52) et des cercles d'amis. Les membres des R. S. désireux de continuer leurs activités politiques le firent en collaborant directement ou indirectement avec le K. P. Ö. dont les cadres portaient le fardeau principal de la lutte anti-fasciste. En août 1938, le K. P. Ö. publia un manifeste définissant la résistance comme la « lutte de libération nationale du peuple autri-

(50) Cf. Robert SCHWARZ : *Sozialismus*.

(51) Walter FISCHER (ancien membre du C. C. du K. P. Ö.) : *Faschismus in Österreich (1933 bis 1938)*, Vienne, 1970, Sammelmappe der F. O. J.-Sommerakademie [Le fascisme en Autriche de 1933 à 1938, documents de l'Université d'été du F. O. J.]. Même le permanent du Schutzbund qui avait déclenché le soulèvement de février ne renonça pas à une visite de l'Allemagne nazie. (Cf. Inez KYKAL et Karl R. STADLER : *Richard Bernaschek - Odyssee eines Rebellen*, Vienne, 1976.)

(52) Cf. Paul SCHARF, Otto Haas. *Ein revolutionärer Sozialist gegen das Dritte Reich* [O. H. Un socialiste révolutionnaire contre le Troisième Reich], Vienne, 1967.

chien (53) ». Dans le contexte de cette tactique, la direction du parti cherchait — avec bien peu de succès — à collaborer avec tous les cercles réactionnaires de la résistance jusqu'aux monarchistes. Le pacte Staline-Hitler constitua une rupture. Les efforts du K. P. Ö. pour gagner même d'anciens membres des R. S. furent paralysés (54). Les activistes étaient troublés (55); « [...] les camarades se promenaient la mine longue (56) ». D'après les directives de l'I. C., le K. P. Ö. était maintenant obligé de considérer les différentes puissances impérialistes comme des fauteurs de guerre *au moins* équivalents (57). Il fallait constituer un « front unique » et un « front populaire à la base » *sans* englober des groupes social-démocrates ou même bourgeois (58).

A part l'antitrotskysme (59), seule la théorie de la nation autrichienne résista à la volte-face idéologique. Le rapatriement de communistes autrichiens incarcérés en U. R. S. S. en tant que citoyens *allemands*, c'est-à-dire leur remise entre les mains de la Gestapo, montra pourtant le manque total de scrupules du parti et de l'Etat soviétiques à piétiner même cette seule « résistance » du K. P. Ö. (60).

Le Blitzkrieg hitlérien contre l'U. R. S. S. en juin 1941 ramena le K. P. Ö. à la politique de « lutte de libération nationale ». Tous ceux qui étaient prêts à lutter d'une façon ou d'une autre contre les nazis devaient s'unir :

« Les catholiques doivent surmonter leur méfiance à l'égard des communistes, méfiance qui sert seulement les nazis qui l'ont attisée systématiquement pendant des années ; les socialistes doivent oublier leur vieille rancune contre les monarchistes. Nous n'avons véritablement qu'un seul et même ennemi : La « peste brune », et tous nous n'avons qu'un seul et même but : « La libération de notre pays, l'Autriche, des misères de la guerre et de l'oppression (61) ! »

(53) *Basler Rundschau*, n° 39, 1938, p. 1313.

(54) Cf. Helmut KONRAD, *K. P. Ö. und K. P. C. zur Zeit des Hitler-Stalin-Paktes* [Le P. C. autrichien et le P. C. tchèque à l'époque du pacte Hitler/Staline]. Dissertation philosophique, Vienne, 1972, p. 16.

(55) *Die Rote Front* (organe du K. P. Ö.), par exemple le n° d'avril 1941, constata de façon éclatante aux instructions de l'I. C.

(56) *Hammer und Sichel* [La faucille et le marteau], organe du K. P. Ö., septembre 1940.

(57) *Weg und Ziel*, n° 1 et 4, 1940.

(58) Georgi DIMITROFF, « Der Krieg und die Arbeiterklasse der kapitalistischen Länder » [La guerre et la classe ouvrière des pays capitalistes], in *Die Welt* [Le Monde], (organe officieux de l'I. C.), septembre 1939, p. 154 et suivantes.

(59) Dans une lettre des communistes autrichiens en Grande-Bretagne au bureau de Londres des R. S., en date du 15 mai 1943, des permanents dirigeants des R. S. étaient encore appelés « trotskystes » accusés d'une « activité anti-ouvrière, anti-soviétique et pro-fasciste ».

(60) C'est ainsi que le vieux communiste Franz Koritschoner qui avait collaboré avec Lénine dans le mouvement de Zimmerwald et qui avait occupé des positions de dirigeant dans le K. P. Ö. depuis 1918 fut livré *comme citoyen allemand* à la Gestapo qui l'assassina le 8 juin 1941 dans le camp de concentration d'Auschwitz.

(61) Tract du K. P. Ö. (aux alentours de l'automne 1941).

Après l'invasion nazie, la Gestapo arrêta au moins les trotskystes Gustav Gronich et Ernst Federn et les envoya au camp de concentration de Dachau d'où ils furent transférés à Buchenwald. Le dirigeant du Kampfbund, Josef Frey, dut s'enfuir en Suisse où il poursuivit ses activités en faveur du trotskysme. Les condamnés du procès des trotskystes de Vienne de l'année 1937, libérés en février 1938 à la suite de l'amnistie, émigrèrent en France. D'autres cadres des Revolutionäre Kommunisten quittèrent également l'Autriche. Georg Scheuer et Karl Fischer participèrent en septembre 1938 au congrès de fondation de la IV^e Internationale, refusant la proclamation du nouveau parti mondial à cette époque. Les divergences face à la deuxième guerre impérialiste étaient la cause principale de la rupture entre les R. K. et le S. I. en 1938-1939. Les R. K. émigrés constituèrent une représentation de l'étranger en France pour former ensuite, avec des groupes belges, allemands et français, une tendance internationale qui publiait en 1939 un *Bulletin Oppositionnel*, puis, pendant la guerre, *Der Marxist*, *Vierte Internationale*, *Spartakus*, *Fraternisation Proletarienne*. La plupart des membres de cette organisation se trouvaient jusqu'à juillet 1941 à Montauban, d'où ils furent chassés par la police pour entrer enfin dans la clandestinité. En novembre 1940 et décembre 1943, les R. K. organisèrent des conférences clandestines dans le midi de la France. La Gestapo et la police de Vichy firent d'horribles ravages parmi leurs militants. Les divergences avec le trotskysme s'approfondirent dans la résistance, les Communistes révolutionnaires défendant de plus en plus des positions ultragauches : ils critiquaient ainsi violemment, rétrospectivement, autant la perspective avancée par l'Opposition de gauche jusqu'en 1933 de réformer l'I. C., l'entrisme, que la proclamation de la IV^e Internationale en 1938 et le défaitisme révolutionnaire des groupes trotskystes, inconséquent à leur avis (62). Ils considéraient l'U. R. S. S. comme un Etat capitaliste qui ne devait donc plus être défendu par les ouvriers (63). Toute velléité de participer à un soulèvement national en France, ensemble avec des organisations bourgeoises, fut rejetée comme « social-patriotique (64) ».

En Autriche même, la saignée des cadres mit fin aux activités des B. L. Les Revolutionäre Kommunisten purent maintenir leurs structures organisationnelles jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale (65). C'est le Kampfbund qui fut le moins frappé par l'émigration et les arrestations. Mais cette organisation glissa dans une crise politique. Sous la pression des événements, Josef Frey modifia le défaitisme révolutionnaire qui devint la « tactique combinée de guerre ». Dans des conflits entre

(62) *Bulletin* des Revolutionäre Kommunisten, n° 11, août-septembre 1942.

(63) Cf. le *Bulletin* des Revolutionäre Kommunisten, n° 1, juillet 1941.

(64) *Aperçu des groupes situés à gauche du trotskysme en France*. Informations internes, sans lieu, circa 1945, p. 3.

(65) Les Revolutionäre Kommunisten de Vienne entrèrent ensuite dans le groupe Gegen den Strom (Cf. *Der Spartakist*, organe des Internationale Kommunisten Österreichs, fin janvier 1950).

des Etats alliés à l'U. R. S. S. et des Etats fascistes, les révolutionnaires devaient lutter *sciemment* l'arme à la main, sans pour autant abandonner la propagande contre leur propre gouvernement (66). Cette « tactique combinée de guerre » suscita aussitôt des protestations véhémentes bien que Frey mît tout son poids politique dans la balance (67). Après six mois de discussions, en mai 1938, tous les militants opposés au cours nouveau furent exclus. Josef Frey rédigea, sous le nom conspiratif de W. Hirt, une nouvelle brochure au sujet de la tactique de guerre (68).

En plus de son journal mensuel, le Kampfbund publia après la scission encore deux autres écrits de Frey qui furent introduits de façon risquée en contrebande à travers la frontière suisse hermétiquement fermée : le premier traita exhaustivement du livre de Bauer : *Le parti illégal* ; le deuxième, édité en mai 1940, fut le compte rendu d'une discussion récemment menée avec Frey sur les discordes internes du Kampfbund (69).

Cette discussion avait pour sujet la crise interne permanente du Kampfbund depuis les exclusions de l'année 1938. La « tactique combinée de guerre » était-elle encore applicable après la conclusion du pacte Staline-Hitler ? Manifestement non. Car, dans l'affirmative, les ouvriers de la zone du pouvoir hitlérien auraient dû se battre sciemment contre la France et l'Angleterre. Bien que le Kampfbund n'en tire pas cette conclusion et conteste décidément la possibilité d'appliquer la « tactique combinée de guerre » dans les conditions données, des parties croissantes de l'organisation comprenaient de mieux en mieux que l'éloignement du défaitisme révolutionnaire à la fin de l'année 1937 avait été erroné. *Arbeiter-Macht* écrivit :

« Nous sommes conscients du grand préjudice qui a été causé par notre politique erronée à la classe ouvrière en général et à la construction d'un parti révolutionnaire de classe en particulier (70) ! »

Les conséquences organisationnelles étaient claires. Presque toute la direction en plus des activistes quittèrent le Kampfbund et passèrent aux groupes formés par les exclus (71).

Après sa scission, trois organisations trotskystes étaient nées hors du Kampfbund qui partageaient le refus inconditionnel de la défense de la patrie :

Les *Proletarische Revolutionäre* [Révolutionnaires prolétariens] qui

(66) *Arbeiter-Macht*, décembre 1937.

(67) Cf. *Diskussionsblatt* [feuilles de discussion], n° 1, janvier et n° 2, mi-février 1938, éditées par le Kampfbund.

(68) W. HIRT (pseudonyme de Josef Frey), *Kriegstaktik im zweiten imperialistischen Krieg* [Tactique militaire dans la deuxième guerre impérialiste], Vienne 1939.

(69) W. HIRT, *Historischer Materialismus und Partei* [Le matérialisme historique et le parti], Vienne, mai 1939 et *Aussprache mit Dowien* [Discussions avec Dowien] (Dowien est le pseudonyme de Josef Frey), Vienne, mai 1940.

(70) *Arbeiter-Macht*, n° 2, août 1941.

(71) Cf. *Der Vorposten, Organ der Proletarischen Internationalisten* [L'avant-poste, organe des internationalistes prolétariens], n° 7, mai 1940 et fin janvier 1942.

éditaient la revue *Iskra* [l'Étincelle], appelée ainsi d'après l'organe célèbre de Lénine (72). Ce groupe essaya de faire du travail d'agitation dépassant le cercle des militants connus et des sympathisants.

Le groupe *Gegen den Strom* [Contre le courant] avec son organe du même nom (73) publia lors de la guerre finno-soviétique une brochure dans laquelle elle manifesta une position neutre (74). *Gegen den Strom* avait tendance, en général, à ne considérer l'U. R. S. S. ni comme Etat ouvrier dégénéré ni comme Etat capitaliste mais comme un Etat d'une troisième nature, un « Etat petit-bourgeois ». En avril 1943, la Gestapo réussit, grâce à un mouchard ou — d'après une autre version des faits — grâce à une imprudence conspirative, à arrêter le cadre dirigeant Josef Jakobovits (75). Une rafle suivit (76). En décembre de la même année, le Volksgerichtshof [Cour suprême nazie], sous la présidence du D^r Gert Lenhart (77) prononça la peine capitale contre Josef Jakobovits et les frères Franz et Léopold Kascha ainsi que des peines de réclusion avec perte des droits civiques contre Maria Fischer, Paula Binder, Johann Putz et Ludwig Weseli (78). Jakobovits et Franz Kascha y exprimèrent leurs convictions intégrales, transformant ainsi la cour en un tribunal contre les sbires nazis. Ces martyrs refusèrent de se pourvoir en grâce (79). Franz Kascha fit tout son possible pour décharger son frère et permit ainsi sa survie (80).

La vague d'arrestations entraîna la découverte des écrits illégaux de tous les groupes trotskystes existant à l'époque qui, en connaissance de cause, feignirent d'être « morts ». Tout travail de publication cessa ; ne continuèrent que les réunions de cellules, les cours de formation et les discussions entre les directions des différents groupes : cette mesure de prudence était compréhensible, car, vu les méthodes bestiales d'interrogatoire pratiquées par la Gestapo, on ne pouvait être sûr que les militants arrêtés allaient vraiment se taire aussi obstinément qu'ils le faisaient en fait. Les organisations trotskystes formaient, après la vague d'arrestations encore plus qu'avant, un système lié à la manière des vases communicants, complètement coupé de l'extérieur. Cet isolement était en

(72) Ce journal plusieurs fois mentionné dans les rapports journaliers de la Gestapo n'est pas recensé dans les archives.

(73) Seuls quelques numéros de ce journal ont été recensés.

(74) Tract : « Die Klassennatur der Sowjetunion » [La nature de classe de l'Union soviétique].

(75) Rapport journalier de la Gestapo, n° 2 du 2 au 5 avril 1943.

(76) Cf. les rapports journaliers de la Gestapo, n° 4 (du 9 au 12 avril 1943), n° 5 (du 13 au 15 avril 1943) ainsi que celui du 13 au 16 août 1943.

(77) Ce dernier est aujourd'hui « Oberlandesgerichtsrat » [Magistrat supérieur] à Neustadt en R. F. A. (cf. Herbert STEINER, *Zum Tode verurteilt — Österreicher gegen Hitler* [Condamnés à mort. Des Autrichiens contre Hitler], Vienne, 1964, p. 19).

(78) Rapport journalier de la Gestapo, n° 5, du 14 au 16 décembre 1943.

(79) *Neuer Spartakus* (organe du groupe du même nom), n° 2 avril-mai 1946.

(80) Cf. Franz MODLIK, *Skizze der Geschichte des Trotzkismus in Österreich* [Esquisse d'une histoire du trotskysme en Autriche].

même temps une protection et un obstacle : une protection, car il réduisit au strict minimum les possibilités de la Gestapo de dépister et d'infiltrer les groupes (les sbires nazis renoncèrent en fait après quelques vaines perquisitions à suivre les traces existantes des illégaux) ; un obstacle, car l'existence en cercle restreint des années durant engendra, chez de nombreux membres, un esprit de suffisance étriqué.

Le troisième groupe agissant en dehors du « Kampfbund » était celui des « *Proletarische Internationalisten* » [Internationalistes Proletariens]. A partir de mars 1939, ils publièrent la revue *Der Vorbote* [le précurseur], plus tard *Der Vorposten* [l'avant-poste] (81). Cette organisation joua le rôle de moteur de l'unification dans le camp trotskyste. Au milieu de l'année 1940, une partie scissionnée du Kampfbund la rejoignit (82). Au début de l'année 1942, d'autres parties suivirent (83). A la suite de discussions exhaustives, la fusion avec les Proletarische Revolutionäre réussit en 1944 (84). L'organisation née ainsi changea de nom et devint le *Karl-Liebknecht-Bund (Internationale Kommunisten)* [Ligue Karl Liebknecht (Communistes internationaux)]. Il faut considérer les trotskystes d'après ce processus d'unification comme la seule organisation du mouvement ouvrier illégal de l'époque disposant d'une structure politique cohérente et fermée (en 1944, même le K. P. Ö., malgré ses ressources financières et techniques incomparablement plus grandes, n'avait plus de direction centrale fonctionnant à l'intérieur — ses membres travaillant individuellement dans des cercles de résistance hors partis). En janvier 1945, le Karl-Liebknecht-Bund reprit ses activités de publication, stoppées après la vague d'arrestations d'avril 1943, en éditant l'organe central *Der Spartakist* [le spartakiste].

Les trotskystes combattaient le Troisième Reich non seulement par le maintien de leurs structures organisationnelles, mais par des publications illégales d'un nombre considérable (le Kampfbund et les Proletarische Internationalisten à eux seuls publièrent *chacun*, de 1938 à 1945, plus de 100 pages de revues recensées par des archives ; le bureau politique du Kampfbund faisait en plus des rapports hebdomadaires aux cellules sur les événements les plus importants en matière de politique mondiale et communiquait les informations recueillies par les membres, sur le moral de la population et dans la Wehrmacht, les activités de résistance des autres groupes illégaux et la situation alimentaire, etc. (85). Les activités des deux autres groupes avaient probablement la même ampleur). Les militants sabotaient aussi dans les usines et l'armée les efforts d'armement. Ils maltraièrent le matériel, exécutaient inexactement les ordres ou bien les transformaient en leur contraire par une exécution super-

(81) Le titre fut changé à partir du n° 7 (mai 1940).

(82) *Der Vorposten*, n° 7, mai 1940.

(83) *Der Vorposten*, fin janvier 1942.

(84) *Der Spartakist*, n° 2, 1945, daté de février mais paru en réalité à la mi-mai.

La fusion fut tenue secrète jusqu'à cette date pour des raisons de clandestinité.

(85) Les rapports des années 1939 à 1941 sont recensés dans les archives.

correcte. C'était déjà leur comportement à un moment où les staliniens refusaient le sabotage (par ex. lors du pacte Hitler-Staline (86)). On sait d'un trotskyste qu'il faisait de la propagande parmi la population des territoires occupés sans renier ses convictions politiques (87). Avec les militants dans l'armée, la direction se mit d'accord sur un système de code destiné à recueillir des informations sur la situation militaire, les principaux mouvements des armées, les avances et les retraites, le moral, etc. (88). Un médecin, membre d'une des organisations, permit à un certain nombre de militants, grâce à un « traitement », d'être classés « inaptes au service » par le conseil de révision (89).

Immédiatement après la libération de Vienne par l'armée rouge, le Karl-Liebknecht-Bund publia ses *Thèses sur le 10 avril 1945* : dans la situation pré-révolutionnaire donnée, l'organisation devait d'une part soutenir toute initiative du S. P. Ö. et du K. P. Ö. vraiment dans l'intérêt des ouvriers ; d'autre part, elle devait surtout prendre parti pour le paiement de tous les frais de guerre par les patrons. Les thèses maintenaient le statut illégal de l'organisation, mesure de prudence nullement exagérée en face de la force d'occupation soviétique (90). Il fallait pourtant débarrasser le mouvement de son « caractère formel de secte ». Dans ce but, il était prévu de soutenir des fractions de gauche dans les partis ouvriers traditionnels. Des scissions de ces partis devaient renforcer numériquement le noyau révolutionnaire pour qu'il devienne le nouveau parti de classe, la section de la IV^e Internationale. Les thèses tenaient compte du rétablissement de l'Autriche dans la mesure où les buts étaient maintenant définis comme la lutte contre la bourgeoisie autrichienne — ce n'était plus, comme peu de temps auparavant, « la chute de la bourgeoisie allemande » — et la construction de l'Autriche des conseils dans le cadre des Etats-Unis socialistes d'Europe (91). Il est frappant que ces thèses sont programmatiquement concordantes avec les déclarations de la conférence européenne de la IV^e Internationale bien que les trotskystes autrichiens n'aient encore établi, à ce moment, aucun contact avec l'étranger.

Ce fut seulement un peu plus tard qu'un membre du Socialist Workers Party se fraya, en tant que reporter de guerre, un chemin à Vienne. Cet intermédiaire établit les relations avec la IV^e Internationale. Face aux tâches historiques auxquelles ils s'attendaient, et sous la pression des instances du parti mondial (92), tous les trotskystes se trouvant encore en dehors du Karl-Liebknecht-Bund (les restes du Kampfbund et le groupe

(86) Cf. *Weg und Ziel*, n° 4, 1940.

(87) Raimund Löw, « Le trotskysme en Autriche » in *Quatrième Internationale*, n° 13, 1974.

(88) Interview avec Franz Modlik, citée in : Winfried WAGNER, *Trotzkismus in Österreich*. Dissertation philosophique Salzburg, 1976, p. 153.

(89) Interview avec Karl Kraupa.

(90) *Der Spartakist*, n° 2, 1945, daté février, paru en réalité à la mi-mai.

(91) *Thèses sur le 10 avril 1945*. Franz Modlik est l'auteur de ces thèses.

(92) Cf. *Der Spartakist*, fin janvier 1950.

Contre le courant) rejoignirent l'organisation. Cette accélération artificielle du processus d'unification, organique jusque-là, fit que les divergences sur le caractère de l'Union soviétique et la « tactique combinée de guerre » restèrent sans clarification. L'organisation à nouveau unitaire changea de nom et devint les *Internationale Kommunisten Österreichs* (I. K. Ö.) [communistes internationaux d'Autriche] qui continuèrent à publier l'organe central mensuel *Der Spartakist*.

En 1946, l'I. K. Ö. englobait 194 personnes dans des cellules (73 membres, 54 candidats, 25 sympathisants, 42 contacts « Propaganda-fälle »). Les militants et sympathisants avaient la structure suivante : 69,3 % d'hommes, 30,7 % de femmes, 55,2 % de travailleurs manuels, 41,7 % d'employés, 3,1 % de travailleurs indépendants ; 24,4 % travaillaient dans les P. M. E., 55,1 % dans des grandes entreprises ; cinq membres avaient moins de 20 ans, 33 entre 20 et 30 ans, 59 entre 30 et 40 ans, 30 avaient plus de 40 ans. 14 membres de l'organisation faisaient partie d'un comité d'entreprise, 3 membres étaient proposés pour exercer cette fonction (93).

Remarques finales

Les espoirs de l'I. K. Ö. et de toute la IV^e Internationale de voir l'après-guerre porter les sections à la tête d'une vague révolutionnaire furent déçus. En Allemagne et en Autriche où la classe ouvrière devait jouer, au cours de la débâcle militaire, un rôle d'avant-garde pour toute l'Europe, la prise du pouvoir par les quatre dictatures militaires alliées eut lieu presque sans rupture. Le fait que le gouvernement militaire soviétique n'installa en Autriche personne d'autre au poste de chancelier du premier gouvernement d'union nationale que l'opportuniste juré Karl Renner (94) fut un avertissement fatidique. Après 1945, la classe ouvrière autrichienne refit étonnamment vite sa force, contrairement à l'évolution qui eut lieu sur le plan politique. L'I. K. Ö. put intervenir avec quelque succès dans quelques-unes des luttes contre la restauration du capitalisme aux frais des masses laborieuses (par exemple dans la grève des ouvriers de l'industrie

(93) *Rapport de la commission d'organisation à la conférence de l'I. K. Ö.* (1946).

(94) Jusqu'en 1918, Karl RENNER (1870-1950) rêva d'une réforme de la monarchie austro-hongroise pour pouvoir devenir ensuite le premier chancelier de la République. Le 12 février 1934, il compta parmi ces politiciens social-démocrates qui voulaient continuer la politique capitulatrice bien que le soulèvement fût déjà effectif. Dans les années 1934 à 1945, il mena une vie de rentier assez tranquille. Il acheta la bienveillance des nazis par une déclaration de presse en faveur de l'Anschluss et par une brochure qu'il écrivit en faveur de l'annexion des Sudètes. Comme il fallait s'y attendre, le K. P. Ö. défendit contre ses propres membres sa nomination de chef de gouvernement. (*Von 1934 bis 1946, 12 Jahre Kampf für Freiheit und Demokratie*. [De 1934 à 1946, 12 années de lutte pour la liberté et la démocratie]. Rapport de Friedl FÜRNBURG, secrétaire du K. P. Ö., au 13^e congrès du K. P. Ö., Vienne, mai 1946, p. 19 et suivantes.)

de la chaussure en 1946). Mais la volonté de résistance fut minée par les efforts combinés des gouvernements d'union nationale des Österreichische Volkspartei [parti populiste autrichien] (organisation ayant succédé aux chrétiens-sociaux d'avant 1933), du S. P. Ö. et du K. P. Ö. et des commandements militaires occidentaux au cours de la guerre froide, par les expériences immédiates de la population avec les représentants du stalinisme et par l'exemple des « pays du glaci » à quelques kilomètres seulement de Vienne.

La bourgeoisie et la social-démocratie n'avaient qu'à dénoncer une grève, si justifiée soit-elle, comme tentative de coup d'Etat russe, pour diviser le front de lutte. Aussi les trotskystes autrichiens entamèrent-ils bientôt à nouveau une période de travail de Sisyphe dans de petits cercles — coincés cette fois-ci par un régime parlementaire-bourgeois bien établi disposant de structures de collaboration de classes efficaces dans tous les secteurs de la société (la collaboration des « partenaires sociaux » dans le domaine économique, les gouvernements de coalition populistes-socialistes sur le plan politique (95)). C'est seulement l'essor des mouvements de libération dans le Tiers Monde et la révolte de la jeunesse de mai 1968 qui aidèrent à briser cet isolement dans quelques secteurs.

(95) Le K. P. Ö. n'ayant obtenu que 5 % des voix lors des premières élections en novembre 1945, l'Ö. V. P. et le S. P. Ö. choisirent la confrontation et manœuvrèrent de telle sorte que le K. P. Ö. se trouva exclu du gouvernement. Les leçons tirées par le K. P. Ö. de ces événements furent une lamentation éternelle sur l'ingratitude de la social-démocratie et de la bourgeoisie à l'égard des meilleurs patriotes autrichiens qui avaient posé la première pierre de la deuxième république autrichienne. (Cf. par exemple : *Geschichte der Kommunistischen Partei Österreichs, 1918-1955* [Histoire du parti communiste autrichien...], Vienne, Kurzer Abriss, 1977). Dans cette interprétation, l'histoire devient une entreprise morale servant à l'édification de méchants anticommunistes.

Courrier des lecteurs

Une lettre de Pierre Frank

Dans le n° 4 des *Cahiers*, Michel Dreyfus écrit :

« Après la mort de Léon Sedov en février 1938, le problème se posait de savoir à qui serait confié cet enfant [Seva, le petit-fils de Trotsky] auquel Jeanne [Martin] s'était évidemment attachée et qu'elle refusa de « rendre ». Cette revendication affective — qu'elle opposait au droit « bourgeois » de la parenté, invoqué par Trotsky — fut appuyé sans réserves par son parti, le P. C. I., qui polémiqua publiquement avec Trotsky à ce sujet. » (page 3.)

Lors de la crise politique qui a opposé le P. C. I. d'avant-guerre publiquement à Léon Trotsky, il y eut des outrances polémiques de part et d'autre, rarement absentes dans de telles circonstances, mais il n'est pas exact que le P. C. I. ait pris, publiquement ou non, parti pour Jeanne Martin contre Trotsky dans le conflit concernant l'enfant qu'était alors Seva. Les rapports entre Jeanne et Trotsky après la mort de Léon Sedov étaient une question personnelle dans laquelle le P. C. I. n'avait pas à prendre position. Ceux qui ont bien connu Jeanne savent qu'elle n'aurait pas accepté une autre façon de voir. Les vieux amis de Jeanne qui se trouvaient au P. C. I. déploreraient la dégradation survenue dans ses relations avec Trotsky. Je veux rappeler d'abord la lettre si émouvante que Trotsky écrivit à Jeanne le 10 mars 1938 (*Writings 1937-38*, p. 257-258), encourageant celle-ci à poursuivre le combat pour la mémoire de Léon Sedov. Comment la situation a-t-elle changé si vite ? Je présume que la détérioration a commencé quand Trotsky a demandé à Jeanne de remettre les papiers de Léon Sedov à Rous (si je me souviens bien) et qu'elle, ne faisant pas confiance à ce dernier, offrit de les donner à Léon Lesoil, le dirigeant de l'organisation belge. Quoi qu'il en soit à ce sujet, quand nous avons appris le conflit au sujet de Seva, Henri Molinier, Raymond Molinier et moi — inquiets des suites possibles — avons décidé d'intervenir à titre personnel auprès de Jeanne pour qu'elle cesse toute démarche ou

procédure. Elle était à ce moment profondément blessée, il était difficile de la raisonner et il nous fallut de longues heures pour la persuader. Je me souviens très bien des arguments qu'elle ne cessait de nous opposer : « Zina, la mère de Seva, me l'a confié avant de mourir », « Après Liova, le Guépéou va chercher à tuer Trotsky ; auprès de lui, la vie de Seva sera menacée », etc. Quant à l'alternative mentionnée au début de cette note, loin de la partager, nous avions dit à Jeanne qu'à l'âge de Seva (11 ou 12 ans), c'était à lui de décider où il voulait vivre. Pour nous, entre son grand-père que tout son entourage admirait, et Jeanne, le choix de l'enfant, si attaché à elle qu'il pouvait être, ne pouvait soulever le moindre doute.

Rectification étant faite, je voudrais ajouter quelques faits concernant Jeanne et ses relations avec Natalia Sedova. Prager a déjà mentionné l'activité politique de Jeanne pendant la guerre. Après la Libération, sa santé altérée, elle se tint à l'écart de toute activité politique, tout en conservant ses convictions. Elle vivait repliée sur elle-même, ne voyait que quelques amis (j'étais l'un d'eux), et gagnait péniblement sa vie. Elle retrouvait une certaine vitalité lors de la présence de Natalia à Paris. Les deux femmes, unies par le souvenir de Liova, avaient énormément d'affection l'une pour l'autre. Ayant toutes deux des goûts artistiques, elles sortaient souvent ensemble, visitant des expositions, allant au théâtre. Au début de l'été 1961, alors que Natalia s'appêtait à se rendre à Berlin pour y rencontrer Alexandra Ramm avant de retourner au Mexique, Jeanne nous déclara qu'elle allait subir une petite opération, mais qu'il ne fallait pas lui rendre visite. Cependant, ma compagne et moi qui devions également nous rendre à l'étranger sommes allés à l'hôpital où nous avons constaté que les jours de Jeanne étaient désormais comptés. Natalia était encore à Paris. Je savais que cette nouvelle la ferait souffrir, mais je savais aussi qu'elle n'aurait pas admis que je lui cache la situation, à elle qui avait subi tant d'épreuves douloureuses dans sa vie. Quand je lui eus exposé l'état désespéré de Jeanne, ses premiers mots furent : « *Elle a beaucoup souffert quand on lui a pris le petit.* »

J'eus ainsi une idée de ce qu'avaient pu être les sentiments de Natalia à l'époque, mais ce n'est que lors de la publication des souvenirs de van Heijenoort que j'ai su ce qui s'était effectivement passé à Mexico dans cette période à propos de Seva.

La mort de Jeanne fut le dernier coup subi par Natalia. Quelques mois plus tard, elle ne put retourner au Mexique et mourut à Paris. En rangeant les quelques papiers qu'elle avait avec elle, je trouvais une copie de son testament, fait chez un notaire à Mexico le 12 décembre 1960, donc peu avant son départ pour la France. Dans ce testament (dont j'envoie copie à l'Institut Léon Trotsky pour les archives), on lit :

« 4. Je transmets, par la présente, de ma propre volonté tous les droits pour la publication des œuvres de Trotsky, ainsi que les entrées provenant de la publication de celles-ci à Jeanne Martin des Pallières. En cas de décès de celle-ci, tous les droits et entrées reviendront à mon petit-fils Esteban Volkov.

« 6. A Jeanne Martin des Pallières, résidant en France, je lègue tout l'argent déposé à mon nom à la Banco Nacional de Mexico au moment de ma mort. »

Jeanne Martin n'a évidemment pas bénéficié des dispositions contenues dans ce testament, mais l'essentiel de celui-ci est, à n'en pas douter, le témoignage de la confiance et de l'affection que Natalia y manifeste pour Jeanne.

Le 21 avril 1980.

Pierre FRANK.

Recherche scientifique

L'Université d'Etat de l'Indiana (U. S. A.) projette de publier l'œuvre complète de Eugène Debs : sa correspondance (lettres de Debs ou adressées à lui ou à sa famille), ses discours et écrits. Ce projet est en voie de réalisation grâce au concours de plusieurs organismes scientifiques et prévoit la publication de volumes aussi bien que de microfilms. Tout lecteur des Cahiers Léon Trotsky ayant des souvenirs de Debs, possédant des documents le concernant ou désirant s'associer au projet de publication est prié d'écrire à

J. Robert Constantine
Debs Paper Project
History Dept, Indiana St. University
Terre Haute, In 47809
Etats-Unis

Pas de poème pour Trotsky

ABONNEZ-VOUS !
FAITES DES ABONNEMENTS AUTOUR DE VOUS !

L'abonnement est, pour l'Institut, l'équivalent de cotisations. Il est à la fois le moyen de poursuivre la publication des *Cahiers L. T.*, que l'ouverture des archives de Harvard rend d'autant plus nécessaire, et aussi le soutien des travaux entrepris.

N'oubliez pas que la délégation de l'Institut à Harvard a représenté un effort financier considérable qui risque de menacer l'équilibre des finances de l'Institut si vous n'y participez pas.

L'abonnement de soutien et sa multiplication sont nos meilleurs atouts !

Un éditeur ouest-allemand (Verlag Neue Kritik) a récemment publié un bref recueil de souvenirs d'Alice Rühle-Gerstel sur Léon Trotsky (1). Epouse du militant socialiste Otto Rühle (qui fut l'un des premiers députés au Reichstag à voter contre les crédits de guerre), Alice Gerstel fit la connaissance de Trotsky lorsque celui-ci arriva au Mexique en 1937. Ce livre est constitué par des notes, un « journal » de ses rencontres avec Trotsky que tint Alice Gerstel entre 1937 et 1940.

Généralement écrites « à chaud », au fil des rencontres entre les Rühle et Trotsky, ces notes portent le cachet de l'authenticité. Si l'on y apprend très peu concernant l'activité politique de Trotsky proprement dite dans cette période, elles sont en revanche très précieuses pour qui s'intéresse à l'homme. Alice Gerstel qui était une disciple du psychiatre viennois Alfred Adler esquisse une série de silhouettes très fines de Trotsky observé dans sa vie quotidienne. Sur le terrain politique, les Rühle avaient des divergences substantielles avec le fondateur de la Quatrième Internationale (à propos de l'analyse de l'U. R. S. S. et du stalinisme notamment) et ils se tenaient à l'écart de ses activités militantes. Mais, durant toute cette période, ces différences ne se sont nullement mises en travers d'une amitié solide. Le portrait de Trotsky en ami infiniment attentionné et sensible que trace Alice Gerstel ne manquera pas de surprendre tous ceux qui l'imaginent comme un monstre froid dévoré par la passion politique et l'esprit de parti. Le livre abonde de notations infimes mais saillantes où l'on voit Trotsky s'alarmer du malaise d'un ami, se mettre d'enthousiasme à la vaisselle au cours d'un pique-nique, interrompre son travail pour accueillir des visiteurs à la Casa Rosada, etc. Pour qui est convaincu que le style de vie c'est aussi l'homme et sa politique, ces petits tableaux ont leur importance.

Comme presque tous ceux qui l'ont vraiment connu, Alice Gerstel

(1) *Kein Gedicht für Trotzki. Tagebuchaufzeichnungen aus Mexico von Alice Rühle-Gerstel*, avec une introduction de Stephen S. Kalmar, Francfort, 1979.

est fascinée par le *personnage*. Sans cesse elle s'étonne de le trouver si simple, si disponible, si chaleureux, si modeste d'une certaine façon, lorsqu'elle se rappelle l'époque (au lendemain d'Octobre) où elle avait épinglé sa photo au-dessus de son lit. Sa sensibilité exacerbée lui permet de discerner, sous l'apparente sérénité, l'énergie du dirigeant révolutionnaire en exil, les drames personnels qui l'ébranlent (liés au destin de ses proches, par exemple). Mais lorsque, souvent, au détour d'une phrase, elle s'apitoie sur cette détresse, ce n'est jamais dans les tons d'une commisération condescendante mais sur le terrain d'une solidarité affective vraie.

La force de ce récit est de se situer au ras de l'existence quotidienne (ces notes n'étaient vraisemblablement pas destinées à la publication) sans jamais tomber dans le point de vue de la concierge. Le souffle de sympathie chaleureuse et admirative qui traverse ces textes ne dissocie jamais l'homme public, le Trotsky des contre-procès (Commission Dewey), le dirigeant révolutionnaire dont on s'arrache les interviews, de la personne privée qui rit et s'emporte, qui conserve dans le regard cet éclat juvénile fascinant et soudain paraît vieille, épuisée. Jamais non plus ce récit n'isole le « grand homme » de son entourage, de Natalia, des militants qui s'affairent dans la demeure de Coyoacán.

Alice Gerstel, auteur de poèmes, de romans, d'essais — notamment sur la question des femmes — s'est suicidée en 1943, le jour de la mort de son mari, le vieux combattant révolutionnaire auquel Trotsky vouait une estime si solide, par-delà toutes les divergences.

Michel DREYFUS
Jean-François GODCHAU

Actualité bibliographique

La production littéraire sur Trotsky et le trotskysme ne décroît pas. Nous continuons à la passer en revue au fur et à mesure que nous parviennent articles, revues et livres, de façon encore trop pragmatique — c'est-à-dire aléatoire — à notre goût.

Pour la commodité de la lecture — et pour notre cohérence interne — nous avons classé le matériel reçu en « sous-rubriques » : 1) archives de Harvard ; 2) centenaire de Léon Trotsky ; 3) biographies de Trotsky (et de militants trotskystes) ; 4) études sur le mouvement trotskyste ; 5) articles parus dans la presse trotskyste ; 6) divers.

Archives de Harvard

Le bilan de la délégation de notre Institut à Harvard fait l'objet d'une note *ad hoc* dans ce numéro des *Cahiers*.

Avant même le retour de cette délégation en France, *Le Matin* des 23 et 24 février derniers y consacrait quatre pages (plus la première en couleur de son magazine hebdomadaire) et deux articles. Un reportage de Pierre Feydel rend compte des conditions de travail de l'équipe et d'autres chercheurs dans la bibliothèque — la Houghton Library ; il donne quelques informations sur la nature et l'origine des documents vendus par Trotsky à Harvard. On nous permettra de préférer finalement le contenu de ce reportage aux titres par trop « journalistiques » pour notre goût, qui précèdent : les « archives secrètes de Trotsky », « cinq chercheurs en quête de vérités communistes », « des découvertes et des remises en question au bout du crayon mine »... etc.

Dans son article sur « L'histoire officielle de l'U. R. S. S. corrigée », Pierre Broué écrit, pour la première fois, sur le « bloc des oppositions » en U. R. S. S. en 1932 et plus généralement sur l'ampleur des apports permis par l'ouverture des archives... et par leur exploitation. Comme il ne manque pas de revenir depuis sur ces deux sujets, et ici même, nous ne faisons que signaler cette première approche.

Dans le même journal, le 25 février, Ernest Mandel dit pourquoi, s'il apprécie la richesse des informations « jusqu'ici inconnues » qui seront désormais disponibles « sur l'attitude de telle ou telle personnalité, à tel ou tel tournant de la conjoncture », il ne pense pourtant pas que l'ouverture des archives « nous réserve des surprises importantes ». La raison d'un tel jugement est « fondée sur une appréciation d'ensemble du rôle et des écrits de Léon Trotsky, sur un volume de documents dix ou vingt fois plus ample que ceux qui font partie de la section close des archives de Harvard ».

Le Matin du 6 mars donne la parole à Jean-Jacques Marie — dont on annonce une biographie de Trotsky à paraître aux éditions du Seuil en septembre 1980. J.-J. M. revient à son tour sur la crise en U. R. S. S. des années 1930-1932 qui va voir s'esquisser le bloc des oppositions puis, sans rapport apparent avec les archives, rappelle un certain nombre de faits historiques aussi connus que les positions de Trotsky qu'ils ont suscitées (victoire de Hitler et décision de construire la IV^e Internationale).

Rouge, n° 913, 4 au 10 avril, consacre deux pages à une interview de Pierre Broué, réalisée par Rodolphe Prager, traitant du bilan scientifique de la délégation à Harvard, des perspectives de travail qui sont les nôtres désormais et des besoins militants divers engendrés par la nouvelle situation de l'Institut. Des informations sur l'I. L. T., les tomes 6 et 7 des *Œuvres* de L. T. et sur les *Cahiers* complètent cette interview.

Plusieurs numéros d'*Informations ouvrières* ont publié des informations et des articles relatifs au travail de la délégation de l'I. L. T. à Harvard : les n° 931, 12-19 janvier 1980 ; 932, 19-26 janvier 1980 ; 933, 26 janvier-2 février 1980 ; 936, 16-23 février 1980 et 937, 23 février-1^{er} mars 1980, contiennent des lettres de Pierre Broué donnant aussi bien aux lecteurs de cet hebdomadaire des renseignements sur le contenu des archives et sur la portée politique de leur future exploitation que des incitations à œuvrer pour que l'I. L. T. soit à même de continuer à publier : assurer la vente des *Œuvres*, et l'abonnement aux *Cahiers*. Le numéro 943, 5-12 avril 1980, clôt cette série en consacrant sa dernière page à un entretien avec Pierre Broué sur l'intérêt des découvertes de Harvard. Avec le n° 944, 12-19 avril 1980, est inaugurée une nouvelle série : la dernière page de ce numéro est consacrée à la constitution de la section tchécoslovaque de la IV^e Internationale et le n° 945, 19-26 avril 1980, à la section cubaine au cours de la révolution de 1933-1935.

Dans *Intercontinental Press*, volume 18, n° 4, (4 février 1980), Naomi Allen rend compte de la réception donnée le 12 janvier par la branche de Boston du Socialist Workers Party en l'honneur des deux délégations de chercheurs à Harvard : celle de Monad/Pathfinder Press (éditeurs des *Œuvres* — *Writings* — de Trotsky en anglais, 14 volumes parus) et celle de l'I. L. T. Décrivant et analysant brièvement les archives nouvellement disponibles, Naomi Allen estime que « la section récemment ouverte des archives ne contient aucune surprise politique. Trotsky n'était pas du genre de dirigeant à avoir deux positions sur des questions politiques : l'une publique et l'autre privée, différente et tenue secrète ».

A la suite d'une réception, donnée le 7 janvier à la Houghton Library et qui permit à Jean van Heijenoort de prendre la parole devant cent trente personnes pour retracer l'itinéraire des archives qu'il contribua largement à classer, la presse américaine « couvrit » l'ouverture des archives de façon non négligeable : *New York Times*, *Time magazine*, Associated Press, Agence Reuters et trois chaînes de télévision de Boston. En France, *Le Monde* n'y fit qu'une brève allusion en déformant le discours de J. van Heijenoort.

Après le retour de la délégation de l'Institut.

Le bureau de l'Institut a diffusé le communiqué suivant :

Créé il y a deux ans, l'I. L. T. s'est assigné pour tâche essentielle la publication, en français, des *Œuvres* de Léon Trotsky, à commencer par la période 1933-1940. Le matériel disponible vient de s'enrichir considérablement par l'ouverture des « archives fermées », celles que Trotsky avait vendues, en 1940, à la bibliothèque de Harvard (U. S. A.).

Le bureau de l'I. L. T., réuni en stage de travail un week-end durant, a pris des décisions importantes, consécutives au rapport de Pierre Broué, directeur scientifique de l'I. L. T., sur le bilan de la délégation de l'Institut ayant travaillé à Harvard deux mois durant (janvier et février derniers) :

1) Au lendemain de la publication du vol. 7 des *Œuvres*, octobre-décembre 1935, il apparaît que la documentation rapportée des Etats-Unis est si riche qu'un choix devra être fait afin d'éviter des répétitions inévitablement contenues dans certaines lettres.

2) Des recueils de correspondance de Trotsky avec des militants du mouvement ouvrier français, allemand ou tchèque seront publiés en marge des *Œuvres*.

3) Un « conseil scientifique » composé de l'ensemble des collaborateurs réguliers de l'I. L. T. est mis sur pieds ; il aura vocation à assumer toutes les responsabilités relatives aux diverses publications de l'I. L. T. : *Œuvres* de Trotsky ; *Cahiers Léon Trotsky* ; correspondances de L. T. : articles divers dans les revues scientifiques, etc.

4) Un Secrétariat parisien assure une permanence au siège de l'I. L. T. le jeudi de 15 h à 19 h.

Centenaire de Léon Trotsky

Dans le numéro 65, 6 décembre 1979, d'*Inprecor*, l'on trouvera le texte du message envoyé par Pierre Frank au comité d'organisation pour le « Centenario de Leon Trotsky » à Mexico (cf. le compte rendu de cette manifestation dans le numéro 4 des *Cahiers*, pp. 50-53). Ce centenaire est salué en Italie par Arturo Colombo : « Nel centenario della nascita. La parabola di Trotskij », *Nuova Antologia*, fascicolo 2132, ottobre-dicembre 1979, pp. 81-91.

Toujours à l'occasion du centenaire signalons également : « Attualita di Lev Trotskij », *Critica comunista*, n° 4/5, octobre-novembre 1979, avec des contributions de Ernest MANDEL, Jean ELLEINSTEIN, Pierre BROUÉ, Michel DREYFUS, Livio MAITAN, Emilio FEDELI, Antonio MOSCATO, Giovanni SOMAI, Pardo FORNACIARI, etc.

Un compte rendu de ce numéro spécial sera fait dans le prochain numéro des *Cahiers Léon Trotsky*.

En route est « la revue internationale de la fraction marxiste-révolutionnaire pour la IV^e Internationale » (publiée à Francfort). Dans son n° 6 (décembre 1979) — essentiellement consacré à argumenter la séparation de cette tendance d'avec le Secrétariat unifié de la IV^e Internationale — Roberto Massari consacre un article au centième anniversaire de Trotsky, au caractère actuel, dans le cadre de la situation internationale, de la pensée et de l'œuvre de Trotsky. S'il regrette que « le mouvement trotskyste ne s'est pas révélé à la hauteur de (sa) tâche, ... que des centaines de sectes sont nées dans le monde entier qui revendiquent la pureté du patrimoine "trotskyste"... », R. Massari affirme qu'on ne peut pas inculper pour tout cela la méthode de Trotsky « qui peut, certes, apporter encore beaucoup » mais lequel « serait également extrêmement soucieux de rechercher les déficiences de méthode qui empêchent la poursuite du processus de révolution prolétarienne qu'il a eu le plaisir et la capacité de diriger dans la lointaine année 1917 ».

P. A., « La R. P. et le centenaire de Trotsky », *La Révolution prolétarienne*, n° 665, novembre-décembre 1979, pp. 9-10.

Dans ce petit article est notamment rappelé un portrait flatteur de Monatte par Trotsky.

Branko LAZITCH, « Trotsky versaillais », *Commentaire*, n° 8, Hiver 1979-1980, pp. 594-596.

Branko Lazitch, en citant le livre de Trotsky : *Comment s'est armé la révolution* (publié à Moscou en 1924 et jamais réédité depuis), veut prendre Trotsky en flagrant délit de mensonge : ce dernier était présent à Petrograd le 5 mars 1921 alors que dans un article sur Kronstadt, écrit le 6 juillet 1938, il affirme ne pas avoir « personnellement » participé à la répression. Ce qu'oublie de mentionner B.L. c'est que dans ce même article, l'ancien dirigeant de l'Armée rouge écrit : « ... Je prends la pleine et entière responsabilité de la répression de la révolte de Kronstadt. » C'est donc de cela qu'il faut discuter. L'ultimatum du 5 mars aux insurgés de Kronstadt rédigé par Trotsky que Branko Lazitch prétend publier pour la première fois en français l'est effectivement... au moins dans la revue *Commentaire*. L'on trouve en effet ce texte p. 141 du livre de Paul Avrigh, *La tragédie de Kronstadt - 1921*, publié en français aux éditions du Seuil en 1975.

Le colloque de l'Institut.

Dans notre numéro 4, nous annonçons l'organisation d'un colloque en mai 1980. Malheureusement nous avons dû l'ajourner. Voici le texte envoyé aux participants prévus :

Les nouvelles sont bonnes et mauvaises à la fois. Bonnes parce que le travail effectué à Harvard en janvier et février par la délégation de l'I. L. T. dirigée par Pierre Broué a été encore plus important et fécond que nous ne pouvions l'espérer.

Mais l'ampleur même de ce travail implique de concentrer nos (trop faibles) forces sur des objectifs aussi peu dispersés que possible.

C'est dans ce contexte que le bureau de l'Institut, réuni en un stage de travail les 22 et 23 mars, a estimé devoir prendre la grave et pénible décision de reporter le colloque prévu en mai à une date ultérieure que nous ne pouvons encore raisonnablement fixer.

Nous savons l'investissement que chacun d'entre vous, d'entre nous, s'appropriait à mettre ou avait déjà placé dans la préparation de ce colloque.

C'est encore une fois à contre-cœur et en pesant en conscience les arguments contradictoires plaidant pour et contre la tenue de cette réunion internationale que nous avons opté pour la négative.

Mais nous ne voulons à aucun prix organiser un colloque négligé tout en baclant la publication des Œuvres de Trotsky — et celle des Cahiers L. T., qui exigent de nous tous, collaborateurs anciens et nouveaux, proches ou occasionnels de l'I. L. T., des efforts décuplés par l'« arrivage » des documents de Harvard.

C'est pourquoi nous sommes convaincus, cher(e)s ami(e)s et camarades, que vous ne nous tiendrez nulle rigueur de ce report et qu'il ne nous empêchera en aucune façon de collaborer dans un avenir proche.

..

Les caprices de l'Histoire veulent que les centièmes anniversaires de la naissance respective de Trotsky et de Staline surviennent à des époques très rapprochées. Ce n'est sans doute pas par hasard que la grande presse a donné une plus large place au second, passant parfois le premier sous silence ou se livrant à de curieux parallèles, comme en témoigne le numéro spécial des Nouvelles Littéraires.

Les Nouvelles Littéraires, n° 2716, semaine du 13 au 20 décembre, dossier intitulé « 100 ans après sa naissance, Staline est-il vraiment mort ? ». Le ton est donné dès l'éditorial signé Jean-François Kahn : « ... ce processus (le stalinisme) fut le résultat d'une action collective à laquelle collaborèrent tous les leaders bolcheviques, y compris Trotsky, Kamenev ou Zinoviev... Et, bien que Trotsky, par exemple, eût plus que tout autre contribué au triomphe de cette logique et à la consolidation de

ce système, lorsqu'il devint nécessaire d'incarner l'une et de symboliser l'autre, c'est Staline qui s'imposa... Au XII^e congrès, c'est encore Trotsky qui parle d'une nécessaire "dictature de l'industrie"... ».

Plus loin, premier de « six regards de gauche sur le stalinisme », un bref article d'Antoine Spire, écrivain, membre du P. C. F., s'intitule « Staline-Trotsky : et si c'était la même chose ? » Les idées — plus que les arguments — retenues sont les suivantes : a) la police politique s'est développée particulièrement, certes, grâce au zèle de Staline, mais avec le parfait accord de Lénine (de son vivant) et de Trotsky ; et même, est-il précisé « alors que Trotsky est au faite de sa gloire, le champ d'action de l'appareil policier s'étend au parti » ; b) la « militarisation » du travail et des syndicats préconisée par Trotsky en 1921 ; c) Kronstadt : répression organisée par « Trotsky et Staline, tout à fait d'accord » (Tiens ! Pourquoi eux seuls ? Pour la « symétrie » que l'on veut faire admettre ? Et Lénine ? On n'ose toujours pas le critiquer, camarade ex-stalinien ? C'est tout le bureau politique du parti bolchevique qui porte la responsabilité historique, politique de l'intervention de l'Armée rouge à Kronstadt... Qui veut trop démontrer s'enferme, devrait dire un proverbe populaire...); d) A. Spire a besoin d'aller chercher chez Roy Medvedev un extrait du *Manifeste de la IV^e Internationale* de 1940 dans lequel on lit, à l'indignation d'A. Spire (« alors que les troupes allemandes déferlent sur la France et que le combat contre le fascisme paraît prioritaire ») : « Victorieux, les impérialistes de Grande-Bretagne et de France seraient tout aussi dangereux pour l'avenir de l'humanité que le sont Hitler et Mussolini. Cette guerre n'est pas notre guerre. » Et notre moraliste de soupirer : « quel aveuglement » ; e) le système stalinien était en germe chez Trotsky et plus précisément dans *Leur morale et la nôtre* quand Trotsky explique que « la fin justifie les moyens », que « fusiller des otages prend une signification toute différente selon que l'ordre est donné par Staline, par Trotsky ou par la bourgeoisie ».

Ouf ! Rien de tout cela n'est bien nouveau et nous ferions sans doute mieux de consacrer nos forces à synthétiser un « petit manuel » à l'usage des débutants en histoire de l'U. R. S. S., des confus amateurs ou professionnels, des staliniens en exercice ou (mal) repentis et de l'ensemble de ceux qui professent de bonne ou de mauvaise foi que Staline/Trotsky (et Lénine) même combat (d'ailleurs c'est la « dictature » du prolétariat et/ou du parti unique et/ou du secrétaire... etc.), que de répondre du tac au tac à ces inepties mille fois ressassées.

1) Non, le projet, la stratégie politiques préconisés par Staline et par Trotsky ne peuvent être assimilés : le « socialisme dans un seul pays » et l'extension de la révolution mondiale n'ont vraiment pas les mêmes implications. La division du prolétariat allemand opérée par la politique stalinienne du social-fascisme et la lutte des trotskystes pour le « Front unique ouvrier » — « alors que le combat contre le fascisme paraît prioritaire » ! — ne sont pas de la même nature et ne présentent aucune symétrie.

2) Est-il honnête de ne même pas rappeler que la naissance même de l'Opposition de gauche (octobre 1923) est marquée par la lutte contre l'évolution de la Tchèque, d'instrument anti-contre-révolutionnaire en appareil de répression aveugle et massive ? Nous avons déjà eu l'occasion d'écrire que nous ne considérons pas Trotsky comme au-dessus de toute critique, ni Kronstadt comme une page glorieuse du mouvement ouvrier... Mais nous nous méfions des donneurs de leçons démocratiques soixante ans après : que fallait-il faire ? Fallait-il laisser écraser, saboter, miner le pouvoir des soviets ? Les ouvriers et les paysans soviétiques étaient-ils davantage représentés par les mutins de Kronstadt que par le gouvernement présidé par Lénine ? La guerre civile, dirigée, et avec quelque succès, par Trotsky, a, certes, coûté des milliers et des milliers de vies humaines : ne fallait-il pas la faire ? A. Spire en veut-il à Robespierre d'avoir organisé la terreur ? Imagine-t-il que la Bastille aurait pu être prise sans que des vies humaines soient « dépensées » avant, pendant et après les événements révolutionnaires de 1789 ? Écrit-il pour autant « Louis XVI/Saint-Just : et si c'était la même chose ? »

3) Nous sommes convaincus, mais pour d'autres raisons que A. Spire, que la position de Trotsky sur les syndicats et le travail en 1921 était fautive. En attendant de consacrer à ce problème les lignes qu'il mérite, nous prions néanmoins nos lecteurs de prendre une connaissance quelque peu plus argumentée de cette question dans l'article d'E. Mandel : « La discussion de la question syndicale dans le parti bolchevik - 1920-21 » in *Quatrième Internationale* (mars 1955).

4) C'est vraiment extraordinaire de prendre Trotsky pour cible quand on parle de la deuxième guerre mondiale : il l'a prévue, annoncée des années avant son déclenchement et a tenté, avec les trop faibles forces militantes rassemblées autour de lui, de mettre en garde le mouvement ouvrier international contre les visées expansionnistes et les agissements criminels de Hitler, contre la division non moins criminelle des forces ouvrières réalisée avec la complicité active de tous les P. S. et de tous les P. C. (Staline, le stalinisme, ce n'était pas seulement « là-bas », c'était aussi Thorez, Duclos, Frachon et, pourquoi pas, A. Spire...). Alors, en matière de lutte contre le fascisme, les trotskystes estiment, aujourd'hui comme hier, qu'ils n'ont de leçon à recevoir de personne et notamment pas de ceux qui justifient encore aujourd'hui le pacte germano-soviétique ! Quant au renvoi dos à dos des impérialistes allemand, anglais et français... A l'échelle historique — le manifeste parle explicitement de « l'avenir de l'humanité » — il constitue ni plus ni moins une position classique du marxisme. Celle de la deuxième Internationale avant sa faillite de 1914 ; celle de Lénine qui « déserte » le front allié de 1917 et que A. Spire devrait poursuivre de ses foudres... Mais n'est-il pas indifférent — pour le moins — aux positions du marxisme ?

Biographies de Trotsky et d'autres militants

Ernest MANDEL, *Trotsky*, Paris, Maspero, 1980, 170 p.

Ce petit livre n'est pas, à proprement parler, une biographie de Trotsky ; il s'agit plutôt d'une brève synthèse des aspects essentiels de la pensée du fondateur de la IV^e Internationale.

Nous ne cessons depuis quelques mois de recenser les études, articles de revues, livres ou même thèses académiques qui avaient, en principe, le même objectif. L'intérêt ici provient évidemment du fait que l'auteur connaît « de l'intérieur » l'objet de son étude, qu'il « pratique » depuis plusieurs décennies la pensée de Léon Davidovitch, et qu'il s'efforce en permanence, membre du Secrétariat Unifié de la IV^e Internationale, de la confronter avec l'évolution réelle de la situation politique. Ceci n'empêche nullement de signaler — et d'expliquer — telle ou telle erreur de L. T. : la position de 1921 sur la restriction de la vie démocratique dans le parti bolchevik ; la conviction que la IV^e Internationale sortirait renforcée et massive de la deuxième guerre mondiale... etc. Mais l'énoncé même des chapitres doit montrer que nous disposons désormais d'un concentré, clair et pédagogique de ce qu'est, sinon tout le trotskysme, du moins la pensée de Trotsky : les révolutions socialistes dans les pays arriérés ; les limites du développement socialiste dans les pays sous-développés ; la révolution mondiale ; le prolétariat et sa direction ; les conseils ouvriers ; la construction des partis révolutionnaires de masse ; le stalinisme ; le fascisme ; la lutte contre l'impérialisme ; la IV^e Internationale ; le socialisme. Une bonne façon de célébrer le centenaire du « Vieux ».

Ronald SEGAL, *The tragedy of Léon Trotsky*, London, Hutchinson, 1979, 446 p.

Entre deux livres sur l'Afrique, R. S. a jugé nécessaire de se pencher sur la tragédie de Léon Trotsky. Avouons tout de suite que, sur un tel thème — et pas seulement là-dessus —, Isaac Deutscher s'était montré infiniment supérieur il y a une vingtaine d'années. L'on peut se demander en effet quel est l'intérêt d'un tel livre. S'agit-il d'une mise au point honnête des connaissances actuelles sur Léon Trotsky à l'occasion — évidemment opportune, sinon publicitaire — de son centenaire ? L'on ne peut demander systématiquement « du nouveau » à toute publication récente, mais au moins pourrait-elle ne pas répéter des erreurs ou oublis antérieurs. Nous ne voyons pas en quoi un tel livre apporte une « nouvelle interprétation et évaluation des rôles respectifs joués par Lénine et Trotsky » dans la conduite de la révolution. Comme tant d'autres avant lui, R. S. ignore à peu près complètement le sens du combat mené par Trotsky dans ses dernières années, d'abord pour redresser l'Internationale communiste puis pour construire la IV^e Internationale. Il ne lui est

évidemment pas demandé d'épouser les thèses de cette dernière mais, en tant qu'historien, il se devait de lui accorder une plus grande place.

Robert D. WARTH, *Léon Trotsky*, Boston, Twayne, 1977, 216 p.

Encore une « nouvelle interprétation » de Trotsky à partir de la biographie d'Isaac Deutscher, mais tout en « dépassant » celle-ci. La défaite de Trotsky ne s'explique pas par ses opinions politiques ou par les luttes de classe où il semble avoir joué un certain rôle ... mais par des traits de son caractère et de sa personnalité. « La carrière de Trotsky après 1921 pourrait être décrite comme un exemple malheureux de l'intellectuel engagé dans l'action politique — l'homme d'idées contre l'homme d'action. » Passons...

« Tina Modotti », *Remue-ménage*, n° 4, novembre 1979, pp. 54 à 56.

Evocation de celle qui fut, entre autres, la compagne du communiste mexicain Juan Mella puis de V. Vidali. Malheureusement toutes les luttes et affaires auxquelles fut mêlée Tina Modotti sont complètement ignorées.

Études sur le mouvement trotskyste

Dominique GÉRARDIN, *Index de la revue IV^e Internationale, 1936-1975*, Paris, Éditions La Brèche, 1979, 102 p.

Dominique Gérardin (et non Girardin comme il est imprimé par erreur sur la couverture !) met à la disposition des lecteurs de la revue *IV^e Internationale* un outil de travail facilitant énormément la consultation de cette revue — et ceci de sa création, en 1936, jusqu'en 1975. Comme il est justement expliqué dans la présentation, l'étude de cette revue est indispensable à toute recherche sérieuse, non seulement sur le trotskysme, mais tout simplement sur de larges secteurs du mouvement ouvrier. Cet index permet de retrouver un article précis dans les quelque cent quatre-vingts numéros de la revue publiés en quarante ans.

Une première partie offre une description bibliographique de la revue de 1936 à 1975 et donne la date de chaque numéro, accompagné des références précises qui permettent de l'identifier. Suivent ensuite : un index matières, un index des livres critiqués (le classement se fait dans cette rubrique par ordre alphabétique des noms d'auteurs de livres critiqués ; plusieurs centaines de livres figurent dans cette rubrique) ; un index alphabétique des auteurs d'articles. Un index spécial des écrits de Léon Trotsky publiés dans *IV^e Internationale* recense soixante-deux textes. Par index des « collectivités auteurs », D. G. a recensé des textes publiés, non

par des personnes physiques mais par des organisations ou instances organisationnelles ; ce qui explique et justifie pleinement la dernière rubrique de cet index : une table des quelque cent trente sigles rencontrés dans la totalité des numéros de *IV^e Internationale* permet de savoir immédiatement, par exemple que le C. M. U. de Ceylan est le Ceylon Mercantile Union ou la S. A. L. de Nouvelle-Zélande la Socialist Action League de ce pays, choses non évidentes pour un non-initié...

Il y a une vingtaine d'années, James Nicklas avait recensé pour le Socialist Workers Party les articles des revues *New International* (1934-1940), *Fourth International* (1940-1956) et *International Socialist Review* (1956-1960) par ordre alphabétique d'auteurs et par sujet (James Nicklas, *Index 1934-1960*, New York, Socialist Workers Party, 1961, 62 p.). Le travail de Dominique Gérardin apporte un complément indispensable à ce premier index et sera d'une grande utilité pour tous les lecteurs de la revue *IV^e Internationale*, les chercheurs et les personnes intéressées par le « trotskysme ».

Alfonso LEONETTI, Isaac DEUTSCHER : « Trockij e l'Opposizione di sinistra, un carteggio », a cura di Attilio Chitarin. *Belfagor*, anno XXXIV, n° 3, 31 maggio 1979, pp. 323-340.

Suite de la correspondance entre le biographe du théoricien de la révolution permanente et l'un des dirigeants du P. C. I. exclu en 1930 pour « trotskysme ». Les noms d'Arkadi Maslow, Ruth Fischer, Raymond Molinier, Bruno Rizzi, des précisions sur la situation et les positions de Gramsci dans le P. C. I. en 1926, apparaissent dans ces pages. Nous avons signalé la première partie de cette correspondance dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 2, p. 124.

..

Le n° 2 des *Cahiers* nous avait donné l'occasion d'attirer l'attention sur l'un des exemples les plus scandaleux d'article publié sur Trotsky et le trotskysme en France. Nous avons rapidement montré les erreurs factuelles, l'incompréhension profonde et la légèreté relevant davantage, probablement, de l'inconscience que de la volonté de nuire, dont M. Jean-François Kesler faisait montre dans un article publié dans la *Revue française de science politique* (n° 4, août 1978). Les opinions contradictoires à celles de Trotsky et des trotskystes n'ont rien de « choquant » ; l'incompétence de M. Kesler était, elle, bouleversante et la publication de cet article dans une revue scientifique a de fait étonné, « choqué » d'autres que nous. Avouons notre détermination à ne pas répondre à la pauvre argutie de M. Kesler à la suite de notre réponse publiée dans le dernier numéro de cette revue (vol. 30, n° 1, février 1980, pp. 140-146). Avouons également notre frayeur de lire sous sa plume l'annonce de la publication, dans

une autre revue scientifique, de biographies de militants trotskystes, par notre « spécialiste ». Devrons-nous continuer à « persécuter » M. Kesler ? La production « scientifique » n'est décidément pas incompatible avec la lutte idéologique...

Articles parus dans la presse trotskyste

Critique Communiste, n° 29, 4^e trimestre 1979.

Un article de Michel Lequenne célèbre le centenaire de la naissance de Trotsky : « Le plus vivant de nos contemporains (la théorie de la révolution permanente aujourd'hui). » A la lumière de cette dernière, l'auteur examine notamment « les révolutions sous direction d'origine stalinienne » et trace un parallèle entre la révolution cubaine et la situation actuelle au Nicaragua.

Le n° 30 de cette même revue (1^{er} trimestre 1980) reproduisait sur deux pages le tract diffusé par l'I. L. T. lui-même fin 1979 contenant notamment des informations sur les *Cahiers*, tout particulièrement sur le n° 3.

La Vérité, n° 590, février 1980.

Jean-Jacques Marie consacre une douzaine de pages à « l'opération Boukharine » pour dénoncer le sens, à ses yeux suspect, d'une « campagne de réhabilitation ».

Informations ouvrières

Dans le précédent numéro des *Cahiers*, nous avons signalé le n° 923, 10 novembre 1979, de l'hebdomadaire de l'O. C. I. traitant de l'Opposition de gauche en U. R. S. S. à la fin des années 20 — annonçant le n° 6 de nos *Cahiers* qui sera consacré à cette question.

Nous avons omis de noter l'article du n° 918 (6-13 octobre) rendant compte de la publication des mémoires de Maria Mikhailovna Joffé, parues en russe à New York en 1977 et à Londres en 1978 sous le titre *One long night* et dont il nous est dit qu'une prochaine édition française doit voir le jour. De même, le n° 915 d'I. O. consacrait un article à la parution du témoignage de Suzanne Léonhard — veuve de Bronsky, compagnon de Lénine à Zurich — sur la militante trotskyste Helena Guinzburg.

I. O., n° 924 (17-24 novembre), annonçait substantiellement la parution du n° 3 des *Cahiers* L. T. en titrant sa dernière page « Les procès de Moscou dans le monde ». Le n° 925 (24 novembre-1^{er} décembre) consacrait également sa dernière page aux publications de l'I. L. T. à la sortie en l'occurrence, du tome VI des *Œuvres*.

C'est encore toute la dernière page du n° 941 d'I. O. (22-29 mars) qui salue la sortie du tome 7 des *Œuvres* sous le titre « Documents d'hier pour les combats d'aujourd'hui ».

Divers

La réédition d'un beau livre

« Seule l'Opposition et son chef Trotsky seraient en mesure d'éclairer l'opinion des masses, mais jusqu'à ce jour, ils ne disposent pas encore des moyens qui seraient à la hauteur du désastre... Trotsky — le bolchevik à la conscience inaltérée, au crédit intact, le plus capable de tous et le plus doué — devra faire bien attention aux infirmiers dont, un jour, il s'entourera lorsqu'il faudra panser les plaies d'une révolution qui n'est que plaies. J'estime le destin de cet homme et j'ai confiance en lui. Il n'est pas possible qu'il ne sache pas profiter de l'effroyable expérience qu'il a sous les yeux et qu'il connaît comme nul autre... » (pp. 62-63). « ... On nous racontait une histoire à dormir debout selon laquelle une "imprimerie clandestine" avait été créée par Trotsky avec, pour la diriger, un ancien officier wrangélien... Toute l'imprimerie se réduisait à une ronéo et l'officier wrangélien à un agent du Guépéou. Quelle fraternelle saleté ! » (p. 87).

Ces lignes sont extraites du beau livre de Panzīt ISTRATI, *Vers l'autre flamme*, que Christian Bourgois vient de rééditer cinquante ans après la première et seule édition de ce texte en français. Les sous-titres du livre : « Après seize mois dans l'U. R. S. S. (1927-1928) ; confession pour vaincus » représentent assez bien le contenu de l'ouvrage. Compagnon de route du communisme, invité en U. R. S. S. par le gouvernement soviétique, P. Istrati s'y rend en 1927 avec l'ambassadeur d'U. R. S. S. en France, Christian Rakovsky. Enthousiasme total. C'est son second voyage en 1928, en pleine collectivisation des campagnes, qui lui ouvrira les yeux. Il prendra fait et cause pour ceux qui souffrent, contre les « exploiters du peuple », contre les « poux qui dévorent la révolution » et écrira son indignation sa révolte. Ce récit publié à son retour suscitera les tombereaux d'insultes ordurières que les staliniens, ses amis d'hier, ne cesseront plus de déverser, empêchant la réédition de ses œuvres et le laissant mourir en 1935 à 51 ans dans la misère. Son pays natal, la Roumanie, ne le reconnut comme auteur national de talent qu'après la mort de Staline... ! Un récit de 160 pages et 15 documents (130 p.) dont des lettres à Romain Rolland composent ce livre ému et émouvant.

Communisme n° 5/6 (Nouvelle série) ; 3^e/4^e trimestre 1979

Nous avons signalé, dans le n° 4 des *Cahiers*, la sortie du tome V de l'*Histoire du marxisme contemporain* (10/18) comprenant quatre articles sur Trotsky. La revue *Communisme*, d'origine « marxiste-léniniste », consacre quatre pages à ce même livre, dans le cadre de ses notes de lecture. Quatre pages, étant donné le point de vue de l'auteur (Jacques Sapir), c'est trop ou trop peu. On a bien le droit de rejeter d'un bloc toute la pensée de Trotsky et celle des trotskystes qui s'efforcent d'en rendre compte, de l'explicitier... à condition d'argumenter un tant soit peu sur le fond. Hélas ! Cette « note de lecture » renvoie à des pratiques bien

connues provenant de l'héritage stalinien — dont notre homme se revendique peut-être glorieusement : mieux vaut fustiger, condamner et mettre les lecteurs de *Communisme* en garde que discuter sérieusement ! C'est évidemment plus facile d'ironiser sur « la pensée religieuse » de Jean-Jacques Marie, d'évoquer furtivement, et pour cause, la « contradiction où l'enferme (il s'agit de Livio Maitan) la double fidélité dogmatique à Lénine et à Trotsky », ou se permettre des expressions aussi scientifiques et convaincantes que « on est prié de ne pas rire », « ce pataquès », « la vision mécaniste du primat au politique, vision largement présente chez Trotsky et que Maitan reproduit avec une fidélité touchante ». Mandel, lui, est coupable d'user d'une « argumentation grotesque » et se voit même reprocher « l'aspect gaguesque (?!) » de son raisonnement... Seul, Jean-Luc Dallemagne trouve relativement grâce aux yeux de notre exécuteur à la production idéologique (supposons que le fait qu'il s'agisse du seul non trotskyste de cette nouvelle bande des quatre soit fortuit) : l'article de J.-L. D., est-il affirmé, fournit « les éléments d'une critique construite des conceptions de L. Trotsky sur l'industrialisation et la démocratie ». Mais c'est pour en tirer la conclusion que « c'est la méthode même qui est en cause » et qu'il faut en finir avec « le dogme ». Le « dogme » dont il est question ici, c'est ni plus ni moins la nature de la « société de transition » entre capitalisme et socialisme et le fameux problème de « l'Etat ouvrier »... Question complexe s'il en est, dont les trotskystes, aujourd'hui encore, aujourd'hui plus que jamais, n'ont nulle honte de discuter... Mais que J. Sapir, lui, peut « expédier » en quatre ou six lignes... en prêtant d'ailleurs aux trotskystes des positions « grotesques » et « gaguesques » qu'ils n'ont, bien entendu, jamais soutenues : « la disparition des lois économiques dans la société de transition » (! ?)...

Pas sérieux du tout, M. Sapir. Savez-vous que les « révisos » du P. C. F. en sont de nos jours à adopter une pratique plus scientifique, plus « démocratique », plus politique que vous... C'est peut-être qu'ils sont, eux, confrontés à une certaine réalité historique et politique... Ex-maos, encore un effort...

(N. B. Le n° en question de cette revue s'intitule « Crise de la perspective révolutionnaire-Questions sur le léninisme »)...

HECHT, Eudes, *Faergus ou la seconde mort de l'assassin de Trotsky*, Paris, Encre, 1979, 196 p.

Pour les amateurs de romans policiers...

**DANS LEURS NUMÉROS 1 A 4 (1979)
LES CAHIERS LÉON TROTSKY
ONT PUBLIÉ***

Articles, études, interviews, etc.

George BREITMAN. — La discussion autour de l'amendement Ludlow ..	2- 65
George BREITMAN. — Quand le journal de Hitler imprimait une lettre de Trotsky	1-101
Pierre BROUÉ. — Les procès de Moscou dans le monde, présentation du numéro spécial	3- 5
Pierre BROUÉ. — Procès d'Américains à Moscou ou procès de Moscou à New York ? L'affaire Robinson-Rubens	3-151
Pierre BROUÉ. — Procès manqué à Prague : l'affaire Grylewicz	3-141
Pierre BROUÉ. — Quelques proches collaborateurs de Trotsky	1- 61
Pierre BROUÉ. — Lettre aux <i>Cahiers d'histoire</i> de l'Institut Maurice Thorez	4- 69
<i>Cahiers Léon Trotsky</i> . — Un point d'histoire : L'imprimerie clandestine et l'officier de Wrangel	4- 21
Jean-Paul JOUBERT. — Quand <i>L'Humanité</i> couvrait la trace des tueurs.	3-203
Michel KEHRNON. — A propos d'une source de Deutscher	2- 89
Michel KEHRNON. — Essenine et Trotsky	1- 95
Pierre NAVILLE. — Sur l'assassinat de Rudolph Klement	2- 73
Thomas R. POOLE. — <i>Contre procès</i> . Thèse analysée par G. R.	3- 17
René REVOL. — Procès de Moscou en Espagne	3-121
Gérard ROCHE. — Défense et contre-enquête en France	3- 61
Jean VAN HEIJENOORT. — Propos recueillis par R. Prager sur le livre : <i>De Prinkipo à Coyoacán, sept ans auprès de Léon Trotsky</i>	1- 87
Jean VAN HEIJENOORT. — Sur le comportement physique de Trotsky ..	4- 57
David VOGELSANGER. — Tentative de contre-procès à Bâle	3-109
Alan WALD. — La commission Dewey : quarante ans après	3- 43

Souvenirs

Raya DUNAYEVSKAYA. — Trotsky, l'homme	2- 5
Jeanne MARTIN des PALLIÈRES. — Lettres à Jean van Heijenoort, présentées et annotées par Michel Dreyfus	4- 3
Clare SHERIDAN. — Le buste de Léon Trotsky. Présentation de Pierre Frank	2- 53

Documents

Appel aux hommes (septembre 1936)	3- 99
James P. CANNON. — Déclaration sur l'affaire Robinson (17 décembre 1937)	3-180
Commission Dewey. — Résumé de ses conclusions (21 septembre 1937)	3- 57
Anton GRYLEWICZ. — Le procès d'espionnage manqué (17 novembre 1937)	3-147
Joseph HANSEN. — Avec Trotsky jusqu'au dernier moment (octobre 1940). Présentation Jean-François Godchau)	3- 21
Jeanne MARTIN des PALLIÈRES. — Lettre à <i>Lutte ouvrière</i> (19 octobre 1938)	4- 60
Marcel MARTINET. — Lettre à L. Trotsky (11 novembre 1936)	3-105
Pierre NAVILLE. — Lettre à H. Solow (1 ^{er} mars 1937)	3-107
George NOVACK. — Rapport à ses membres sur le travail du comité américain de défense de L. T. (1938)	3- 33
Parti communiste français. — Manifeste. Huit traîtres à la patrie soviétique devant le tribunal suprême (<i>L'Humanité</i> , 12 juin 1937)	3-229
Parti communiste de l'Union soviétique. — Commission centrale de contrôle de Moscou (extraits de la réunion du présidium du 28 septembre 1927)	4- 37
Parti communiste de l'Union soviétique. — Commission centrale de contrôle (extraits des décisions de septembre 1927)	4- 37
Quatrième Internationale. — Circulaire du S. I. sur la deuxième conférence internationale pour la IV ^e Internationale (1 ^{er} avril 1938) ..	1- 9
Quatrième Internationale. — Circulaire du S. I. sur la conférence internationale datée (11 juin 1938)	1- 13
Quatrième Internationale. — Procès-verbaux de la conférence de fondation, établis selon les notes d'un délégué de langue anglaise et d'un délégué français (3 septembre 1938)	1- 17
Léon SEDOV. — Lettre à Marcel Martinet (16 septembre 1936)	3-101
I. SMILGA, Iv. BAKAIEV, G. EVDOKIMOV, G. ZINOVIEV, L. TROTSKY. — Lettre au bureau politique et la commission centrale de contrôle (octobre 1927)	4- 27
Henck SNEEVLIET. — Déclaration à la police suisse (11 septembre 1937) sur I. Reiss	3-230
Herbert SOLOW (JUNIUS). — Le véritable plan derrière l'affaire Rubens est en train de s'éclairer (5 février 1938)	3-183
Georges SORIA. — Le P.O.U.M., organisation de terrorisme et d'espionnage au service de Franco (<i>L'Humanité</i> , 25 octobre 1937) ..	3-234
Georges SORIA. — Le trotskysme au service de Hitler (<i>L'Humanité</i> , 20 juin 1937)	3-232
Carlo TRESCA. — En fustigeant sans trêve ni peur toutes les dictatures, nous accomplissons notre devoir (28 février 1938)	3-189
Carlo TRESCA. — Où est Juliet Stuart Poyntz ? (mars 38)	3-196
Carlo TRESCA. — Pourquoi je suis allé devant le grand jury fédéral (11 avril 1938)	3-199
Léon TROTSKY. — A propos de la philosophie du surhomme (décembre 1900), présentation de Michel Kehrnon	1-105
Léon TROTSKY. — Lettre à Lénine (septembre 1921)	2- 81
Léon TROTSKY. — Lettre à Zinoviev (22 novembre 1922)	2- 85

Léon TROTSKY. — Lettre à Otto Schüssler (juillet 1936)	1-103
Léon TROTSKY. — Lettre à W. Nelz, E. Wolf, W. Held, H. Sonnenschein, A. Grylewicz (19 février 1937)	3-116
Léon TROTSKY. — Déclaration sur l'affaire de l'officier de Wrangel (15 avril 1937)	4- 36
Léon TROTSKY. — Lettres à Madame Ruthe des 29 novembre 1938 et 2 août 1939	2- 76
<i>Völkischer Beobachter</i> . — Comment Trotsky fait de l'agitation (12 août 1936)	1-103

Notes biographiques

Camillio BERNERI	3-186
John DEWEY	3- 17
Hans D. FREUND, dit MOULIN	3-135
Kurt LANDAU	3-136
George MINCK	3-179
Tina MODOTTI	3-177 et 4- 67
Rosalio NEGRETE	3-137
Andrés NIN	3-138
Goffredo ROSINI	3-139
Carlo TRESCA	3-187
Vittorio VIDALI	3-175

Nécrologies

Joseph HANSEN	2- 21
Evelyn REED	2- 3

Notes diverses

<i>Cahiers Léon Trotsky</i> . — Des thèmes de recherche pour les historiens du P. C. F.	3-243
<i>Cahiers Léon Trotsky</i> . — Chronologie des procès de Moscou dans le monde	3-237
<i>Cahiers Léon Trotsky</i> . — La délégation de l'I. L. T. à Harvard	4- 65
<i>Cahiers Léon Trotsky</i> . — A l'occasion du centenaire de Léon Trotsky ..	4- 39

Courrier des lecteurs

Pierre FRANK (8 mars 1979)	2- 99
Daniel GUÉRIN (6 mars 1979)	2-100
Michel KEHRNON	4- 64
Serge LAMBERT	4- 63
Rudolf PRAGER (9 mars 1979, 7 décembre 1979)	2-100 et 4- 59
Georges WALUSINSKI (3 novembre 1979)	4- 64

l'Actualité bibliographique et notes critiques

Michel DREYFUS et Jean-François GODCHAU. — Actualité bibliographique	1-121, 2-103, 4- 79
Jean ELLEINSTEIN, <i>Staline-Trotsky, le pouvoir et la révolution</i>	2-117
Duncan HALLAS, <i>Trotsky's Marxism</i>	4- 88
Irving HOWE, <i>Trotsky</i>	2-103
Claude JOURNÈS, <i>L'extrême gauche de Grande-Bretagne</i>	2-116
J.-F. KESLER, « Le communisme de gauche en France » (<i>R. F. S. P.</i>) ..	2-110
D. KING, P. BROUÉ, <i>Trotsky</i>	4- 80
M. PECCINA, <i>Le trotskysme et la guerre d'Espagne</i>	2-114
Jacqueline PLUET, <i>La presse trotskyste en France</i>	2-112
J. ROUS, <i>Trotsky</i>	4- 80
Jean-Pierre SCOT, « Placer Trotsky dans l'histoire » (<i>L'Humanité</i>) ...	4- 41
Louis SINCLAIR, <i>Léon Trotsky : a Bibliography. Abridged, amended and supplemented by L. S.</i>	4- 79
<i>Survey</i> , Trotsky, 100 years after his Death C. R. MCNEAL, A. d'AGOSTINO, D. S. ANIA	4- 81
David VOGELSANGER, <i>Der Trotzismus in der Schweiz, 1930-1942</i>	4- 94
Jean-François GODCHAU. — Lettre au <i>Monde</i> à propos de l'article de R. L'HERMITTE sur le centenaire de Trotsky (<i>Le Monde</i> , 8-11-79).	4- 45
Livio MAITAN. — Heinz ABOSCH, <i>Trotski und der Bolchewismus</i>	4- 76

Vous avez été intéressés par les premiers numéros des *Cahiers Léon Trotsky* ? alors, abonnez-vous, réabonnez-vous et faites des abonnements autour de vous ! Soutenez l'effort de l'Institut !

UN COMPLÉMENT PRÉCIEUX AUX ŒUVRES ET AUX CAHIERS

Les trois cents reproductions photographiques rassemblées par David KING et commentées par Pierre BROUÉ constituent actuellement la plus remarquable documentation iconographique réalisée sur L. D. Trotsky, outre son intérêt purement éditorial. Il s'agit d'un ouvrage de 272 pages grand format (21 × 31), relié avec une couverture cartonnée pelliculée. Il est en vente chez l'éditeur au prix de 170 F (180 F franco).

Léon Trotsky, iconographie et mise en page de David KING, textes de Pierre BROUÉ, Paris, E. D. I., 29, rue Descartes.

* Le premier chiffre indique le n° des *Cahiers*, le second, la page.

LÉON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des *Œuvres* de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

Œuvres 1, mars 1933 - juillet 1933 (juin 1978)

Derniers mois en Turquie de Trotsky convaincu de la nécessité d'un nouveau P.C. en Allemagne après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière, fruits de la politique stalinienne. C'est un tournant politique fondamental.

Œuvres 2, juillet 1933 - octobre 1933 (septembre 1978)

Dès le début de son séjour en France, il s'agit, pour l'exilé de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit des partis et groupes ayant rompu avec les vieilles Internationales, alliés potentiels de l'Opposition de gauche internationale (« Déclaration des quatre »).

Œuvres 3, novembre 1933 - avril 1934 (novembre 1978)

Incognito à Barbizon, Trotsky poursuit le combat pour la IV^e Internationale, l'analyse du tournant de 1933 et la définition des tâches de la révolution politique en U.R.S.S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité ouvrent des perspectives nouvelles. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de sa présence et l'expulse. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

Œuvres 4, avril 1934 - décembre 1934 (février 1979)

Expulsé en France, Trotsky erre pour s'installer enfin à Domène (Isère), sous surveillance spéciale. Il s'efforce de convaincre ses camarades d'opérer un nouveau tournant, l'« entrisme » dans la S.F.I.O., qui déclenche une crise. L'assassinat de Kirov marque le début de la lutte contre les amalgames, la répression de masse en U.R.S.S. et l'extermination de l'Opposition de gauche, comme de toute opposition.

Œuvres 5, janvier 1934 - juin 1935 (mai 1979)

Analysant l'assassinat de Kirov Trotsky propose en vain la défense des révolutionnaires d'U.R.S.S. La création aux Pays-Bas et aux Etats-Unis de nouveaux partis par fusion des sections de la L.C.I. et d'organisations centristes en évolution, lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale (« Lettre ouverte »). Quelques succès de la politique « entrisme » sont enregistrés, mais la montée des masses rend nécessaire la « sortie ». Trotsky obtient enfin un visa pour la Norvège.

Œuvres 6, juin 1935 - septembre 1935 (octobre 1979)

Début du séjour en Norvège de Trotsky qui, sachant l'asile précaire, observe la plus grande prudence. La construction de la IV^e Internationale reste au centre de son activité. Suivant leur propre situation, les sections doivent, soit entrer dans les partis socialistes (Etats-Unis, Pologne), soit en sortir (France) quand l'entrisme a déjà porté ses fruits. Par ailleurs, les « décisions » du VII^e congrès confirment ses pronostics sur l'évolution de l'I.C. et la persécution des révolutionnaires.

Œuvres 7, octobre 1935 - décembre 1935 (février 1980)

Cette seconde partie du séjour de Trotsky en Norvège, émaillée de difficultés domestiques et locales et où parvenaient les échos des discussions sur le Front populaire, est essentiellement marquée par des scissions au sein de diverses sections, notamment au sein du R.S.A.P. hollandais et surtout dans la section française, à travers la publication de *La Commune*, organe des G.A.R., par les partisans de R. Molinier et P. Frank, auxquelles s'ajoutent la création du P.O.U.M. en Espagne. Parallèlement, l'exilé reçoit des informations nouvelles sur les répressions en U.R.S.S. ainsi que de nombreuses visites de camarades de divers pays.

Œuvres 8, janvier-février 1936 (juin 1980)

Poursuivant son séjour en Norvège et en « congé politique », Trotsky continue à analyser minutieusement la situation particulière de chaque section de la L.C.I. surtout en Belgique, Etats-Unis, France et Grande-Bretagne. Parallèlement, Trotsky, après les informations de Ciliga et Tarov, s'efforce de mettre sur pied un comité de défense des emprisonnés en U.R.S.S.

Dans ce numéro...

Après l'ouverture de la partie fermée des Archives de Harvard contenant les Papiers d'exil de Léon Trotsky :

- Pierre BROUÉ, Trotsky et le bloc des oppositions de 1932.
- Souvenirs de Sara WEBER, secrétaire de Trotsky à Prinkipo, en France et à Coyoacán.
- Guy DESOLRE, L'antitrotskyisme en U. R. S. S. aujourd'hui.

Dossier sur le mouvement trotskyste en Autriche :

- Hans SCHAFRANEK, Kurt Landau.
- Fritz KELLER, Le mouvement trotskyste en Autriche de 1934 à 1945.
- Biographies de militants de l'Opposition autrichienne.
- TROTSKY, Lettres inédites.

- L'actualité bibliographique.

- Table des matières des numéros 1 à 4.